LA TABLE RONDE

JUIN 1950

SOMMAIRE

LA RUBRIQUE DU MOIS

LE DIEU DES TÉNÈBRES

On n'y pense pas, au sang qu'il en coûte.

(Dante. *Paradis*, XXIX, 91.)

I

Ce soir de novembre, tout de suite après la promulgation des « lois d'exception », nous étions plusieurs qui venions d'échapper à l'emprisonnement en nous réfugiant dans la villa louée depuis peu, dans un faubourg de Milan, par un d'entre nous qui se faisait passer pour un peintre.

Dans les quartiers populaires, les rues étaient désertes, les tavernes fermées, silencieuses, les maisons obscures. Cela imprimait à la saison humide et froide un caractère de tristesse. Les forces de police opéraient dans ces zones des incursions étendues et subites : une vraie guerre, avec siège en règle des bâtiments suspects, comme s'il se fût agi de forteresses ennemies. Le nombre des arrestations était déjà assez élevé et se multipliait de jour en jour, grâce aux listes de noms et aux adresses fournies de manière ou d'autre par les perquisitions, les délateurs, les espions, les provocateurs et les dépositions des incarcérés les moins fermes sous les menaces ou la torture.

Dans les autres villes et provinces, événements analogues, sur une vaste échelle. Ceux des journaux qui pouvaient encore paraître (les feuilles d'opposition ouverte venaient précisément d'être interdites) avaient reçu l'ordre de ne faire nulle allusion aux coups de filet et de reproduire, en revanche, les éloges de la dictature italienne, exprimés, pour notre dépit et mortification, par d'éminents représentants de la démocratie et du libéralisme d'autres pays. Mais le bulletin de nouvelles des trois ou quatre courriers du Parti, qui recueillaient dans les principales régions la correspondance des affidés provinciaux et la portaient aux bureaux des centres clandestins, ne nous laissait plus aucun doute sur le propos délibéré de la dictature : exterminer à jamais toute trace de résistance adverse.

Seuls les communistes disposaient alors d'une organisation secrète douée de quelque efficacité ; mais, dans diverses provinces, les razzias policières avaient déjà détruit le réseau de nos liaisons. Et nombreux étaient les camarades qui, sauvés de l'arrestation, nous demandaient un refuge durable dans une autre cité que la

leur et de faux papiers pour voyager et chercher une nouvelle « mise en place ».

Ceux d'entre nous qui, depuis quelque temps déjà, vivaient sous une identité d'emprunt, dissimulant leur activité de conspirateurs sous des apparences innocentes et banales, se trouvaient alors dans une condition certainement plus avantageuse, mais non pas très sûre non plus ; car l'éventuelle trahison ou la faiblesse de quelque prisonnier pouvait mettre la police sur nos traces.

De sorte que, moi aussi, ce soir-là, j'avais été invité à l'improviste à ne pas retourner chez moi, ma demeure semblant surveillée. Avec d'autres qui se trouvaient dans le même cas, je cherchai refuge provisoire dans la villa de notre camarade pseudo-peintre. Après avoir placé un guetteur dans les parages et nous être mis d'accord pour le cas d'une alerte, nous nous résignâmes à passer la nuit sur les chaises, la villa, sommairement meublée, ne disposant que d'un lit.

Outre le prétendu peintre et sa femme, notre groupe comprenait un faux touriste espagnol, un soi-disant dentiste, un architecte aussi peu authentique et une jeune fille allemande qui passait pour étudiante. Nous nous connaissions déjà depuis une couple d'années mais nos rapports, jusqu'à ce jour, s'étaient bornés à une collaboration technique pour le compte, chacun, d'un des services de l'organisation et de son complot ; le temps et les moyens nous avaient manqué pour nous lier d'amitié. Tout au plus tel d'entre nous savait-il des autres leur lieu d'origine et leur situation de famille, à cause des inévitables et fréquentes incidences de ces données sur les expédients de la complexe existence hors la loi. Pourquoi donc la fortuite rencontre de ce soir-là m'est-elle restée si longtemps gravée dans la mémoire?

Il advint que le dentiste, à un moment, nous dit :

— Cet après-midi je suis passé devant la Scala. Une grande foule faisait queue au guichet de location pour le prochain concert. Je me suis attardé un instant à l'observer, et j'ai eu nettemnet l'impression de voir un cortège de fous.

— Pourquoi, de fous? demanda le touriste espagnol. La musique pour toi, est folie?

— Pas en période normale, admit le dentiste. Mais, par les temps qui courent, comment peut-on se distraire par la musique? Il faut être vraiment des maniaques !

— La musique n'est pas seulement et toujours une distraction, fit observer le touriste espagnol.

— Si les mélomanes pouvaient en ce moment nous voir et savoir qui nous sommes et ce que nous faisons, ajouta le peintre, presque certainement, ils nous tiendraient, à leur tour, pour des fous. Il n'est guère facile de distinguer les vrais fous ; c'est peut-être une des sciences les plus ardues.

Le ton que prenait la conversation ne plaisait pas au dentiste.

— On ne peut risquer sa liberté et sa vie comme nous le faisons, répliqua-t-il sévèrement, et ensuite raisonner comme quelqu'un qui plane au-dessus de la mêlée.

— On peut se jeter dans la mêlée, répondit le peintre ; on peut assener des coups de pied et des coups de poing à l'adversaire sans donner obligatoirement des coups de cornes. Ne vaut-il pas mieux réserver sa tête pour d'autres usages?

— Notre lutte n'est-elle pas aussi idéologique? demanda le touriste espagnol. Ta tête n'est-elle pas engagée?

— Ma tête, oui. Mais non mes yeux, expliqua le peintre en souriant. En d'autres termes, ajouta-t-il, je voudrais pouvoir continuer à voir les choses avec mes yeux.

— Je ne comprends pas, déclara le dentiste. Le risque auquel tu t'exposes en restant avec nous me paraît tout à fait hors de proportion avec ton engagement défaillant. Le moment est venu de nous expliquer avec clarté.

Il y eut une pause embarrassante. L'entretien pouvait finir mal. A travers les fenêtres, nous vîmes passer sur l'autoroute trois camions chargés de miliciens. La maîtresse de maison ferma les persiennes et nous servit du café.

— En ce temps-ci, tous les chemins conduisent au communisme, dit le touriste espagnol pour rétablir l'harmonie entre les camarades. On ne saurait être tous communistes de la même manière. Voilà la vérité.

— J'ai joué ma vie sur la révolution prolétarienne, rectifia le peintre. Si je n'ai pas joué mes yeux aussi, ce n'est que pour me réserver le droit de voir ce qu'il advenait de ma vie. Mais la vie, désormais, est jouée. De même — et je ne le dis que pour me faire mieux entendre — une de mes chères camarades d'école s'est faite religieuse, jouant sa vie sur le Paradis. J'entends sur le paradis céleste, et il ne faut pas le confondre avec le nôtre. Je puis vous affirmer que je tiendrai mon pari. Pourquoi ne le tiendrais-je pas? Personne n'a le droit de douter de mon honneur.

— Mais la révolution prolétarienne, fit observer durement le dentiste, n'est pas un jeu de hasard.

— Je sais bien que le succès de mon pari ne dépend pas du hasard, mais de l'adresse et de la force des joueurs, et encore de tout ce qu'on lit dans les manuels de nos écoles du Parti. Et c'est pour cela que je suis avec vous non seulement comme parieur, mais aussi comme joueur : comme un joueur entièrement pris par la partie et qui s'est mis en jeu soi-même. Entièrement, je le répète, sauf les yeux.

— Je ne comprends pas, déclara le dentiste.

— En somme je refuse de m'imposer un bandeau, conclut le peintre. Je ferai exactement tout ce que vous exigerez, mais les yeux ouverts.

— Bien, dit le touriste espagnol, intervenant à son tour, mais je n'ai pas compris si ton pari t'intéresse plus que le reste. Écoute, pardonne-moi la question, tu aurais pu aussi bien parier, dans d'autres circonstances, pour quelque chose de tout à fait différent ; que sais-je, la guerre, l'exploration du pôle sud, l'assistance aux lépreux, la traite des blanches, la frappe de fausse monnaie.

— Pourquoi pas? fit l'autre en riant. Mais il est probable que même dans chacune de mes autres activités possibles j'aurais

cherché à tenir mes yeux ouverts, j'aurais cherché à comprendre.
— On naît communiste, avança la jeune fille allemande.
— Mais homme on devient, opposa le peintre.
— En somme, lui demanda le dentiste, peut-on savoir dans quelles circonstances tu as fini par le pari sur le communisme?
— Ah ! ce serait une longue histoire, répondit gravement celui-là. Et certains points, soyons sincères, seraient pour vous incompréhensibles.
— Conte-nous ta longue incompréhensible histoire, insista la petite Allemande. Nous boirons du café et nous veillerons pour t'entendre. Même si nous ne comprenons pas, tant pis. Les histoires les plus belles sont toujours incompréhensibles.
— Et vous raconterez aussi chacun la vôtre? nous demanda le peintre en riant.
— Entendu, consentit le dentiste. Nous boirons du café et nous veillerons.
— Réfléchissez-y bien, nous avertit le peintre. Peut-être est-il dangereux pour vous de regarder en arrière. C'est dangereux peut-être pour tout le monde, pour moi aussi, quand on est dans la lutte, d'examiner le pourquoi et le comment, bref, de regarder derrière soi. A un certain moment, les jeux sont faits *et rien ne va plus* (1). Qui est dans la danse doit danser.
— Mais peut-on séparer la lutte des motifs qui nous y ont conduits? demanda le touriste espagnol. C'est un péril, d'après toi, de nous rappeler les motifs qui nous ont conduits au communisme?
— La nuit est longue, dit la jeune Allemande. Racontons-nous nos incompréhensibles histoires. Nous boirons du café, et nous resterons éveillés.

Ainsi passâmes-nous la nuit à essayer de nous expliquer mutuellement comment et pourquoi nous étions devenus communistes. Les explications furent tout autres que propres à tarir le sujet. Mais au matin nous étions devenus amis. « C'est bien vrai, nous dîmes-nous en nous séparant, qu'on arrive au communisme par toutes les voies. »

(L'année suivante, le pseudo-dentiste fut arrêté ; soumis à la torture, il refusa de dénoncer ses collaborateurs et mourut en cellule. Le soi-disant peintre continua d'accomplir son devoir politique jusqu'à la chute du fascisme ; après la guerre, il s'est retiré dans la vie privée. De la jeune Allemande je n'ai plus rien su.)

J'ai souvent repensé aux confidences de cette rencontre, parce que l'impérieux besoin de comprendre, de me rendre compte, de confronter le sens de mon action avec les causes initiales de mon adhésion, s'est emparé entièrement de moi, ne m'a plus laissé paix ni trêve. Et si ma pauvre œuvre littéraire a une signification, en dernière analyse c'est bien par ceci : à un certain moment, écrire a voulu dire pour moi absolue nécessité de témoigner, besoin irréfragable de me libérer d'une obsession, d'affirmer le sens et les limites

(1) En français dans le texte. (N. du T.)

d'une douloureuse mais définitive rupture et d'une plus large fidélité.

Écrire n'a pas été et ne pouvait pas être, pour moi, sauf en quelque rare moment de grâce, une sereine jouissance esthétique, mais la laborieuse et solitaire continuation d'une lutte, après que je me fus séparé de mes compagnons les plus chers. Et les difficultés et imperfections avec lesquelles je suis parfois aux prises dans mon effort d'expression ne sont pas dues, certes, à l'inobservance des fameuses règles du bien écrire ; elles proviennent d'une conscience qui peine à cicatriser quelques blessures cachées, peut-être inguérissables, et pourtant exige avec obstination sa propre intégrité. Tant il est vrai que pour être véridique il ne suffit pas de la sincérité.

II

Au Congrès constitutif du Parti communiste italien (Livourne 1921), j'exprimai l'adhésion d'une grande partie de la jeunesse socialiste dont je faisais partie depuis 1917. L'orientation de la jeunesse socialiste italienne, depuis la guerre, avait impliqué si nette critique à l'égard de la social-démocratie réformiste que cet acte ne suscita aucune surprise.

Ce soir de novembre, à Milan, voulant expliquer à mes amis pourquoi, à l'âge de dix-sept ans, en pleine guerre, alors que j'étais encore lycéen, j'avais adhéré au socialisme de Zimmerwald, je dus, d'étape en étape, remonter par le souvenir jusqu'au début de mon adolescence et mentionner jusqu'à des épisodes de mon enfance pour retrouver les plus lointaines origines de la lente formation d'un jugement moral sur l'ordre social existant ; d'un jugement qui, plus tard, prenant forme et portée politiques, avait dû, de toute nécessité, se révéler extrémiste. A dix-huit ans, et en temps de guerre, il est difficile qu'on entre pour des motifs futiles ou opportunistes dans un mouvement révolutionnaire persécuté par le gouvernement.

J'ai grandi dans une contrée montagneuse de l'Italie méridionale et dans une époque où le phénomène qui me fit la plus forte impression, à peine arrivais-je à l'âge de raison, fut celui-ci : un contraste criant, incompréhensible, presque absurde entre la vie privée et familiale, qui était, ou du moins paraissait, avant tout, pondérée, sérieuse, honnête et les rapports sociaux assez souvent grossiers, odieux, faux. De la misère et du désespoir dans les provinces du Sud on connaît (j'en ai moi-même conté) de nombreux épisodes qui terrifient ; et je songe non pas à des événements retentissants, mais plutôt aux menus faits de la vie quotidienne, si monotone, aux faits quelconques et obsédants, dans lesquels se manifestait étrangement cette double manière d'être des gens au milieu desquels je poussais et dont la silencieuse étude m'infligea une des angoisses secrètes de mon adolescence.

J'étais encore petit (cinq ans à peine) quand, un dimanche, traversant, la main dans celle de ma mère, la placette de mon bourg natal, j'assistai au stupide et cruel spectacle d'un petit

seigneur du lieu excitant son molosse contre une humble femme, une petite couturière, qui sortait de l'église. La pauvrette fut jetée à terre, gravement blessée, et ses vêtements réduits en lambeaux. Dans le pays, l'indignation fut générale, mais timide. Je n'ai jamais compris comment la pauvre femme ait pu concevoir la malheureuse idée d'intenter un procès à l'ignoble personnage; elle n'obtint que le résultat prévisible : à ses dommages s'ajoutèrent les moqueries de la justice. Elle fut plainte, je le répète, par chacun, et secourue, à titre privé, par de nombreuses personnes, mais elle ne trouva pas un seul témoin disposé à déposer la vérité devant le juge ni un avocat pour soutenir l'inculpation. Ponctuels, en revanche, furent le défenseur du nobliau (un avocat considéré comme un homme de gauche) et quelques témoins soudoyés qui, sous faux serment, apportèrent une version grotesque de l'aventure, accusant la femme d'avoir provoqué le chien. Le juge, très digne et honnête personne dans le privé, acquitta le boyard et condamna la pauvre femme aux frais.

« Je l'ai fait à mon grand regret. » En ces termes, s'excusait le magistrat, chez nous, quelques jours plus tard. « Parole d'honneur croyez-moi, j'en étais bien attristé. Mais si, comme citoyen, ayant assisté moi-même à cette sale histoire, je ne pouvais que la réprouver, j'ai dû, cependant, comme juge, m'en tenir aux données du procès; et, par malheur, comme vous le savez, elles n'ont été que trop favorables au chien. »

L'honnête magistrat aimait trancher sentencieusement qu' « un vrai juge doit imposer silence à ses sentiments personnels et se montrer impartial ». Et ma mère, commentant : « Certes, mais quel horrible métier! Mieux vaut nous occuper seulement de nos affaires en notre maison. » Puis, pour moi : « Quand tu seras grand, mon enfant, fais tout ce qui te conviendra, sauf le métier de juge. »

Des épisodes analogues, par leur valeur d'exemple, à ceux du chien, du petit seigneur et de la servante, j'en conserve d'autres douloureusement empreints dans la mémoire. Mais je ne voudrais pas, avec de semblables histoires, donner à soupçonner que chez nous les sublimes concepts de justice et de vérité soient ignorés ou vilipendés. Ah! loin de là! A l'école, à l'église et dans les manifestations publiques on en parlait souvent et avec une haute éloquence et ostentatoire vénération. Mais en des termes plutôt abstraits. Pour caractériser mieux cette étrange et vraiment curieuse situation de chez nous, et afin qu'elle ne soit pas confondue avec d'autres qui appartiennent à une civilisation plus arriérée, je dois ajouter qu'elle reposait sur une tromperie dont tous, jusqu'aux enfants, étaient conscients; et cependant elle perdurait, établie donc sur quelque chose d'autre que la stupidité ou l'ignorance des êtres.

Je me rappelle à ce propos une vive discussion surgie un jour, à ma classe de catéchisme, entre les enfants qui se préparaient à la confirmation et le curé. L'occasion en fut un spectacle de marionnettes auquel, nous, les enfants, nous avions assisté la veille avec le prêtre. Le scénario, je m'en souviens très bien, déroulait les dramatiques mésaventures d'un gamin harcelé par le

diable. A un moment, le bambin-marionnette était apparu sur la scène, tremblant de peur ; et, pour échapper à la recherche du diable, il s'était caché sous un petit lit, dans un angle de la scène. Peu après était survenu le diable-marionnette, qui l'avait cherché sans succès.

— Et pourtant il doit être ici, disait le diable-marionnette, je sens son odeur. Je vais demander à ces graves spectateurs.

Et, tourné vers nous :

— Mes chers enfants, n'auriez-vous pas vu se cacher quelque part ce garnement que je cherche?

— Non, non, non, lui répondîmes-nous en chœur aussitôt et avec la plus grande énergie.

— Où donc est-il? Pourquoi ne le vois-je pas? insista le diable.

Et nous :

— Il est parti, il s'en est allé, il est allé à Lisbonne.

(Dans notre parler et nos proverbes, Lisbonne représente encore aujourd'hui le point extrême du globe.)

Je dois préciser que nul de nous, en se rendant au spectacle, n'avait prévu qu'il serait interpellé par un diable-marionnette ; notre comportement, par suite, avait été purement instinctif et spontané. Et je suppose que, dans n'importe quel autre pays du monde, devant un spectacle identique, les enfants réagiraient de même manière.

Mais notre curé, très digne, très cultivée, très pieuse personne, à notre grande surprise, ne fut pas entièrement satisfait. Nous avions dit un mensonge, il nous en avertit, soucieux. Nous l'avions dit dans une intention bonne, sans doute, mais ce n'en était pas moins un mensonge. On ne doit pas mentir.

— Pas même au diable? dîmes-nous, interdits.

— Un mensonge est toujours un péché, répondit l'abbé.

— Même devant le juge? demanda un des enfants.

Le curé nous regarda sévèrement.

— Je suis ici, dit-il, pour vous enseigner la doctrine chrétienne et non pour faire des commérages. Ce qui se passe hors de l'église ne m'intéresse pas.

Et il reprit l'explication de la théorie sur la vérité et les mensonges en général, avec de très belles et difficiles paroles. Nous autres enfants, cependant, elle ne nous intéressait pas, ce jour-là, la théorie des mensonges en général ; nous voulions savoir ceci : « Aurions-nous dû révéler au diable la cachette du gosse, oui ou non? »

— Il se s'agit pas de cela, nous répétait le pauvre curé sur des charbons ardents. Le mensonge est toujours un péché. Ce peut être un grand péché, un péché moyen, un péché couci-couça ou un tout petit ; mais c'est toujours un péché. Honneur à la vérité.

— La vérité est, répliquions-nous, que d'un côté il y avait le diable et de l'autre cet enfant. Nous voulions aider l'enfant. Voilà la vérité.

— Mais vous avez fait un mensonge, répétait le curé. Pour une fin bonne, je le reconnais, mais un mensonge.

Finalement, je lui décochai une objection d'une perfidie inouïe et plutôt précoce, vu mon âge :

— Si, au lieu d'un enfant quelconque, il s'était agi d'un prêtre, lui demandai-je, qu'est-ce que nous aurions dû répondre au diable?

Le curé rougit et évita de répondre en m'imposant, pour punition de mon impertinence, de rester durant tout le reste de la leçon à genoux près de lui.

— T'es-tu repenti? me demanda-t-il à la fin de la classe.

— Certainement, lui répondis-je. Si le diable me demande votre adresse, je la lui donnerai sans hésiter.

C'était sans doute chose exceptionnelle et fortuite qu'une telle discussion à un cours de catéchisme ; mais dans le milieu familial et, de façon générale, dans le privé, entre adultes, la raillerie était assez fréquente. La vivacité de l'intelligence, cependant, ne troublait pas le moins du monde la stagnation de la vie sociale dans ses formes humiliantes et primitives.

III

Depuis quelque temps, la démocratie, ou ce qu'on désignait par ce mot, n'en avait pas moins introduit dans les rapports entre l'État et les citoyens une particularité technique (le secret du vote), qui, sans suffire à elle seule pour changer radicalement les choses, permettait de temps à autre des résultats surprenants et, pour l'ordre public, scandaleux. Épisodes isolés, sans conséquences, quoique préoccupants (1).

J'avais sept ans quand, dans ma contrée, se déroula la première campagne électorale politique dont j'aie gardé un souvenir. De partis politiques, à cette époque, il n'en existait pas encore chez nous. C'est pourquoi l'annonce de ces comices ne fut accueillie qu'avec médiocre intérêt.

Mais grande fut l'émotion populaire dès qu'il fut publié que, parmi les candidats figurerait, excusez du peu, le Prince. Il n'était nul besoin d'ajouter le nom et le prénom pour qu'on sût de quel Prince il s'agissait. Il était le propriétaire du grand « Fief » constitué par l'usurpation des terres émergées, au siècle précédent, grâce à l'assèchement du lac Fucin. Huit mille familles environ, soit la majorité de la population locale, cultivent encore aujourd'hui les quatorze mille hectares du Fief. A ces familles « siennes », le Prince daignait donc demander leur suffrage pour devenir leur député au Parlement. Les agents du Fief, en propageant la nouvelle, l'accompagnèrent d'un petit discours en harmonie avec les temps nouveaux d'intonation parfaitement libérale.

— Naturellement, disaient-ils, nul ne sera obligé de voter pour le Prince, cela se comprend ; tout comme personne, naturellement, ne pourra obliger le Prince à laisser travailler sa terre par celui qui votera contre lui. Voici le temps de la liberté pour tous : libres vous, libre le Prince.

(1) Préocupants, il va de soi, pour les adversaires de la Démocratie et des libertés. (N. du T.)

L'énoncé de ces concepts libéraux produisit chez les paysans une compréhensible consternation. Car, on l'imagine sans peine, le Prince était la personne la plus haïe de notre région. Tant qu'il était resté dans l'invisible Olympe des grands feudataires (aucun des huit mille fermiers, jusqu'alors, ne l'avait jamais vu, pas même de loin), la haine à son endroit avait été publiquement admise non sans ressembler aux blasphèmes contre les divinités adverses, aux blasphèmes qui ne servent à rien et cependant procurent un certain soulagement. Mais voilà que les nuées se déchiraient, et le Prince allait descendre à hauteur d'homme. Désormais il faudrait donc étouffer les manifestations de haine contre lui dans le cercle étroit de la vie privée et s'apprêter à l'accueillir dans les rues du pays avec les dus honneurs.

Mon père semblait rétif à cette logique. Il était le plus jeune d'un nombreux groupe de frères, paysans propriétaires ; le plus jeune, le plus inquiet et le seul enclin à l'insubordination. Un soir vinrent chez lui ses frères aînés pour lui recommander, dans l'intérêt commun, prudence et perspicacité ; et ce fut pour moi (dont nul ne s'occupait, les adultes croyant que les enfants ne comprennent pas certaines choses), une soirée fort instructive.

— La candidature du Prince est une authentique bouffonnerie, concédait le doyen des frères. Les candidatures politiques devraient être réservées aux avocats et autres beaux parleurs. Mais comme le Prince est candidat, il ne nous reste, à nous, qu'à l'appuyer.

— Si la candidature du Prince est une bouffonnerie, répondait mon père, je ne comprends pas pourquoi nous devons la soutenir.

— Parce que, tu le sais bien, nous dépendons de lui.

— Pas en politique, disait mon père, en politique nous sommes libres.

— Nous cultivons non pas la politique, mais la terre, lui répliquait-on. En tant que cultivateurs nous dépendons du Prince.

— Dans le contrat pour la terre, reprenait mon père, il est parlé, non pas d'élections, mais de pommes de terre et de betteraves. En tant qu'électeurs nous sommes libres.

— Libre aussi sera l'administration du Prince de ne pas renouveler notre contrat, lui opposait-on, voilà pourquoi nous sommes contraints de nous déclarer pour lui.

— Je ne puis voter pour quelqu'un si la seule raison de le faire est que j'y suis contraint. J'aurais honte.

Et les autres :

— Personne ne saura comment tu auras voté. Dans le secret de l'isoloir, tu voteras comme bon te semble, librement. Mais durant la campagne électorale, tous ensemble nous devons nous déclarer pour le Prince.

— Je le ferais volontiers si je n'avais pas honte, mais, croyez-moi, j'aurais trop honte.

Pour finir, mes oncles et mon père arrivèrent à ce compromis : il ne se déclarerait ni pour le Prince, ni contre.

La tournée électorale du Prince fut préparée avec force soins par les autorités civiles, la police, les carabiniers et l'administration du Fief. Et finalement, un dimanche, le Prince daigna traverser,

sans s'arrêter et sans prononcer le moindre discours, les principales communes de la circonscription.

Son voyage est demeuré mémorable par chez nous, surtout parce qu'il l'accomplit en automobile ; c'était la première fois qu'un de ces véhicules nouveaux apparaissait dans la contrée. Même le mot d'automobile n'était pas encore entré dans notre langage courant et le paysans disaient plutôt « la voiture sans chevaux ». D'étranges légendes couraient dans le petit peuple sur les invisibles forces motrices qui se substituaient aux chevaux, sur la diabolique vélocité de la machine et les effets malfaisants, pour les vignes surtout, de la puanteur que l'engin laissait derrière lui.

Ce dimanche-là, toute la population de ma bourgade était allée au-devant du Prince, le long de la route sur laquelle était annoncée l'arrivée. Nombreux étaient les signes apparents de l'admiration et de l'affection collectives pour le Prince. Des arcs de triomphe s'érigeaient, et la foule en vêtements de fête atteignait au paroxysme d'une exaltation bien compréhensible.

La « voiture sans chevaux » arriva en retard et traversa en trombe la foule et le lieu de nos demeures, sans s'arrêter ni même ralentir, abandonnant un épais nuage de poussière blanche. Les agents du Prince expliquèrent ensuite, à qui les voulut entendre, que la « voiture sans chevaux » court « à vapeur d'essence » et ne peut s'arrêter que le combustible une fois consumé. « Ce n'est pas comme pour les chevaux : avec eux il suffit de tirer sur les rênes. Là, pas de rênes. Est-ce que vous en avez vu, par hasard? »

Deux jours plus tard survint sur la place un singulier petit vieux de Rome ; il portait des lunettes, une badine noire et une petite valise. Nul ne le connaissait. Il dit qu'il était un médecin-oculiste et qu'il avait posé sa candidature, au nom du parti du peuple, contre celle du Prince. Peu de curieux l'entourèrent, pour la plupart des enfants et de modestes femmes sans droit de vote. Parmi les enfants, je me trouvais aussi, en culottes courtes et avec mes cahiers d'écolier sous le bras. Nous suppliâmes le petit vieillard de nous tenir un discours. Il nous dit :

— Rappelez à vos parents que le vote est secret. Voilà tout.

Puis il déclara :

— Je suis pauvre ; je vis de l'exercice de la médecine ; mais si quelqu'un a les yeux malades, volontiers je le soignerai gratis.

Nous conduisîmes donc auprès de lui une vieille marchande de fruits qui depuis de nombreuses années avait les yeux malades ; et il lui nettoya les yeux et il lui donna une petite fiole avec un compte-gouttes et lui expliqua le mode d'emploi. Puis il dit aux présents (nous n'étions qu'un groupe d'enfants) :

— Rappelez à vos parents que le vote est secret.

Et il s'en alla.

L'élection du Prince était si bien assurée, en jugeât-on seulement par les foules en fête qui l'avaient salué au cours de sa fulgurante tournée électorale, que les autorités et l'administration du Fief annoncèrent d'avance tout un programme pour la célébration de l'immanquable victoire.

Mon père, suivant l'accord conclu avec ses frères, s'abstint de prendre parti pour l'un ou l'autre candidat, mais il réussit à se faire désigner parmi les scrutateurs des résultats. Grande fut donc la surprise générale quand il fut notifié que, dans le secret des isoloirs, les électeurs, à une énorme majorité, avaient voté contre le Prince et pour l'obcur médecin oculiste ! Grand aussi le scandale. Les autorités le définirent tout à fait comme une abjecte trahison. Et pis est, il avait pris des proportions telles qu'elles interdisaient à l'administration du Fief toute possibilité de représailles contre un certain nombre de paysans. En manière de dédommagement, le Prince fut cependant nommé sénateur par le roi.

Après quoi la vie sociale reprit ses formes coutumières. Nul ne demanda : pourquoi la libre volonté des citoyens ne peut-elle se manifester que par des expressions sporadiques? Pourquoi ne pourrait-on pas réorganiser sur elle, de manière permanente et stable, la vie publique? A tel raisonnement nul ne parvenait.

De toute façon on se tromperait en croyant, par une fausse interprétation de cette anecdote, que l'empêchement capital fût la peur. Nos gens, qui les connaît sait qu'ils n'ont jamais été lâches, faibles ni veules. La rudesse du climat, le poids du travail, l'âpreté des conditions de lutte pour la vie ont fait d'eux, au contraire, une des populations les plus tenaces, les plus dures et résistantes d'Italie.

L'énigme ne trouvait donc pas son explication dans la crainte. Et de fait nos annales politiques, plus encore que de surprenants résultats électoraux obtenus grâce au secret des urnes, ont enregistré de nombreuses révoltes, brèves et localisées, mais violentes, destructives, presque sauvages. Les âmes humiliées et offensées étaient capables de subir sans plainte les pires abus, mais tout à coup elles explosaient à l'improviste.

IV

Ma commune natale, au temps que j'évoque, comptait environ cinq mille habitants, et l'ordre public y était préservé par une vingtaine de carabiniers sous les ordres d'un lieutenant.

Cette proportion élevée de gendarmes était en soi révélatrice. Entre soldats et carabiniers, durant la première guerre mondiale, pas d'excessive sympathie, les seconds étant affectés aux services de l'arrière ; et certains, on le racontait, s'intéressaient un peu trop assidûment, dans l'intérieur du pays, aux femmes et aux fiancées des lointains militaires.

Dans les petits centres, ces dires équivalent souvent à des indications personnelles plutôt précises. Ainsi advint-il un soir que trois soldats, venus directement du front en permission brève, se querellèrent pour des raisons de jalousie avec quelques carabiniers et furent par eux arrêtés. Cette mesure, déjà ridicule en elle-même et peu chevaleresque, devint tout à fait monstrueuse quand le

chef des carabiniers décida de casser le congé des trois soldats et de les renvoyer au front. Comme j'étais particulièrement l'ami de l'un d'eux (mort plus tard à la guerre), sa vieille mère vint en pleurant me faire part de l'injustice qui menaçait son fils. Le maire, le juge, le curé, priés par moi d'intervenir, se déclarèrent incompétents. « S'il en est ainsi, opinai-je, il ne nous reste que la *révolution!* »

Ce fatal terme historique a toujours servi, dans notre dialecte, même pour désigner une simple démonstration de violence. Dans cette période de guerre, par exemple, ma commune natale avait déjà vu deux « révolutions » : la première contre la mairie à cause de la carte de pain, la deuxième contre l'église à cause du transfert dans une autre commune du siège de l'évêché (1). La troisième démonstration violente, à laquelle j'arrive, figura plus tard dans la chronique comme « la révolution des trois soldats ».

Les soldats devant être conduits sous escorte au train de dix-sept heures, la « révolution » fut prévue pour une demi-heure avant, devant la caserne. Et, par malheur, elle se développa plus gravement qu'il n'entrait dans nos intentions. Elle commença comme un jeu puisque les trois jeunes garçons que nous étions suffirent pour la déchaîner : le premier, à l'heure dite, monta au clocher et commença de sonner le tocsin à la cloche majeure, comme il est chez nous d'usage en cas de grave incendie ou d'un autre péril public ; les deux autres (j'étais l'un) allèrent, pour les renseigner sur l'affaire et les diriger vers la caserne, au-devant des paysans qui, alarmés par le signal, accouraient vers le bourg.

En peu de minutes s'assembla devant la caserne des carabiniers une foule menaçante en son tumulte. Des cris on passa très vite au lancer des pierres et de la lapidation aux coups de fusil. Le siège de la caserne se prolongea jusqu'à une heure tardive. La fureur avait rendu mes concitoyens méconnaissables. Finalement les fenêtres et les portes de la caserne furent enfoncées ; les carabiniers, à la faveur de l'obscurité, prirent la fuite par les potagers et les champs ; et les trois soldats, auxquels on ne pensait plus, rentrèrent inaperçus chez eux.

Toute une nuit, nous, les enfants, nous demeurâmes ainsi maîtres absolus du lieu. Nous nous réunîmes au sommet de la colline qui dominait la caserne. C'était une colline aride, pierreuse, avec de grands trous et des buissons de chardons, de genêts, de roses sauvages, territoire bien connu de nos jeux et de nos batailles. Heureusement la nuit était claire ; et une brise se leva qui nous apporta des montagnes les odeurs de leurs herbes. En nous contant nos actes, nous découvrîmes que l'un des « nôtres » avait été blessé au bras par une balle de fusil, et nous, au lieu de penser vite au médecin, nous le regardions avec envie. « Comment as-tu fait ? » lui demandions-nous. Lui, souriait, flatté, et ne nous répondait pas, comme s'il se fût agi d'un secret.

(1) La répartition des sièges épiscopaux, en Italie, ne correspond pas à l'organisation civile du territoire, de sorte qu'une localité de 5 000 habitants et même de beaucoup moins peut être demeurée le siège d'un évêché. (N. du T.)

Au pied de la colline, cependant, toute agitation paraissait assoupie, les rues étaient désertes ; mais deux ou trois mères, de temps à autre, se penchaient à leur fenêtre et appelaient leurs fils absents, les appelaient d'un cri prolongé pour que la voix parvînt jusque sur les collines, et elles les appelaient, les invoquaient, les suppliaient avec les diminutifs affectueux de la coutume familiale.

— Les mères sont vraiment absurdes, s'excusa auprès de nous un des appelés.

— Elles nous rendent ridicules, ajouta un autre.

Sur moi, cependant, la brise de la montagne était en train de produire un autre effet ; les autres perçurent mon embarras.

— Et maintenant que faisons-nous? me demandèrent les enfants? (Mon autorité, plus que d'autre chose, venait du fait que je savais le latin.)

— Demain matin, dis-je, le pays sera certainement occupé par des centaines et des centaines d'hommes en armes, carabiniers et policiers, qui arriveront d'Avezzano, de Sulmona, d'Aquila et peut-être aussi de Rome.

— Mais avant qu'ils arrivent, que faisons-nous, cette nuit?

C'était là ce que les autres voulaient savoir de moi.

— Une seule nuit, bien sûr, ne suffit pas, dis-je, croyant deviner leur désir, pour créer vraiment un ordre nouveau.

— Ne pourrait-on pas profiter de ce que tout le pays dort pour faire du socialisme?

Voilà encore ce que les autres voulaient savoir de moi. Ils avaient entendu ce mot depuis peu, sans en saisir la signification ; et peut-être étaient-ils encore un peu exaltés par le tumulte de la soirée ; peut-être pensaient-ils que désormais tout était possible.

— Je ne crois pas, dus-je répéter, vraiment je ne crois pas, même si tout le pays dort, qu'une nuit puisse suffire pour faire le socialisme.

A ma décharge il me faut dire qu'à cette époque la théorie du socialisme en une seule nuit et en un seul village n'était pas encore élaborée.

— Une seule nuit, cependant, pourrait suffire pour dormir dans son lit avant d'aller en prison, suggéra enfin un des présents.

Et, comme nous étions fatigués, ce conseil fut par nous tous approuvé comme judicieux et opportun.

V

Pareils éclats de violence, avec leur inévitable suite d'arrestations en masse, de procès, d'exorbitants frais de justice, de condamnations pénales renforçaient dans les âmes de mes campagnards, comme on l'imagine sans peine, le découragement, la méfiance, la résignation. L'État reprenait ses traits d'irrémédiable création du diable. Un bon chrétien, s'il veut sauver son

âme, qu'il évite donc le plus possible tout contact avec lui ! L'État est toujours volerie, *camorra* (1), privilège et ne peut être que cela. Ni la loi ni la force ne sauraient le changer. Si le châtiment parfois le frappe, c'est par disposition de Dieu.

En 1915, un très violent séisme détruisit une bonne partie de notre province et en trente secondes tua environ cinquante mille personnes. Ce qui me surprit le plus ce fut le naturel avec lequel mes concitoyens acceptèrent la terrible catastrophe.

Les explications ardues des géologues, divulguées par la presse, soulevaient leur mépris. Dans une contrée telle que la nôtre, où tant d'injustices demeuraient impunies, la fréquence des tremblements de terre apparaissait comme un fait à ce point plausible qu'il ne requérait pas d'explications ultérieures. Il y avait lieu plutôt d'admirer que les tremblements de terre ne se produisissent pas plus souvent. Dans la secousse, en effet, mouraient riches et pauvres, gens instruits et analphabètes, autorités et subalternes. Le séisme accomplissait ce que la loi promettait en paroles et ne tenait pas dans la réalité : l'égalité de tous.

Une de nos voisines, boulangère, demeura pendant quelques jours ensevelie, quoique indemne, sous sa maison entièrement abattue. Ne s'étant pas rendu compte qu'il s'agissait d'un désastre général et supposant que seule sa demeure, à cause de quelque vice de construction ou du « mauvais œil » des envieux, s'était écroulée, la pauvrette se tourmentait fort ; en sorte qu'au moment où un groupe de sauveteurs voulut la dégager des décombres, elle commença par refuser résolument d'en sortir. Elle se rasséréna toutefois et retrouva sans retard vigueur, goût de vivre et désir de se construire maison nouvelle dès qu'elle eut appris qu'il s'agissait d'un tremblement de terre et que les maisons effondrées étaient d'un nombre démesuré.

Rien de surprenant, par suite, si ce qui arriva après le désastre, c'est-à-dire la reconstruction édilicienne par œuvre de l'État, étant données la façon dont elle se fit, et les nombreuses manœuvres, fraudes, rapines, intrigues, escroqueries, malversations et infamies de toute sorte auxquelles elle donna lieu, soit apparue aux pauvres gens comme une calamité de loin plus pénible que le cataclysme naturel. Si l'humanité, une bonne fois, peut changer de peau, ce ne sera pas dans un séisme ou une guerre, mais dans un après-séisme ou une après-guerre.

Une de mes connaissances, licenciée par un de ces services d'État chargés de la reconstruction, me révéla un certain nombre de données précises qui représentaient autant de crimes des ingénieurs dirigeants du service.

Pas le moins du monde surpris (je n'étais plus d'âge trop tendre) et néanmoins très frappé, je me hâtai d'en parler à quelques personnes influentes, que je connaissais pour probes et honnêtes, afin qu'elles dénonçassent pareils délits. Non seulement ces hommes

(1) Importée peut-être par les Espagnols, la *camorra* a été, dans le Royaume de Naples, une association de malfaiteurs analogue à la *maffia* de Sicile. (N. du T.)

d'honneur ne contestaient pas l'authenticité de ces faits, mais il étaient en mesure de la confirmer ; malgré cela, ils me conseillèrent de me tenir coi ; et ils ajoutèrent affectueusement :

— Tu as tes études à terminer, une position à te faire, tu ne dois pas te compromettre dans des affaires qui ne te regardent pas.

— Volontiers, répondais-je, il vaut certes mieux que la dénonciation ne vienne pas d'un garçon de dix-sept ans, mais qu'elle parte de personnes adultes et de poids.

— Nous ne sommes pas fous, répondaient, indignés, ces gentilshommes ; nous entendons nous occuper uniquement de nos affaires et de rien d'autre.

J'en parlai encore à quelques révérends ecclésiastiques et aussi à quelque parent plus courageux ; et tous, non sans me révéler qu'ils étaient plus ou moins au courant de ces turpitudes, me conjuraient de ne pas me risquer dans ce guêpier, de penser à mes études, à ma future carrière, à l'avenir.

— Avec plaisir, répondais-je, mais quelqu'un d'entre vous est-il disposé à dénoncer les voleurs?

— Nous ne sommes pas fous, me répondaient-ils, scandalisés, ces affaires-là ne nous regardent pas !

Lors je commençai de réfléchir sérieusement sur l'opportunité de susciter, avec quelque jeune, une nouvelle « révolution » qui se fût terminée par un bel incendie des bureaux ; mais la relation qui m'avait fourni les documents sur les méfaits des ingénieurs me détourna de ce projet pour que ne fût pas détruite la preuve de ces actes. Ce conseilleur avait plus d'années et d'expérience que moi ; et il me suggéra de formuler la dénonciation dans quelque journal. Mais quel journal?

— Il n'y en a qu'un seul, m'expliqua-t-il, un seul qui puisse trouver intérêt à accueillir une telle campagne : celui des socialistes.

Ce fut ainsi que j'écrivis trois articles (les premiers articles de ma vie) pour exposer minutieusement, pièces à l'appui, les louches entreprises des ingénieurs d'État dans notre contrée ; et je les envoyai à l'*Avanti!* Les deux premiers furent tout de suite imprimés et firent grand bruit dans le public des lecteurs, mais aucun dans le milieu des autorités. Le troisième article ne parut pas, en raison, je le sus plus tard, de l'intervention d'un socialiste influent.

En cette occasion, j'appris que le système de tromperie et de fraude qui nous opprimait était beaucoup plus vaste qu'il n'y paraissait et se prolongeait par d'invisibles ramifications jusque chez les notables du socialisme.

La révélation partielle, survenue par surprise, offrait pourtant matière à divers procès ou, au moins, à une enquête ministérielle ; mais rien de tel ne se produisit. Du côté des ingénieurs par moi dénoncés comme voleurs et accusés d'actes explicitement indiqués, il n'y eut pas même une tentative de rectification ou de démenti général. Après une courte attente, chacun recommença de penser à ses propres affaires.

L'étudiant qui avait osé lancer le défi fut considéré, par les

plus bienveillants, comme un garçon impulsif et bizarre. Il faut tenir compte de ce que la misère économique des provinces méridionales n'offre que de rares chances d'avenir aux jeunes qui chaque année, par milliers, sortent des écoles. Notre seule grande industrie est et demeure le fonctionnariat. Elle requiert non pas d'exceptionnelles qualités intellectuelles, mais caractère docile et conformisme politique.

Les jeunes Méridionaux, grandis dans l'ambiance que j'ai rapidement esquissée, s'ils ont tant soit peu de fierté et quelque sensibilité humaine, inclinent naturellement vers l'anarchisme et la rébellion. L'accès aux emplois administratifs comporte donc pour eux, au seuil même de la jeunesse, un renoncement, une capitulation et la mortification de l'âme. Voilà pourquoi il est accoutumé de dire, et c'est le vrai fondement de la société méridionale : « Anarchiste à vingt ans, conservateur à trente. »

L'éducation qu'on reçoit dans les écoles, aussi bien privées que publiques, n'est pas conçue, d'ailleurs, de façon telle qu'elle trempe le caractère. De mon adolescence à maintenant, la situation a en partie changé, mais sans s'améliorer.

Un bon nombre des classes du gymnase et du lycée, je les ai faites dans des institutions libres et catholiques. L'instruction y était excellente quant à l'humanisme ; l'éducation des mœurs privées ou intimes était ingénue et probe ; mais l'instruction et l'éducation civiques, absolument exécrables, en partie à cause du conflit encore ouvert entre l'État et l'Église. Et par exemple, l'enseignement de l'histoire prenait le contre-pied du conformisme officiel ; la mythologie du Risorgimento et ses héros (Mazzini, Garibaldi, Victor-Emmanuel II, Cavour) faisaient l'objet de raillerie et de dénigrement ; la littérature qui triomphait alors (Carducci, d'Annunzio) était dépréciée. Et, en un certain sens, en développant l'esprit critique des élèves, cet enseignement comportait aussi quelques avantages. Mais les mêmes professeurs cléricaux devaient nous préparer aux examens des écoles publiques ; de nos succès dépendaient le renom et la prospérité de leurs établissements ; d'où ce paradoxe : ils nous enseignaient aussi et nous recommandaient pour les examens les thèses contraires à leurs propres convictions.

De leur côté, les examinateurs des écoles d'État, sachant que nous venions des écoles confessionnelles, se délectaient à nous interroger sur les thèmes les plus litigieux ; après quoi, ironiques, ils nous louaient fort pour le libéral éclectisme de l'enseignement reçu.

La fausseté, l'hypocrisie, la duplicité de l'expédient étaient trop impudentes pour ne pas susciter un trouble compréhensible chez quiconque portait un peu d'amour à la culture. Mais il était inévitable que la moyenne des malencontreux élèves finît par concevoir les diplômes et le futur emploi comme la réalité suprême de la vie.

VI

« Ceux qui naissent dans cette contrée sont vraiment infortunés, me répétait le Dr F. J..., médecin d'un village voisin. Ici, pas de moyen terme : ou se révolter, ou être complice. »

Lui, il se révolta. Il se déclara anarchiste. Il tint des discours tolstoïens devant les pauvres gens. Il fut le scandale de toute la contrée. Haï des riches, raillé des pauvres, plaint en secret par quelques-uns, on lui retira enfin sa place de médecin communal, et il mourut littéralement de faim.

Son destin servait d'exemple dans les bonnes familles. « Si vous ne prenez pas de la jugeote, disaient les mères aux fils, vous finirez comme ce fou-là ! »

Je me rends compte que l'itinéraire que je viens de reconstituer est trop linéaire pour ne pas paraître outré. Et si je vais au-devant de cette objection, ce n'est pas pour la réfuter ni pour prêter serment sur l'absolue vérité de mes explications : je n'en puis garantir que la sincérité, non l'objectivité. Moi-même, en évoquant avec mes contemporains ce moment de notre vie, qui, en raison de toutes les épreuves postérieures, s'éloigne désormais au point de nous sembler préhistorique, je suis parfois stupéfait qu'ils ne conservent pas de souvenirs, sauf de très pâles, à propos d'épisodes qui sur moi exercèrent une influence décisive ; et qu'à l'inverse ils gardent lucide mémoire pour d'autres circonstances à mes yeux futiles et insignifiantes.

Sont-ils tous, ces miens contemporains, des « complices inconscients »? Par quel destin, quelle vertu, à un certain âge, s'accomplit-il, le grave choix, et devient-on « complices ou rebelles »? Choisissons-nous ou sommes-nous choisis? D'où vient à d'aucuns cette irrésistible intolérance à l'injustice, même si c'est autrui qu'elle frappe? Et ce soudain remords de s'asseoir à une table bien servie quand les voisins n'ont pas de quoi passer leur faim? Et cette fierté qui rend la misère, la prison, l'exil préférables au mépris de soi?

Je ne sais. Nul, peut-être, ne le sait. Même la confession la plus large et la plus approfondie devient, à un moment donné, simple constatation ou description et non réponse. Quiconque a sérieusement réfléchi sur soi-même et les autres sait combien certaines délibérations sont secrètes, et certaines vocations mystérieuses et incontrôlables.

Il y avait dans ma révolte un point où se rencontraient la haine et l'amour : de la même source venaient les faits qui justifiaient mon indignation et les motifs moraux qui l'exigeaient ; les uns et les autres m'étaient donnés par ma contrée natale. C'est ainsi que je m'explique aussi pourquoi tout ce qu'il m'est arrivé d'écrire, et probablement tout ce que j'écrirai encore, bien que j'aie voyagé et vécu longtemps à l'étranger, se rapporte uniquement, invariablement, à la même contrée et plus spécialement à cette étendue de

trente ou quarante kilomètres au plus qui, d'un côté et de l'autre de ma maison natale, s'offrait au regard.

C'est une contrée pauvre en histoire civile, comme le reste des Abruzzes, et de formation presque entièrement chrétienne et médiévale. Pas d'autres monuments dignes de mention que des églises et des couvents. Au cours de longs siècles, pas d'autres fils illustres que des saints et des tailleurs de pierre. Les conditions de vie ont toujours été particulièrement pénibles ; la souffrance, toujours acceptée comme la première des fatalités naturelles ; et la Croix, dans ce sens même, accueillie et honorée.

Pour les esprits vifs, les formes les plus accessibles de la révolte contre le destin ont toujours été, chez nous, le franciscanisme et l'anarchisme. Chez les plus douloureux, sous la cendre du scepticisme, ne s'est jamais éteinte l'antique espérance du Règne, l'antique attente de la charité substituée à la loi, l'antique songe de Joachim de Flore, des spirituels, des Célestins. Et c'est là un fait d'importance capitale, fondamentale, auquel personne n'a encore assez réfléchi. Dans un pays trompé, aride, épuisé comme le nôtre, voilà une richesse authentique, une miraculeuse réserve. Les politiques l'ignorent, les clercs la craignent, et peut-être seuls les saints pourront y insinuer la main.

A l'inverse, combien plus ardue, sinon inaccessible, a toujours été, parmi nous, la connaissance de voies et moyens d'une révolution politique, *hic et nunc*, créatrice de sociétés libres et ordonnées.

A cette découverte, je crus que j'arriverais, quand je fus établi à la ville et que j'eus pris contact avec le mouvement ouvrier.

Ce fut une espèce de fuite, de *sortie de secours*, hors d'une solitude insupportable, une « terre ! terre ! », la découverte d'un nouveau continent. Mais il ne fut pas facile de concilier ces deux éléments : d'une part un état d'âme de mutinerie morale contre une vieille réalité sociale inacceptable ; d'autre part les exigences « scientifiques » d'une doctrine politique minutieusement codifiée. Car, est-il bien besoin de le dire? l'adhésion au parti de la révolution prolétarienne ne doit pas être confondue avec la simple inscription à un parti politique.

Pour moi, comme pour tant d'autres, ce fut une conversion, un engagement intégral. C'étaient encore les temps où se déclarer socialiste, communiste, équivalait à se jeter dans une sorte de déroute, à rompre avec ses parents et ses amis, à ne pas trouver d'emploi.

Les conséquences matérielles furent donc rudes et délétères et les difficultés de l'adaptation d'esprit non moins douloureuses. Même le monde intérieur, le « moyen âge » hérité et enraciné dans l'âme et duquel, en dernière analyse, dérivait précisément l'initiale tendance à la révolte, fut secoué jusqu'à sa base, comme par un tremblement de terre. Tout se trouva mis en discussion, tout devint problème. La vie, la mort, l'amour, le bien, le mal, le vrai, changèrent de sens ou n'en eurent plus aucun. Il semblait facile de défier les périls en n'étant plus seul. Mais qui dira l'intime affolement d'une définitive renonciation à la foi en l'immortalité de l'âme? Et cela chez un enfant des montagnes, désormais confiné

— et mal nourri — dans une sombre chambrette de la grand'ville?
Le drame était trop grave pour qu'il fût possible d'en discuter avec qui que ce fût ; les camarades de parti n'y auraient vu que motif de dérision ; et d'autres amis, il n'en existait plus. Ainsi, à l'insu de tous, le monde changea d'aspect. Les hommes, quelle pitié !

VII

Les conditions de vie imposées par la conquête fasciste de l'État furent très dures pour les communistes, mais elles procuraient aussi une pierre de touche pour certaines de leurs thèses politiques et l'occasion d'accomplir un type d'organisation rien moins que désagréable à leur particulière mentalité.

De sorte que moi aussi, durant quelques années, je m'habituai à vivre en étranger dans ma patrie. Il fallut changer de nom, abandonner toute relation de famille et les habitudes d'autrefois, résider dans des provinces jusqu'alors inconnues de moi et donner à ma vie des apparences propres à éloigner tout soupçon de mon action séditieuse.

Le Parti devint famille, école, église, caserne ; hors lui, le reste du monde était à détruire. Le mécanisme psychologique de l'identification progressive du militant communiste avec l'organisation collective est désormais connu ; c'est celui-là même qui donne des résultats à peu près analogues dans certains ordres religieux et certaines écoles militaires. Chaque sacrifice était agréable, comme une juste contribution personnelle au « prix du rachat commun ». Et qu'il soit bien clair que, si les liens qui nous attachaient au Parti devenaient toujours plus forts c'était, non pas en dépit des dangers et des sacrifices qu'ils comportaient, mais à cause d'eux.

Ce trait expliquait aussi l'attraction du communisme sur certaines catégories de jeunes et de femmes, sur les intellectuels, sur les êtres plus sensibles et enclins à la générosité et qui souffrent le plus de la « dissipation » bourgeoise. Maintenant encore, ceux qui pensent détacher du communisme les meilleurs et les plus sérieux des jeunes en les attirant autour des billards d'une salle bien chauffée partent d'une idée fort bornée et quelque peu méprisante de l'homme

Il n'est pas étonnant, par suite, que les premières crises politiques dont fut touchée l'Internationale communiste me laissèrent plutôt indifférent. Elles prenaient origine dans le fait que les principaux partis compris dans la nouvelle Internationale, même après leur formelle acceptation des vingt et une conditions d'admission dictées par Lénine, n'étaient rien moins qu'homogènes. Ces partis avaient en commun l'aversion de la guerre impérialiste et de ses résultats, en commun aussi la critique des concessions réformistes de la seconde Internationale ; mais pour le reste, tant bien que mal, ils reflétaient l'inégal degré de développement de leurs pays respectifs.

Notables étaient, pour cela, les divergences entre le bolche-

visme russe, formé dans un milieu d'inexistante liberté politique, de vie sociale pauvrement différenciée, et les groupes de la gauche socialiste des pays occidentaux. Aussi l'histoire de l'Internationale communiste a-t-elle été une histoire de scissions, une histoire d'intrigues et d'insolences du groupe dirigeant russe contre chaque propos d'indépendance des autres partis affiliés. Les uns après les autres on vit contraints à rompre avec l'Internationale communiste les courants les plus liés aux traditions parlementaires (Frossard), les groupes les plus respectueux de la légalité et indignés par quelque aventure « putchiste » (Paul Lévy), les éléments libertaires qui avaient nourri des illusions sur la démocratie soviétique (Roland-Holst), les syndicalistes révolutionnaires contraires à la soumission (Pierre Monatte, Andrès Nin), les groupes plus rétifs à la rupture de toute collaboration avec les masses social-démocrates (Brandler, Bringolf, Tasca), et l'extrême gauche, qui n'admettait pas les tournants opportunistes (Bordiga, Ruth, Fischer, Boris Souvarine).

Ces crises internes naissaient et se développaient dans une sphère éloignée de celle où je me trouvais personnellement, en moi-même, engagé ; pour cette raison je ne m'y trouvai pas entraîné. Je ne me vante en rien de cette circonstance, tout au contraire, mais je cherche à me l'expliquer. La croissante dégénérescence de l'Internationale en tyrannie et bureaucratie m'inspirait, à moi aussi, répulsion et dégoût ; mais quelques motifs d'importance m'induisaient à différer la rupture : la solidarité avec les camarades de lutte morts ou emprisonnés, l'absence en Italie d'autre force antifasciste organisée, la rapide déchéance politique, et dans certains cas morale aussi, de nombreux dissidents du communisme, enfin le mirage d'un assainissement de l'Internationale avec l'aide du prolétariat occidental dans l'éventualité d'une crise interne du régime soviétique.

VIII

De 1921 à 1927 j'eus diverses occasions de me rendre à Moscou pour participer, en tant que membre de délégations communistes italiennes, à tels congrès ou telles réunions de l'Exécutif. Ce qui me frappa le plus chez les communistes russes, jusque chez des personnalités vraiment exceptionnelles comme Lénine et Trotsky, c'était leur complète incapacité de discuter loyalement des opinions contraires aux leurs. L'adversaire, par le seul fait qu'il osait contredire, était sans conteste un opportuniste, sinon tout à fait un traître et un vendu. Un adversaire de bonne foi semble aux communistes russes inconcevable.

Quelle inconsciente aberration, pour des polémistes soi-disant matérialistes et rationalistes, d'affirmer en termes à ce point absolus le primat de la morale sur l'intelligence ! Il a été justement observé déjà que pour retrouver une infatuation analogue il faut remonter aux antiques procès de l'Inquisition contre les hérétiques.

Au moment de laisser Moscou, en 1922, Alexandra Kollontaï me dit plaisamment : « S'il t'arrive un jour de lire dans les journaux

que Lénine m'a fait arrêter parce que j'aurai volé les couverts d'argent du Kremlin, cela signifiera simplement que, sur quelque petit problème de la politique agricole ou industrielle, je ne suis pas entièrement d'accord avec lui. »

La Kollontaï avait acquis en Occident son sens de l'ironie, et elle n'en usait que dans des conversations avec les Occidentaux. Mais alors déjà, dans les années fébriles où se créait le nouveau régime, alors que la nouvelle orthodoxie ne s'était pas encore emparée de toute la vie de la culture, comme il était difficile, pour nous aussi les communistes occidentaux, de s'entendre avec un communiste russe sur les questions les plus simples et aisées ! Qu'il était difficile, je ne dis pas de s'accorder, mais seulement de se comprendre, de discuter sur ce que la liberté signifiait pour un homme de l'Occident, même ouvrier !

Je me rappelle que je tentai un jour, plusieurs heures durant, de l'expliquer à une dirigeante des éditions de l'État afin qu'elle prît honte, au moins, de l'atmosphère d'intimidation et d'avilissement imposée aux écrivains soviétiques. Elle ne parvenait pas à comprendre ce que je voulais dire. Je dus recourir à cet exemple :

— La liberté est la possiblité de douter, de se tromper, de chercher, d'expérimenter ; elle est la permission de dire non à toute autorité, littéraire, artistique, philosophique, religieuse, sociale, et aussi politique.

— Mais cela, murmura, horrifiée, cette éminente fonctionnaire de la vie culturelle soviétique, cela, c'est la contre-révolution !

Elle ajouta, pour prendre une petite revanche :

— Nous sommes heureux, nous, de ne pas avoir votre liberté ; mais en échange nous avons les sanatoria.

Comme je lui faisais observer que l'expression « en échange » était privée de sens, « la liberté n'étant pas marchandise d'échange », et que des sanatoria nous en avions vu dans d'autres pays, elle me rit à la figure.

— Vous êtes d'humeur, aujourd'hui, à vous moquer de moi, me dit-elle.

Et je fus tellement ému de sa candeur que je n'osai plus la contredire.

L'enthousiasme de la jeunesse russe fascinait vraiment, en ces premières années de création d'un monde nouveau, que tous espéraient plus humain que l'ancien. Et quelle amère désillusion quand, au fil des ans, au fur et à mesure que le nouveau régime se renforçait, que son économie progressait et que les attaques armées de l'extérieur cessaient, la « démocratisation » politique promise au début vint à manquer tandis que la dictature accentuait son caractère répressif.

Un de mes meilleurs amis, le chef de la jeunesse communiste russe, Lazare Schatzky, me confiait un soir sa tristesse d'être né tard et de n'avoir participé ni à la révolution de 1905 ni à celle de 1917.

— Mais des révolutions, il y en aura encore, lui disais-je pour le consoler.

Nous étions sur la Place Rouge, non loin du mausolée de Lénine.

— De quelle sorte? voulait-il savoir. Et combien de temps faut-il encore attendre?

Alors je lui montrai le mausolée qui, à cette époque, était encore en bois, et devant lequel nous voyions chaque jour défiler de lentes, d'interminables processions de pauvres paysans en haillons.

— Je suppose que tu aimes Lénine, lui dis-je ; moi aussi, je l'ai connu et je garde de lui un souvenir fort. Tu dois donc admettre que ce culte superstitieux de sa momie est une offense à sa mémoire et une honte pour une cité révolutionnaire comme Moscou.

Bref, je lui proposai de nous procurer quelque bidon d'essence et de faire pour notre compte une «petite révolution» en incendiant la baraque à superstitions du *Totem*. Pour être sincère, je ne m'attendais pas à ce qu'il acceptât de but en blanc ma proposition, mais je pensais du moins qu'il en rirait. Tout au rebours, mon pauvre ami, frappé d'une extrême pâleur, se mit à trembler de tous ses membres. Et il me pria de ne plus jamais prononcer d'aussi graves paroles, ni devant lui, ni surtout devant d'autres. (Dix ans plus tard, recherché comme complice de Zinoviev, il se tua en se jetant du cinquième étage de sa maison.)

Étrangetés de la mémoire ! J'ai assisté au défilé d'immenses parades populaires et militaires sur la Place Rouge, mais dans ma pensée, le souvenir de l'émotion et de la voix craintive de ce jeune ami si tragiquement disparu est resté plus vif qu'aucune autre image. Il pourrait se faire aussi que ce souvenir fût « historiquement » plus significatif.

Une des rares personnes avec lesquelles j'osais parler à cœur ouvert était Anatol Lunaciarsky. Comme on le sait, il assumait à Moscou, depuis la constitution du nouvel État, les fonctions de commissaire à l'Instruction publique et aux œuvres culturelles. Une certaine familiarité nous unissait depuis notre première rencontre, advenue de manière plutôt bizarre, ce bon italianisant ayant été chargé de traduire un petit discours de moi dans un théâtre moscovite. Causer avec lui était toujours d'un grand profit non seulement à cause de son excellente connaissance de notre langue et de notre culture, mais aussi parce que, dans l'émigration, il s'était formé hors du cercle léniniste, étroit et rigoureux, ce qui apparaissait, entre autres, dans le ton de sa conversation, cordial, tolérant, de style presque occidental.

— Ne faites pas de nous les boucs émissaires de toute notre histoire, me dit-il un jour que je me lamentais auprès de lui de l'esprit obtus de ses fonctionnaires. Le domaine technique n'est pas le seul où nous soyons en retard par rapport à vous. Notre tâche ne consiste pas uniquement à accomplir ici, avec les forces de la révolution prolétarienne, la révolution industrielle qui, en Occident, a été l'œuvre des bourgeois ; nous devons aussi faire accomplir par les Russes tous les progrès intellectuels qui chez nous ont manqué. Nous n'avons pas eu Machiavel, ni Galilée, ni Giordano Bruno, ni Beccaria, pour m'en tenir aux seuls Italiens. Et, pour les avoir, il ne suffit évidemment pas de traduire leurs textes en russe.

— Alors je ne comprends pas, me permis-je de répliquer,

pourquoi le Komintern envoie en Italie, pour nous faire la leçon, certains personnages qui ont encore tout à apprendre.

— Cela regarde Grégoire Zinoviev, interrompit Lunaciarsky ; et il changea de propos.

L'histoire de l'Internationale communiste n'est pas facile à écrire et, sans aucun doute, il serait prématuré de le tenter. Comment discerner la vanité et l'essentiel dans les interminables discussions de ses congrès et de ses réunions? Quelle partie de ses archives abandonner à la critique des rats de bibliothèque et laquelle recommander aux intelligents qui aspirent à comprendre? Je ne saurais dire. Ce que ma mémoire m'offre avec insistance peut à d'autres sembler seulement singulier. J'admets sans difficulté que la sensibilité ne concorde pas toujours avec le discernement.

Dans une commission spéciale de l'Exécutif, on discutait un jour l'ultimatum lancé par le conseil central des Trade-Unions anglaises à ses sections locales pour leur interdire, sous peine d'exclusion, d'adhérer au mouvement minoritaire dirigé par les communistes. Après que le représentant du Parti communiste anglais eut exposé les graves inconvénients du dilemme (se soumettre, c'était prononcer la dissolution du mouvement minoritaire ; refuser, c'était décider que les minoritaires quitteraient les Trade-Unions), le délégué russe Piatnisky suggéra une solution qu'il jugeait simple comme celle de Christophe Colomb et de son œuf :

— Que les sections déclarent se soumettre à la discipline exigée ; et puis, dans la pratique, elles feront exactement le contraire.

Le communiste anglais l'interrompit :

— Mais ce serait un mensonge !

Une risée bruyante accueillit l'objection ingénue, une risée franche, cordiale, interminable, telle que les sombres bureaux de l'Internationale communiste n'en avaient jamais entendu, une risée qui se propagea rapidement dans Moscou entière parce que la divertissante, l'incroyable réponse de l'Anglais fut téléphonée sur l'heure à Staline et aux principaux services de l'État, provoquant partout où elle parvenait de nouvelles ondes de stupeur et d'hilarité... « Pour juger un régime, pensai-je alors, il est très important de savoir de quoi il rit. »

Mes séjours à Moscou, je l'ai déjà dit, furent peu nombreux et limités à la fonction temporaire de membre des délégations communistes italiennes. Je n'ai jamais appartenu à l'appareil de l'Internationale, mais j'en pus suivre la rapide corruption en observant telles de mes connaissances qui en faisaient partie.

Une d'entre elles, vraiment exemplaire, était le Français Jacques Doriot. Je l'avais rencontré pour la première fois à Moscou en 1921, quand il était encore un ouvrier modeste, de bon vouloir et sentimental. Et ce fut en raison de son évidente docilité et de sa bonhomie qu'il fut choisi pour l'appareil international de préférence à d'autres jeunes communistes français plus intelligents et plus instruits que lui, mais aussi plus particuliers. Il répondit pleinement à l'attente. D'année en année, il devint une autorité

parmi les fonctionnaires du communisme international et d'année en année, chaque fois que j'avais l'occasion de le revoir, je le trouvais changé en pire, toujours plus sceptique, cynique, dénué de scrupules et, en ce qui concerne la façon politique de considérer les hommes et l'État, engagé dans un processus de rapide « fascistisation ».

En 1927, je rencontrai Doriot à Moscou, le jour de son retour d'une mission politique en Chine. A quelques amis et à moi-même, il fit une préoccupante relation des erreurs de l'Internationale communiste en Extrême-Orient ; mais le lendemain, devant l'Exécutif réuni en séance plénière, il affirma emphatiquement le contraire. « Acte de sagesse politique », nous confia-t-il après la réunion, avec un petit sourire d'homme supérieur.

Son cas mérite mention parce qu'il est tout autre qu'isolé. Les vicissitudes internes du communisme français conduisirent plus tard Jacques Doriot hors de l'Internationale communiste et lui donnèrent le moyen de se révéler tel qu'il était, dans l'intervalle, devenu ; mais beaucoup d'autres, qui intimement ne diffèrent en rien de lui, sont demeurés à la tête des partis communistes. C'est à ces phénomènes de duplicité et de déclin moral des cadres que faisait allusion Togliatti à la fin de son discours au VIe Congrès de l'Internationale, en demandant licence de répéter la parole de Gœthe mourant : « Lumière, plus de lumière. »

Outre les contrastes internes dérivés de son caractère hétérogène, l'Internationale communiste était affectée, à cause de l'immédiate répercussion, en son sein, de toute difficulté de l'État soviétique. Après la mort de Lénine, il apparut clairement que cet État n'échappait guère à ce qui semble la fatalité de toute dictature : le graduel, l'inexorable rétrécissement de la sphère réservée à ceux qui participent à la direction et au contrôle du pouvoir politique. Le Parti communiste russe, qui avait supprimé tous les partis concurrents et aboli toute possibilité de discussion sur la politique générale dans les assemblées soviétiques, tomba lui-même sous un régime d'exception : la volonté politique de ses inscrits fut rapidement éclipsée par celle de l'appareil. Dès lors, toute divergence d'opinion au sein du groupe dirigeant devait trouver conclusion dans l'anéantissement physique de la minorité. La révolution qui avait détruit ses ennemis se mit à dévorer ses fils de prédilection. Les dieux qui avaient soif s'acharnèrent sans trêve.

IX

En mai 1927, représentant le parti italien, je participai avec Togliatti à une session extraordinaire de l'Exécutif « élargi » de l'Internationale communiste. Togliatti partit de Paris, où il dirigeait le secrétariat politique du Parti ; moi, d'Italie, où je dirigeais l'organisation interne. Nous nous rencontrâmes à Berlin et poursuivîmes ensemble le voyage vers Moscou.

La réunion, d'après l'annonce, avait pour objet l'urgente déli-

bération sur les directives à donner aux partis communistes dans la lutte « contre l'imminente guerre impérialiste » ; en vérité, elle devait entreprendre la « liquidation » de Trotsky et Zinoviev, encore membres de l'Exécutif international. Comme de coutume, pour éviter des surprises, les séances plénières étaient, dans tous leurs détails, préparées par le *Senior Convent* (ou Commission des anciens), qui comprenait les chefs des plus importantes délégations.

Togliatti insista pour que je l'accompagnasse à ces séances restreintes ; en bonne règle, il devait seul y assister pour la délégation italienne, mais prévoyant avec raison les complications qui allaient surgir, il préférait s'appuyer sur le représentant de l'organisation clandestine.

A la première réunion à laquelle nous participâmes, j'eus l'impression que nous étions arrivés trop tard. Elle se tenait dans un petit bureau, au siège de l'Internationale communiste. L'Allemand Ernst Thaelmann la présidait. Il nous lut tout de suite un projet de résolution contre Trotsky. Ce projet, qui devait être présenté en séance plénière, condamnait avec une extrême violence une texte de Trotsky adressé au Bureau politique du Parti communiste russe. Circonstance vraiment exceptionnelle : à cette réunion du *Senior Convent*, la délégation russe se composait de Staline, Rykov, Boukharine et Manuilsky. La lecture terminée, Thaelmann nous demanda si nous étions d'accord. Le Finlandais Ottomar Kuusinen ne trouva pas le projet de résolution assez violent.

— Il faut dire ouvertement, suggéra-t-il, que le document adressé par Trotsky au Bureau politique du Parti communiste russe présente un caractère nettement contre-révolutionnaire et apporte la preuve flagrante que son auteur n'a plus rien de commun avec la classe ouvrière.

Nul autre ne demandant la parole, je consultai Togliatti, puis m'excusai d'être arrivé en retard et de n'avoir pas pu prendre connaissance visuelle du document de Trotsky qu'il fallait juger.

— A vrai dire, déclara candidement Thaelmann, nous non plus nous ne connaissons pas ce texte.

Je préférai pour lors me défier de mon ouïe et répétai en d'autres termes mon objection.

— Il peut très bien se faire, dis-je, que le texte de Trotsky dont il est question soit condamnable ; mais évidemment je ne puis le condamner avant de l'avoir lu.

— Nous non plus, répéta Thaelmann, nous n'avons pas lu le texte, ni la majorité des délégués ici présents, à l'exception des Russes.

Thaelmann parlait en allemand et ses paroles étaient traduites en russe pour Staline et en français pour deux ou trois d'entre nous. La réponse traduite était pour moi si incroyable que je finis par m'en prendre au traducteur.

— Il est impossible, lui dis-je, que Thaelmann se soit exprimé de cette façon. Je te prie de me répéter mot pour mot sa réponse.

Alors intervint Staline. Il était debout, sur un côté de la salle, et seul paraissait calme et serein.

— Le Bureau politique du Parti, dit Staline, a jugé qu'il n'était pas opportun de traduire et de distribuer le texte de Trotsky aux délégués de l'Exécutif international, parce qu'il contient diverses allusions à la politique de l'État soviétique en Chine.

(Le mystérieux écrit a été publié plus tard à l'étranger par les soins de Trotsky lui-même, dans un opuscule intitulé : *Problèmes de la révolution chinoise* et, comme chacun peut encore le constater, il ne dévoile aucun secret d'État, mais constitue un réquisitoire serré contre la politique pratiquée à l'égard de la Chine par Staline et l'Internationale communiste. Dans un discours du 5 avril 1927 devant le Soviet de Moscou, Staline avait en effet exalté Tchang Kaï Chek et confirmé sa propre confiance dans le Kuomintang, et cela une semaine à peine avant la fameuse volte-face anticommuniste du chef nationaliste chinois et de son parti : les communistes furent à l'improviste chassés du Kuomintang, quelques dizaines de milliers d'ouvriers furent massacrés à Shanghaï et un mois plus tard à Wuhan. On comprend donc que Staline ne souhaitât pas un débat sur son erreur de calcul et cherchât protection derrière la raison d'État.)

Ernst Thaelmann me demanda si l'explication de Staline me semblait décisive.

— Je ne conteste pas, répondis-je, le droit du Bureau politique du Parti communiste russe de garder secret n'importe quel document. Mais je ne comprends pas que d'autres puissent être invités à condamner un document inconnu.

L'indignation contre moi et Togliatti, qui paraissait m'approuver, ne connut alors plus de bornes, surtout du côté du Finlandais déjà nommé et de quelque Bulgare ou Hongrois. « Il est inouï, criait Kuusinen, la figure toute rouge, qu'ici, dans la citadelle de la révolution mondiale, il faille encore accueillir de pareils petits-bourgeois ! »

Il prononçait la formule « petit-bourgeois » avec une expression fort comique de mépris et de répugnance. Le seul qui restât calme, imperturbable, était Staline. Il dit :

— Il suffit d'un seul avis contraire pour que le projet de résolution ne doive pas être présenté.

Puis :

— Peut-être les camarades italiens ne sont-ils pas bien au courant de notre situation intérieure. Je propose de renvoyer la séance à demain et de charger un des présents de passer la soirée avec les camarades italiens et de leur expliquer cette situation.

Le Bulgare Vasil Kolarov reçut cette ingrate mission. Il s'en acquitta avec une courtoise bonhomie. Nous ayant invités à boire un verre de thé dans sa chambre, à l'hôtel Lux, il attaqua sans long préambule le thème épineux.

— Parlons clair, nous dit-il en souriant, vous croyez peut-être que j'ai lu le texte? Non, pas le moins du monde. Dois-je vous dire l'entière vérité? Même si Trotsky m'envoyait secrètement une copie, je me refuserais à lire. Chers amis italiens, ici il ne s'agit pas de textes. Je sais bien que l'Italie est le pays classique des

académies, mais nous ne sommes pas une académie. Ici, nous sommes en pleine lutte pour le pouvoir entre deux groupes rivaux du centre dirigeant de Russie. Dans lequel des deux groupes voulons-nous nous ranger? C'est toute la question. Les textes n'ont rien à voir. Il ne s'agit pas de rechercher la vérité historique sur la faillite de la révolution chinoise. Il s'agit de lutte pour le pouvoir entre deux groupes ennemis et inconciliables. Il faut choisir. Pour mon compte, j'ai choisi déjà. Je suis pour le groupe de la majorité. Quoi que dise ou que fasse la minorité, quelque document qu'elle rédige contre la majorité, je vous répète que je suis pour la majorité. Les textes ne m'intéressent pas. Nous ne sommes pas ici dans une académie.

Il emplit nos verres de thé et nous observa comme un maître d'école deux garnements.

— Me suis-je clairement exprimé? demanda-t-il en s'adressant directement à moi.

— Certes, répondis-je, très clairement.

— T'ai-je convaincu?

— Non.

— Et pourquoi non?

— Il faudrait que je t'explique, lui répondis-je, pourquoi je suis contre le fascisme.

Kolarov feignit de s'indigner, tandis que Togliatti exprima son point de vue en termes plus mesurés que les miens, mais non moins nets, disant :

— On ne peut se déclarer pour la majorité ou la minorité de façon préjudicielle. On ne peut pas ignorer le fond de la question politique.

Kolarov l'écoutait avec un bienveillant sourire de compassion.

— Vous êtes encore trop jeunes, nous dit-il en nous accompagnant à la porte, vous n'avez pas encore compris ce qu'est la politique.

Le lendemain matin, au *Senior Convent,* se répéta la scène précédente. Dans le petit bureau où nous nous serrions à douze, il régnait une insolite nervosité. La délégation russe était de nouveau au complet.

— As-tu expliqué aux camarades italiens de quoi il s'agit? demanda Staline à Kolarov.

— Amplement, affirma le Bulgare.

— Si un seul délégué, répéta Staline, est contraire au projet de résolution, ce projet ne pourra pas être présenté en séance plénière. Une résolution contre Trotsky ne peut être prise qu'à l'unanimité. Les camarades italiens, ajouta-t-il en se tournant vers nous, sont-ils favorables au projet de résolution?

Après m'être consulté avec Togliatti, je déclarai :

— Avant d'examiner un projet de résolution nous devrions connaître le document qu'il condamne.

Le Français Albert Treint et le Suisse Jules Humbert-Droz firent une déclaration identique (l'un et l'autre, quelques années plus tard, ont fini eux aussi hors de l'Internationale communiste).

— Le projet de résolution est retiré, déclara Staline.

Après quoi nous assistâmes de nouveau à la scène d'hystérie du jour précédent, avec les protestations indignées et rageuses des divers Kuusinen, Rakosi et Pepper (1).

De notre attitude scandaleuse, Thaelmann déduisit que toute l'orientation de notre activité antifasciste en Italie était fausse et que si le fascisme tenait encore solidement le pouvoir, c'était notre faute. Aussi demanda-t-il que la politique du Parti communiste italien fût passée rigoureusement au crible.

L'inquisition fut renvoyée à plus tard et, en attendant, commencèrent les séances plénières de l'Exécutif, qui ne manquèrent pas d'autres épisodes instructifs.

A la première advint un incident qui confirma la gravité des désaccords à l'intérieur du groupe dirigeant russe et la brutale désinvolture avec laquelle ils se trouvaient en passe d'être résolus. La séance commençait à peine quand arriva Grégoire Zinoviev, régulièrement membre de l'Exécutif ; mais, sur le seuil, l'entrée lui fut interdite par deux agents de police en uniforme. Léon Trotsky, assis près de moi et de Togliatti, assista à la scène, sauta sur pieds et dénonça à l'assemblée l'abus inouï.

— Zinoviev, cria-t-il, Zinoviev qui a été nommé président de l'Internationale communiste sur proposition de Lénine et a tenu cette charge jusqu'aux derniers mois, Zinoviev est maintenant repoussé de cette salle par la police !

Pour les autres membres de la délégation russe, l'incident, de toute évidence, était attendu et escompté.

— Zinoviev, déclara Piatnisky, s'est démis de la présidence et de sa fonction de membre de l'Exécutif au cours de la dernière session.

Au milieu de la surprise générale, Togliatti demanda la parole.

— J'étais le président de cette session-là, déclara-t-il, je fus chargé par la délégation russe, précisément, de communiquer à l'Assemblée que Zinoviev abandonnait, en effet, la présidence mais, selon ce que j'étais invité à spécifier, il demeurait toutefois membre de l'Exécutif, ayant été nommé par un Congrès.

Pendant ce temps, Zinoviev était resté à l'entrée, toujours retenu par les deux policiers.

— L'incident est clos, déclara sèchement Ernst Thaelmann, qui présidait ; il est entendu que Zinoviev n'est plus membre de l'Exécutif.

Mes réactions à ces épisodes invraisemblables étaient, je le confesse, plutôt d'un étourdi. Elles exprimaient non certes une morale supérieure, mais l'ingénue spontanéité du subversif pro-

(1) L'exactitude de ce compte rendu, quant à la substance, a été confirmée par Palmiro Togliatti dans les termes suivants (dans l'article de l'*Unità* du 6 janvier 1950) : « J'arrive donc sans détour au fait que Silone place au centre de son récit et dont il fait objet de scandale : le réunion de l'Exécutif élargi de l'Internationale communiste enmai 1927. Les choses sont vraiment advenues comme Silone les rapporte (sauf quelques inexactitudes, sur lesquelles je n'insisterai pas, et qui n'ont pas d'importance). » Naturellement, à présent, Togliatti défend et justifie le comportement de Staline en cette occasion. (Note de l'auteur.)

vincial qui n'était pas encore contaminé par le froid calcul politique. Je demandai à Togliatti :

— Crois-tu que de semblables procédures soient courantes dans le Sacré Collège? Ou bien dans le Grand Conseil fasciste?

Jusqu'alors je m'étais comporté avec une certaine réserve à l'égard de Trotsky (il continuait à prendre place près de nous dans la salle des réunions), et je n'avais nourri aucune préférence particulière pour lui plus que pour Staline. Mais devant la haine insolente qu'affichaient envers lui les créatures domestiquées de l'appareil dirigeant, une impulsion bien naturelle finit par m'induire à une attitude diamétralement opposée. Trotsky n'était plus, comme il m'était apparu en 1921, le populaire grand chef de l'armée russe, auréolé par le sauvetage de Pétrograd, mais un vieux lion (1) attiré dans une trappe et menacé de mort ou de capture. Aux yeux de ceux qui le surveillaient sans le perdre de vue, chacun de ses gestes, chacune de ses paroles acquéraient une importance disproportionnée.

Je me rappelle que, durant ces séances, je fis cadeau à Trotsky de quelques numéros d'une petite feuille clandestine de Turin. Il s'en montra fort touché et me parla d'un journal analogue, dirigé contre le tsarisme et qu'il avait rédigé à Nicolaïev au temps où il était étudiant. Il connaissait peu l'Italie, n'ayant fait qu'y passer, mais il s'en souvenait avec plaisir, il me le confia, parce qu'il y avait connu une « belle amitié » : les quelques paroles qu'il savait de notre langue étaient en effet assez gracieuses et trahissaient leur origine féminine.

Notre amicale conversation se déroulait durant les pauses du débat politique et les traductions des discours ; elle n'échappait pas, je l'ai dit, à la surveillance soupçonneuse des membres de l'appareil. Mais ma complicité et celle de Togliatti avec Trotsky parurent encore plus évidentes quand, dans la conclusion de son long et véhément discours devant l'Exécutif, après s'en être pris entre autres au Hongrois Bela Kun, qui était présent, il s'excusa de terminer, suivant ses termes, « par une phrase dans la langue de Dante et de Togliatti », et cette phrase fut *La maniera di Bela, veramente, non è una bella maniera.* (La manière de Bela, vraiment, n'est pas une belle manière.) Bien que cette formule plaisante eût été improvisée en italien par Trotsky lui-même (son vocabulaire lui permettait d'aller jusque-là), et bien que nous l'eussions entendue avec autant de surprise que les autres présents, la paternité nous en fut attribuée, sans même qu'on nous en demandât confirmation, et ce grief s'ajouta à nos autres graves démérites politiques.

En somme, autour de nous, cela commençait, comme on dit, à « sentir le roussi » (2). Nous étions constamment surveillés, et il ne manqua point d'autres ennuis policiers, ni de mouvements

(1) Jeu de mots intraduisible : Leone, en italien, signifie à la fois lion et Léon (prénom de Trotsky). Aussi le mot, dans le texte de Silone est-il écrit avec un L majuscule. (N. du T.)

(2) Littéralement : « Il commençait à faire chaud. » (N. du T.)

d'impatience de ma part ; mais le calme apparent de Togliatti finit par agir sur moi-même comme un tonique.

Pour préciser le sens de notre comportement, Togliatti jugea opportun que nous deux, avant de quitter Moscou, nous adressions une lettre au Bureau politique du Parti communiste russe. Tout communiste, écrivions-nous à peu près, rougirait de mettre en discussion la prééminence historique des camarades russes dans la direction de l'Internationale ; mais cela impose aux Russes des devoirs spéciaux ; ils ne sauraient appliquer leur droit d'une façon mécanique et autoritaire. La lettre fut reçue par Boukharine, qui nous fit tout de suite appeler et amicalement nous conseilla de la retirer pour ne pas aggraver notre situation personnelle déjà critique.

Il s'ensuivit, pour moi, des journées de sombre découragement. Je me demandais : « Est-ce là le communisme? Est-ce donc à cela que nous sommes réduits? Ceux qui sont morts, ceux qui agonisent en prison, se sont-ils sacrifiés pour cela? La vie errante, solitaire, périlleuse d'étranger en sa patrie, c'est pour cela? » Derrière le simulacre des institutions créées par la révolution, la réalité russe était en passe de changer, obéissant à une loi de décadence que la doctrine officielle ne prévoyait pas. Cette rapide dégénérescence en tyrannie, cette mue d'une des plus grandes révolutions de l'histoire humaine, peut-être était-elle en germe dans le principe même du socialisme et de la propriété de l'État? Ou bien résultait-elle de l'idéologie léniniste et de sa forme particulière d'organisation? Ou encore du milieu russe, trop arriéré?

Avant mon départ de Moscou, un ouvrier communiste italien vint me voir dans l'espoir de trouver près de moi réconfort et encouragements. Condamné à de longues années de prison par un tribunal fasciste, il y avait échappé en se réfugiant en Russie (et je crois qu'il est encore communiste). Il vint me voir pour se plaindre des conditions humiliantes imposées à la maîtrise ouvrière dans l'usine moscovite où il travaillait.

Il était disposé à endurer les restrictions matérielles de toute sorte parce que, bien sûr, la bonne volonté des chefs ne pouvait suffire à les atténuer ; mais il ne parvenait pas à comprendre, me dit-il, pourquoi l'ouvrier était entièrement à la merci de la direction de l'usine, ne disposait pas effectivement de quelque organisme de défense qui fût bien à lui, de sorte qu'il se trouvait, à cet égard aussi, bien plus mal partagé que dans les pays capitalistes. La majeure partie des droits de la classe ouvrière, tant vantés, étaient purement abstraits. La faillite, donc, était plus vaste que je ne le soupçonnais.

Durant le voyage de retour, je lus à Berlin, dans les journaux, que l'Exécutif de l'Internationale communiste avait infligé un blâme rude à Trotsky pour un texte de lui sur les événements de Chine. Je me rendis au siège du Parti communiste allemand et demandai des explications à Thaelmann. « C'est faux, lui dis-je âprement, tu sais que le blâme n'a pas été voté. » Mais il m'expliqua que, dans les cas d'urgence, le statut de l'Internationale autorisait la présidence à adopter n'importe quelle déli-

bération au lieu et place de l'Exécutif. On avait donc attendu notre départ de Moscou pour voter, en notre nom, un texte que nous n'avions pas approuvé !

Durant les quelques jours de ma halte à Berlin, où j'attendais l'établissement de mes faux papiers, je lus dans les journaux que les Partis communistes américain, hongrois, tchécoslovaque, blâmaient énergiquement la lettre de Trotsky au Bureau politique du Parti communiste russe.

Le texte mystérieux, demandai-je à Thaelmann, a donc été finalement révélé?

— Non, me répondit-il, mais tu devrais apprendre des communistes américains, hongrois et tchécoslovaques ce que signifie la formule *discipline communiste*.

Ces choses étaient dites sans le plus léger accent d'ironie, et même avec un lugubre sérieux qui les accordait bien à la réalité de cauchemar dont elles émanaient.

X

Nous étions à l'été de 1927. Je demeurai encore au centre du Parti, en pleine activité et avec des charges importantes, jusqu'au printemps de 1929, moment où je demandai et obtins un congé illimité, pour de graves raisons de santé ; et ce fut seulement durant l'été de 1931, me trouvant encore à l'écart de toute activité politique et après diverses vicissitudes dont je vais parler, que je rompis définitivement avec le Parti et me vis, par conséquent « expulsé ».

Comment m'a-t-il été moralement possible, après ce dernier séjour à Moscou, de m'attarder encore à ce point dans un Parti communiste? Cette objection n'est pas seulement d'ordre polémique et externe ; en vérité, c'est une question que moi-même, plus tard, je me suis posée sérieusement et à plusieurs reprises. En d'autres termes, pourquoi eus-je besoin de quatre années pour sortir d'un type de contradiction dont la solution, maintenant, ne m'occuperait guère plus d'une minute ou deux?

Les vrais motifs, je puis le dire, ne furent pas vils ; et puisque j'y suis contraint par Togliatti, je veux m'astreindre à les exposer, même s'il m'est devenu pénible d'en parler. Mais en fin de compte, si la liberté maintenant m'est chère, c'est parce que je sais combien, pour la conquérir, j'ai souffert.

Dans le journal de son Parti (et sincèrement je lui souhaite qu'il ne doive jamais le répéter devant un tribunal russe), Togliatti a été forcé, après l'impression de la première version du présent écrit, de réciter son *mea culpa* pour les graves hésitations, pour les dangereuses incertitudes qui marquèrent son passage du boukharinisme au stalinisme, autrement dit d'une fraction qui n'était plus majoritaire à la nouvelle et plus stable majorité.

Pour ma part, si je me reporte à la même période, je n'éprouve nulle difficulté à admettre que la crise, pour moi aussi, fut grave ;

elle le fut pour un motif, on le conçoit, tout à fait contraire à celui de Togliatti ; elle aboutit, me semble-t-il, à une décision plus importante ; car il est bien plus difficile d'abandonner à leur destin toutes les fractions du léninisme russe et de redevenir tout simplement un libre socialiste.

D'une part, il y a les confessions bureaucratiques, disciplinaires, imposées par l'orthodoxie ; de l'autre, les confessions libres de qui a vaincu en soi la peur. Alors pourquoi, quand ma rupture formelle avec le Parti communiste n'est advenue qu'en 1931, suis-je remonté jusqu'en 1927 pour en expliquer la genèse?

A cet égard se présente une remarque préliminaire très importante : plus sûre et fidèle que la chronologie des archives est, en pareil cas, la chronologie de la mémoire. La mémoire connaît les liens internes des faits même disjoints et lointains, elle rapproche ces faits les uns des autres, elle crée des rapports entre eux ; elle établit l'effective continuité de l'existence. C'est d'ailleurs pour cette raison même qu'en reconstruisant, au début de ce récit, l'itinéraire de ma précoce arrivée au socialisme, j'ai dû me rappeler des épisodes de mon adolescence, voire de mon enfance.

Dans le bouleversement produit en moi par les grotesques épisodes de Moscou en 1927, ce qui intervint en premier lieu, mieux vaut éclaircir tout de suite ce point aussi, ce furent non pas ces valeurs que certains aiment flanquer de majuscules, la Vérité, le Bien, l'Honneur, mais, comme le lecteur de quelque expérience l'aura pressenti, des motifs psychologiques et politiques, des intérêts plus immédiats et urgents.

Il s'agissait, en gros, d'un des multiples aspects de cette difficulté : synchroniser le socialisme révolutionnaire européen et le communisme russe tombé en pleine involution ; et, parmi les embarras d'importance, il y avait certainement, outre les divergences dans la méthode, la tactique, l'appréciation des situations locales, il y avait aussi la dissemblance des usages ; mais ce fut seulement dans sa phase finale que le conflit prit pour moi l'accent péremptoire d'un choix moral.

Il peut être intéressant aussi d'observer que tous ceux des membres de l'Exécutif qui, dans l'épisode rappelé plus haut, s'interdirent de condamner les yeux fermés le texte dont la lecture leur était refusée, tous, du Français Albert Treint au Suisse Jules Humbert-Droz, et Togliatti seul excepté, ont ensuite abandonné le mouvement communiste, quoique en des périodes différentes, entre 1928 et 1940, à la suite de vicissitudes personnelles ou de groupe, fort compliquées.

Ce dernier voyage à Moscou m'avait dévoilé, à un degré que je n'eusse jamais supposé, l'extrême complexité du communisme et de ses contradictions.

En vérité, je n'avais connu d'abord qu'un secteur, celui de la lutte clandestine contre le fascisme. Le séjour à Moscou m'avait montré le revers de la médaille. Voici donc que le communisme, surgi des plus profondes contradictions de la société moderne, les reproduisait toutes dans son sein, et avec une virulence exa-

cerbée, bien que dans un autre cadre institutionnel et social : sous ses drapeaux militaient rebelles et persécuteurs, héros et sicaires, exploités et exploiteurs ; et encore : journalistes qui les uns risquaient leur vie pour revendiquer une liberté illimitée de la presse et les autres faisaient l'apologie de la censure et de la suppression de toute presse d'opposition ; accusés qui réclament les garanties judiciaires élémentaires devant les tribunaux spéciaux du fascisme et juges qui refusent aux prévenus tout moyen de démontrer leur innocence ; syndicalistes qui déclenchent des grèves pour la défense des conditions de vie des travailleurs, et autres syndicalistes qui justifient comme partie intégrante du nouveau système économique la suppression légale du droit de grève et le système du travail forcé en masse ; députés qui se sont battus pour un plus large et public contrôle sur toute l'action du gouvernement, et gouvernants absolutistes, pratiquement incontrôlables et inamovibles, sauf les cas, hélas ! fréquents, où ils étaient envoyés à la mort par leurs propres collègues, sous l'invariable accusation de trahison !

Cette monstrueuse dualité du communisme reflétait alors dans une large mesure, comme il résulte de ce que j'ai exposé, la diversité des positions communistes à l'égard du pouvoir ; toutefois cette diversité n'excusait pas le fait que le communisme allât tout dans un sens en Russie et entièrement à l'opposé ailleurs. Il était en tout cas indéniable que, m'éloignant de Russie, je traversais des pays où les communistes étaient toujours plus de simples socialistes de gauche ; et enfin dans l'ouvrier et le paysan français, suisses italiens, je retrouvais ces dons de générosité, de franchise, de solidarité, de désintéressement qui constituent la véritable ressource du socialisme en lutte contre la décadence et la dissipation bourgeoises.

Ah ! comme il devenait cauchemar irréel, dans la compagnie de ces communistes retrouvés, le souvenir des épisodes de Moscou ! Quand j'en parlai, dans une restreinte et clandestine réunion, à Milan, il se produisit avant tout un mouvement d'incrédulité, puis il fut ingénument proposé d'afficher sans retard sur les murs des usines milanaises : « Vive Trotsky ! » Mais des considérations plus graves, réflexion faite, finirent par prévaloir dans l'esprit des responsables ; et celui qui les formula avec le plus de concision fut précisément un de ceux qui devaient, deux ans plus tard, adhérer aux groupes trotskistes : « Le champ de notre responsabilité est l'Italie et non la Russie », m'écrivit alors Pietro Tresso, un des meilleurs chefs de notre organisation clandestine. Il ajoutait : « Nous ne pouvons pas mettre en état de crise notre lutte contre le fascisme, sous prétexte que les Russes se disputent entre eux. Les conditions de lutte en Italie et en Russie peuvent, à première vue, sembler l'une un point de départ, l'autre un point d'arrivée ; mais nul ne peut établir entre ces deux pôles une connexion absolument déterminée. Voila pourquoi nous devons aller de l'avant et espérer que la future révolution communiste en Italie finisse un peu mieux. »

Je lui répondis que je partageais pleinement l'esprit de sa

réponse. « La fatalité historique, lui écrivis-je, ne m'inspire aucune révérence. Et, dans l'occurrence, rien ne vaut la maxime de Lénine : le vrai révolutionnaire se reconnaît à son comportement dans son propre pays. »

Togliatti et moi, avant de nous séparer, nous étions demeurés d'accord exactement sur les mêmes termes. Sur nous était suspendue, il est vrai, l'épée de Damoclès d'une enquête de l'Exécutif sur toute l'orientation de notre politique et de notre organisation, en manière de représailles contre la complicité boukhariniste de Trotsky et notre scandaleuse attitude aux réunions de Moscou ; mais comment, quand et par qui la révision serait-elle requise, impossible de le prévoir, puisque la lutte entre les tendances, à Moscou, était encore feu flambant.

Il n'entrait ni dans notre mission ni dans nos moyens d'influer sur les désaccords moscovites. En revanche, il était de notre devoir et il eût été même en notre pouvoir, si nous étions demeurés tous unis, de défendre notre organisation, notre politique, contre des critiques fausses et de nous opposer avec fermeté à des changements injustifiés. A cela Togliatti me semblait sincèrement résolu, bien que dans les entretiens privés il insistât un peu trop sur la clause de l'unanimité, en invoquant à l'appui l'exemple, alors récent, du Parti communiste espagnol qui, la majorité seulement de ses membres s'étant opposée à d'arbitraires requêtes de Moscou, avait été dissous et ensuite reconstitué par quelques jeunes de la minorité chargés de le faire.

Il existait en puissance, dans le communisme italien aussi, une minorité capable d'accepter l'investiture de Moscou pour mettre au pas son Parti ; elle était représentée, dès ce temps-là, par Longo et Secchia ; à la solidarité de ces camarades, Togliatti, en termes clairs, subordonnait l'éventualité d'une défense de notre bon droit contre les abus de pouvoir de Moscou. Il importe de rappeler comment, malgré les notables différences des milieux, les Partis communistes des autres pays, environ ce temps-là, étaient dominés par les mêmes préoccupations.

XI

La position que nous choisîmes, en cette conjoncture, bien qu'elle nous fût conseillée par une grave nécessité, était évidemment ambiguë, réservée, et, à la longue, insoutenable. Les seuls auxquels elle n'infligeât pas de complications étaient les communistes « de base » engagés dans l'activité clandestine en Italie : bien plus, ils refusaient d'accorder créance aux nouvelles de la presse sur les différends entre les dirigeants russes, à tel point qu'une de leurs feuilles déclara mensongère la nouvelle de la déportation de Trotsky à Alma Ata, en Asie Centrale.

Mais la situation des dirigeants du parti à l'étranger, spécialement de ceux qui exerçaient des fonctions internationales, n'était pas aisée. Togliatti eut l'adresse de refuser un poste dans la

direction d'une filiale projetée dans l'Internationale communiste pour les pays européens, avec siège à Berlin ; et pourtant Manuilsky était venu en personne l'y inviter, en présence des autres membres de la direction du Parti. Togliatti eut, en revanche, la perfidie d'induire Angelo Tasca, homme qu'il détestait et dont il était jaloux, à accepter la charge de délégué permanent des nôtres à Moscou, c'est-à-dire à accepter de s'exposer à une immanquable déroute.

Nous étions entrés dans une phase de relations assez grossières et primitives, dans lesquelles la fourberie servait plus que l'intelligence, tandis que les problèmes de tactique évinçaient les questions de principe.

A un certain moment, il devint clair qu'au sujet des liens politiques bien connus entre Boukharine et Togliatti l'expédition punitive de l'Exécutif de l'Internationale communiste contre nous était renvoyée au moment où, en Russie, on passerait de l'extermination des opposants de gauche à la lutte contre les tendances plus modérées, suivant la tactique astucieuse qui consiste à battre les adversaires chacun à son tour. Cela entraîna pour nous un sursis imprévu de deux ans.

Les actes ultérieurs de la tragédie sont notoires. Après une année encore de polémique et de chocs violents, Staline franchit les degrés décisifs de la montée au pouvoir absolu, grâce à la déportation de Trotsky à Alma Ata, à la destitution de leurs charges ou à l'éloignement de Moscou des autres chefs du bloc de gauche formé autour de Trotsky, de Zinoviev et de Kamenev. Et, afin que le sommet de la pyramide restât sous la domination incontestée de Staline et de son groupe, une lutte fut immédiatement engagée pour soumettre ou détruire aussi dans le Parti les courants de droite encore subsistants, en premier lieu celui de Boukharine, en les défiant là où ils étaient encore forts : chez les paysans. Ainsi fut ordonnée par Staline la collectivisation forcée de la petite et de la moyenne propriété agricole, qui s'étaient péniblement constituées après 1923 grâce à la nouvelle politique économique promise par Lénine, et six à sept millions de paysans furent chassés de leurs fermes, tués ou bien déportés en Sibérie pour être asservis aux travaux forcés.

Sur la portée vraiment babylonienne et sur les aspects les plus cruels de cette véritable guerre contre les paysans, nous manquions, nous aussi, quand elle était en plein développement, des informations précises qui, plus tard, sont entrées dans le domaine public ; mais déjà le peu dont nous pûmes tout de suite nous assurer eût suffi à susciter le ressentiment et l'opposition de beaucoup d'entre nous, si notre jugement et notre volonté ne s'étaient trouvés retenus, *a priori*, par le souci de ne pas provoquer une crise dans l'organisation clandestine à propos d'une question étrangère à l'expérience directe des travailleurs assemblés en elle.

Voilà pourquoi, d'abord, quand Angelo Tasca, revenant de Moscou, nous rapporta comment, nous représentant, il s'était trouvé conduit à prendre une position de critique à l'égard de la nouvelle politique agraire de Staline, nous restâmes fort embar-

rassés et nous évitâmes, vu notre responsabilité de communistes italiens, d'entrer en conflit avec le Parti communiste russe et l'Internationale : en engageant cette lutte, nous eussions risqué de nous diviser sur une question de nature telle qu'elle ne pouvait être soumise, en suprême instance, au jugement des sections et des cellules de notre Parti. Derrière le paravent, pourtant rien moins que factice, de notre responsabilité nationale qui nous tenait à cœur mille fois plus, nous nous soustrayions à un difficile et pourtant inévitable devoir international ; ainsi nous servions-nous à notre tour du rudimentaire sophisme du Bulgare Vasil Kolarov, que deux ans avant nous avions raillé. Par cette voie, même ceux d'entre nous qui étaient essentiellement d'accord avec Angelo Tasca et le tenaient en amitié, nous commîmes l'erreur et la lâcheté de le laisser seul et de le condamner.

Notre conduite aurait cependant pu trouver une justification tardive si, l'année suivante, quand, finalement, l'Exécutif de Moscou mit en accusation et condamna toute notre politique depuis 1921, nous nous étions, suivant l'initial propos, trouvés unis et solidaires pour défendre notre comportement. Tout à l'inverse, la démoralisation subie durant cette longue phase d'ambiguïté et de réserves, la défiance à l'égard de tels des nôtres tenus pour plus enclins à capituler devant toute prétention de Moscou, et aussi l'exemple de ce qui survenait alors dans d'autres partis, tout cela finit par produire l'effet contraire ; et même le petit nombre de ceux qui, pris au dépourvu, protestèrent et furent expulsés du Parti, se trouvèrent en cas d'agir dans des conditions imprévues, extrêmement confuses et pénibles, sans aucun moyen de s'exprimer sur le fond vrai du problème, et, ce qui était plus grave, sans se rendre compte de l'entière signification de leurs propres actes et de leurs conséquences.

Comment avions-nous pu nous imaginer que, dans une organisation totalitaire, il fût possible d'examiner avec sérieux, loyauté, bonne foi, des thèmes controversés? Notre surprise prouvait à quel point nous étions encore aveugles quant à la nature réelle de l'évolution imprimée au communisme russe et international au cours des dernières années ; en vérité, nous ne percevions que faiblement le nœud de contradictions où nous étions pris.

La vérité est qu'on ne se libère pas du Parti communiste comme on laisse un parti libéral, pour cette raison surtout que le lien d'un citoyen avec son parti est en proportion des sacrifices qu'il nous coûte. Et en outre, comme il a été déjà affirmé et démontré de manière analytique, le Parti communiste, pour ses militants, n'est pas seulement ni même principalement un organisme politique : il est école, église, caserne, famille ; il est institution totalitaire dans le sens le plus complet et le plus pur du mot, et il engage la totalité de qui se soumet à lui. Par suite, un communiste sincère, qui, par miracle, garde son esprit critique naturel et persiste à l'appliquer de bonne foi aux affaires de son parti, croyant ainsi lui être plus utile, s'expose aux cruelles et contradictoires infortunes du non-conformiste ; avant de prononcer sa soumission définitive ou son abjuration, il doit souffrir dans son

âme toutes sortes de tribules. La lenteur même qu'il met à mesurer la portée de son hérésie est à ce propos fort révélatrice et n'a pas encore été assez étudiée. Tant qu'il se meut dans la même atmosphère psychologique que l'autorité avec laquelle il est entré en conflit, il peut encore caresser l'illusion que son dissentiment se borne à telle ou telle particulière erreur de son parti et c'est sur elle qu'il veut discuter au nom des communs principes, voire en évoquant la pureté des origines ; mais plus tard, après l'excommunication ou l'expulsion, quand il sera délivré de toute attache disciplinaire et se trouvera hors de la communauté des fidèles, s'il trouve le courage de remonter des effets aux causes et de s'expliquer à lui-même ce qui, en dernière analyse, l'a empêché de capituler, il se rendra compte que son intolérance, en réalité, obéissait à des motifs bien plus radicaux ; et les dogmes, précédemment vénérés par lui aussi, lui apparaîtront brusquement dans une tout autre lumière.

Si le trotskisme, voulons-nous ajouter, à échappé à pareil sort, c'est parce qu'il est non pas une hérésie, mais une ramification absolument orthodoxe du léninisme.

XII

La répression des courants modérés du communisme russe fut simultanément étendue à toutes les sections de l'Internationale communiste au moyen de cette injonction : complet demi-tour à gauche de leur politique. Le motif invoqué? Une prétendue crise mondiale de la révolution, déjà en acte.

La nouvelle tactique, selon ses fauteurs, tendait avant tout à libérer l'esprit des ouvriers des débilitantes illusions démocratiques : la démocratie parlementaire fut, pour cela, dénoncée comme le pire obstacle à l'accélération de la révolution prolétarienne, et sa disparition était dans tous les cas recommandée comme un progrès ; le socialisme démocratique traditionnel fut rebaptisé social-fascisme, en d'autres termes : simple fraction ou variété de fascisme, et tout accord avec lui fut, pour l'avenir, sévèrement condamné ; en conséquence, même l'unité syndicale avec les réformistes devait être aussitôt brisée dans les quelques pays où elle existait encore, et, à sa place, il fallait pousser les syndicats rouges à direction communiste.

Le résultat historique le plus important de cette nouvelle, de cette folle tactique (résultat qui résume tous les autres), fut, quelques années plus tard, comme on sait, une aide décisive à l'ascension de Hitler au pouvoir : et de façon très cohérente, en effet, une publication officielle de l'Internationale communiste, *La Correspondance Internationale*, commenta l'avènement du nazisme comme un pas en avant pour la révolution prolétarienne, parce qu'il éliminait de l'horizon allemand toute illusion démocratique.

Traduite en langage politique italien, la volte-face impérieu-

sement exigée, de nous aussi, par Moscou était la négation la plus tranchante de toute l'orientation suivie par nous en Italie dans les dernières années ; et cela, de surcroît, fut explicitement confirmé et imposé par les émissaires de l'Internationale chargés par exprès de cette tâche.

On pourrait maintenant demander si vraiment eût été possible, dans le sens précédemment projeté, une résistance collective du communisme italien à ces intimations injustifiées. Mais c'est là question absolument gratuite : l'unanimité des dirigeants avait été requise par les plus responsables comme condition *sine qua non* pour une telle tentative. Elle faisait défaut. Le communisme italien n'eut donc pas à prendre la charge d'une rébellion.

Depuis plus d'une année, pour raisons de santé, je me trouvais éloigné du travail de parti. J'étais informé du développement de la crise interne par quelques lettres privées ou quelques visites ; mais ceux mêmes qui participaient à toutes les réunions ne furent pas moins que moi surpris de la solution de cette crise.

Trois des meilleurs camarades de notre organisation en Italie, Alfonso Leonetti, dirigeant de la presse illégale, Paolo Ravazzoli, chef du mouvement syndical, et Pietro Tresso, chef du bureau d'organisation, critiquèrent les prétentions de l'Internationale, en en démontrant l'absurdité par rapport aux circonstances italiennes. Pour cette audace, ils furent exclus par le Comité Central, et plus tard par les rangs du Parti. Avec des attendus grotesques, dénués de tout fondement, ils furent offerts comme des victimes expiatoires aux rancunes inspirées à Moscou par le passé boukharinien de Togliatti. Excités par un vif ressentiment contre l'injuste et imprévu traitement, poussés aussi par la logique même de la lutte entre fractions, les trois expulsés n'ont passé que trop vite à des gestes et à des paroles qui semblaient justifier *a posteriori* la sanction qui les avait frappés.

Dans un village proche du lieu où je me soignais, j'eus un jour un entretien avec Togliatti. Il m'exposa en détail, avec clarté et loyauté, les raisons de la ligne de conduite qu'il avait choisie après mûre réflexion. L'état actuel de l'Internationale, me dit-il en résumé, n'est certes ni satisfaisant ni agréable. Il ne dépend pas de notre bon plaisir de le modifier. Il s'agit de considérations historiques objectives dont il faut prendre bonne note. Les formes de la révolution prolétarienne ne sont pas arbitraires. Si elles ne correspondent pas à nos préférences, tant pis pour nous. Et, d'ailleurs, quelle est l'alternative? Comment ont fini, jusqu'à présent, les communistes qui ont rompu avec le Parti? A quelles désastreuses conditions la social-démocratie n'est-elle pas réduite !

Mes objections à ces arguments, je dois le reconnaître, manquaient un peu de pertinence, d'autant plus que les raisonnements de Togliatti étaient exclusivement politiques ; mais le trouble produit en moi par les dernières expériences allait assez au delà du politique. Qu'était-ce donc que ces « inexorables formes historiques » devant lesquelles nous devions nous incliner, sinon une

nouvelle image de l'inhumaine réalité contre laquelle nous nous étions révoltés en nous déclarant socialistes? Peut-on, pour le succès de la lutte, oublier les motifs pour lesquels nous l'avons entreprise? Je me sentais alors comme un homme frappé à la tête d'un terrible coup de massue et qui reste sur pieds, continue à marcher, parler, gesticuler, mais sans se rendre pleinement compte de ce qui s'est passé. Étrange, pénible énigme !

Je manifestai à Togliatti l'intention de demeurer dans le Parti, mais dégagé de toute activité politique ; dès que ma santé le permettrait, je pourrais, tout au plus, accepter quelque tâche secondaire d'assistance ou de publication. Togliatti se déclara d'accord.

Les causes de ma perplexité étaient assez complexes, d'ordre à la fois politique et personnel. Dans la presse de l'émigration, la polémique entre le Parti et les trois expulsés avait atteint à une âpreté et une vulgarité inouïes. Des hommes, récemment encore liés d'amitié, respectueux les uns des autres, et solidaires devant le péril commun, se traitaient maintenant entre eux de traîtres, lâches, menteurs, opportunistes, hypocrites, voire de voleurs, d'espions et de vendus. L'effet que me produisait ce genre de littérature devint évident, de manière indirecte, le jour qu'un industriel, qui était un des allongés de ma maison de santé, me confia qu'il était fatigué de vivre, mais qu'il s'abstenait de se suicider parce qu'il frissonnait en songeant à ce qu'en auraient dit les journaux. Moi aussi, je m'effrayais à la seule idée de commettre un acte peut-être nécessaire, inévitable, qui eût contraint des êtres que j'aimais à m'injurier, me calomnier, m'attaquer, et moi-même à leur répondre du même ton. Ah ! que ne pouvais-je disparaître en silence !

Et il y avait une raison encore plus sérieuse. Ce n'est pas sans effort que je l'invoque. Depuis plus de deux ans (depuis avril 1928), un de mes frères, plus jeune que moi, le dernier qui me restât, était en prison, en Italie, accusé d'appartenir au Parti communiste illégal. Au moment de l'arrestation, il avait été torturé au point qu'il souffrait de permanentes et atroces lésions internes ; il allait attendre jusqu'à 1932, au bagne de Procida, la mort qui devait mettre fin à son martyre. Mais une particularité aggravait le tragique de son destin : au moins jusqu'au moment de son arrestation, mon frère n'avait jamais été membre du Parti communiste ; il n'avait jamais demandé à s'y affilier, n'y avait jamais été admis, n'avait jamais participé à aucune de ses réunions ou activités, n'en connaissait pas même le statut et le programme. C'était un jeune homme vaguement anti-fasciste, d'éducation et de sentiments catholiques. Le sport l'intéressait beaucoup plus que la politique ; et le sport avait ajouté à sa naturelle finesse un sens particulier de l'honneur dans le combat. Pourquoi s'avoua-t-il communiste? Pourquoi confirma-t-il cet aveu en justice, devant le tribunal spécial qui s'en servit pour le condamner à douze ans de réclusion? « J'ai cherché à me comporter, m'écrivit-il, comme j'imaginais que tu te serais comporté à ma place. » Il n'était donc pas facile, pour moi, de sortir du Parti quand ma

présence dans son sein avait inspiré le volontaire sacrifice de mon frère.

Mais une présence passive, sans rétractation, sans condamnation des « traîtres » expulsés, n'entrait pas dans les coutumes de l'Internationale communiste. Un délégué russe, de fait, fit imputation de mon cas au Parti italien au cours d'une réunion tenue à Moscou. Togliatti me transmit le procès-verbal. Il vint de nouveau me voir en Suisse, accompagné d'un autre. La rencontre eut lieu, cette fois, au siège du Secours Rouge à Zurich.

— Il est indispensable, me dit-il, que tu fasses une déclaration pour condamner les trois expulsés et prononcer ta soumission à l'Internationale.

— Tu sais bien, lui répondis-je, que ce serait contraire à mes convictions.

Et lui :

— Je le sais, mais accepter une coercition, c'est aussi un hommage au Parti.

Pour m'épargner du moins l'accomplissement matériel, il s'assit lui-même devant une machine à écrire, tapa en cinq ou six lignes les petites formules réglementaires et y apposa mon nom de militant.

Il pouvait sembler, à moi comme à lui, qu'avec cette cérémonie j'eusse vidé jusqu'au fond le calice de la purge. Il n'en alla pas ainsi.

Avec un des expulsés, Pietro Tresso, je gardais des rapports épistolaires assez affectueux. Je ne lui cachais pas mes appréhensions devant la voie sur laquelle il s'était acheminé, avec ses deux compagnons, en adhérant à la fraction internationale trotskiste, et je lui indiquais aussi, en toute sincérité, les motifs pour lesquels je préférais demeurer en silence sur la lisière du parti, parce que je n'approuvais ni la politique de Trotsky ni les nouvelles directives imposées par Moscou.

Mes lettres de caractère personnel furent communiquées par Tresso à un de ses amis trotskistes, aux fins d'information. Et ce tiers, à l'insu du signataire comme du destinataire, et ayant biffé, dans ces lettres, tout ce qui leur conférait un caractère personnel et familier, comme aussi toute allusion à ma condamnation du trotskisme, les publia avec désinvolture dans un bulletin qu'il rédigeait à Paris. Et il obtint l'effet qu'il escomptait : les lettres « prouvaient » mon double jeu, mon appartenance secrète à l'organisation trotskiste et l'insincérité de la déclaration par moi « passée » à Togliatti.

Je fus aussitôt averti qu'une nouvelle délégation, présidée cette fois par Ruggero Grieco, viendrait en Suisse pour m'interroger. « Il te sera demandé, m'écrivait-on, une nouvelle, une plus dure déclaration et qui te liera plus. Il te sera demandé de prendre une part active à la lutte contre le trotskisme. Il te sera enfin demandé de retourner dans l'appareil du Parti, à un poste de responsabilité. » Nous étions arrivés à l'été de 1931.

J'aurais pu me défendre, faire la preuve de ma bonne foi,

démontrer que je n'appartenais pas à la fraction trotskiste. J'aurais pu préciser que mon désaccord avec les nouvelles directives de Moscou était partagé par ceux mêmes qui recevaient la charge de m'interroger. J'aurais pu conter comment s'était déroulée la scène de la déclaration par moi « passée » à Togliatti. J'aurais pu les persuader de mon indifférence absolue pour les postes et la hiérarchie. J'aurais pu. Mais je ne voulus point. D'un trait, j'eus la très claire vision de l'inanité de toute fourberie ou tactique, de tout louvoiement ou compromis. Dans un an, dans deux ans, je me serais retrouvé au même point. Or donc, assez. Je ne devais pas laisser fuir cette nouvelle et providentielle occasion, cette « sortie de secours ». Cela n'avait plus de sens, de marquer le pas dans la chicane. C'était fini. Vraiment fini? Louange à Dieu !

XIII

Le statut des partis communistes ne tolère pas de démission ; il ne connaît que l'expulsion. Comme les sentences des tribunaux russes dans les procès politiques, les termes des communiqués d'expulsion du Parti communiste ont une valeur purement polémique. Les épithètes de traître, renégat, vendu, sont simples synonymes d'opposant.

Si l'on pense à la tragédie des motifs invariablement infamants qui sont invoqués, en Russie et ailleurs, pour « liquider », par fusillement, déportation ou simple expulsion, des centaines de milliers de communistes opposants ou hérétiques (la coutume du Parti ne consentant à admettre en aucune circonstance la dissidence politique), on peut considérer comme une des plus bénignes la formule qui fut imaginée pour mon cas. En un certain sens, elle fut suggérée par moi-même, on va le voir.

Dans la délégation officielle devant laquelle je me présentai se trouvait, entre autres, Giuseppe de Vittorio, qui, avec beaucoup de bienveillance, et d'un ton amical, en vint à énumérer les difficultés de toute sorte, qui, hors du Parti, fondraient sur moi.

— En Italie, tu ne peux pas retourner par tes propres moyens, me dit-il ; à l'étranger, sans carte, tu ne peux pas séjourner. Tu n'as pas de moyens de subsistance. Ni une bonne santé. Ton frère est en prison pour le Parti. Tous tes amis sont dans le Parti et rompraient avec toi si tu en sortais. Contre le fascisme, il n'existe pas d'autre force que la nôtre. Si donc il te reste une ombre de bon sens, si tu es encore capable de réfléchir et de te conduire comme un homme normal...

A ce moment je l'interrompis.

— Écoute, lui dis-je, peux-tu me comprendre ou non? Je ne sais, mais, dans le sens que tu entends, je n'ai jamais été et ne serai peut-être jamais un homme politiquement normal.

Et je quittai la réunion en déclarant que vraiment nous n'avions plus rien à nous dire.

Dans la sentence d'expulsion qui suivit, après une récapitu-

lation, *ad usum delphini*, des précédents épisodes, on pouvait lire : «... ayant lui-même reconnu être un anormal politique, un cas clinique, etc... »

C'était un texte injurieux et diffamatoire, auquel, il va de soi, ses auteurs mêmes ne prêtaient nulle foi, sinon eussent-ils entrepris leur suprême tentative pour me maintenir dans le Parti? C'était l'arme politique destinée à neutraliser une éventuelle action rongeuse de ma part dans le sein du Parti. Quand, en effet, il apparut que cette action n'intervenait pas et que certains envisagèrent la possibilité de mon retour au Parti ou, sinon d'une entreprise unitaire avec les groupes socialistes dont j'étais membre, du moins d'une collaboration mienne avec le Parti dans les rangs des écrivains et des artistes, il arriva ceci : les mêmes hommes qui avaient rédigé la sentence diffamatoire autorisèrent une autre version plus bienveillante, officieuse et orale, de ma rupture ; celle-ci aurait été le malheureux effet d'un moment de découragement et de désespoir dans la lutte contre le fascisme.

Les deux versions (la version officielle du délinquant politique et la version officieuse du pessimiste) ont été, dans la suite, employées alternativement selon que mes écrits ou discours plaisaient ou irritaient les communistes. Ni l'une ni l'autre n'est vraie. Ni l'une ni l'autre ne sert le moins du monde à faire saisir le sens secret des crises communistes dans les pays occidentaux. Je m'en rendis compte lentement, lentement, péniblement, au cours des années suivantes. Et je reconnais sans difficulté que je continue encore d'y réfléchir, pour comprendre mieux. Si j'ai écrit des livres, je l'ai déjà dit, c'est pour essayer de comprendre et de faire comprendre. Je ne suis pas du tout sûr d'être parvenu à la fin de mes réflexions.

La vérité, la voici : ma sortie du Parti communiste marqua pour moi une date fort triste, un deuil grave, le deuil de ma jeunesse. Et je viens d'une contrée où le deuil se porte plus longtemps qu'ailleurs. On ne se libère pas facilement d'une expérience aussi intense que celle de l'organisation clandestine du Parti communiste. Il en reste toujours quelque chose d'empreint dans le caractère pour le reste de la vie. Voyez, en effet, comme ils sont reconnaissables, les anciens communistes ! Ils constituent une catégorie à part. Comme les anciens prêtres et les ex-officiers de cavalerie. Les ex-communistes sont déjà légion. « La lutte finale, ai-je dit à Togliatti en plaisantant, sera celle des communistes et des ex-communistes. »

Toutefois, sorti du Parti communiste, j'ai évité soigneusement d'échouer dans un des nombreux groupes ou fractions d'ex-communistes. Je n'en suis rien moins que repentant, car je connais bien cette espèce de fatalité qui s'impose à ces groupes et fractions ; elle en fait de petites sectes caractérisées par tous les défauts du communisme officiel — le fanatisme, la centralisation, l'esprit abstrait — mais privées des qualités et des avantages que vaut au communisme l'appui d'un grand nombre de prolétaires. La logique de l'opposition à tout prix a conduit beau-

coup d'évadés fort loin de leurs positions de départ, et quelques-uns jusqu'au fascisme. La sincère méditation sur l'expérience qui m'avait éprouvé m'a conduit, inversement, à approfondir les motifs de ma séparation et à constater qu'ils dépassent de loin les occasions qui l'ont produite.

Ma foi dans le socialisme (et j'ose dire que témoignage en est porté par toute ma conduite ultérieure) est demeurée plus que jamais vive. En son essence, elle est redevenue telle qu'au moment premier de ma révolte contre le vieil ordre social : une négation de la fatalité, même sous le pseudonyme d'Histoire ; une extension de l'exigence éthique au delà de l'étroite sphère individuelle et familiale jusqu'à tout le domaine de l'activité humaine ; un besoin de fraternité effective ; une affirmation de la supériorité de la personne humaine sur tous les mécanismes économiques et sociaux qui l'oppriment. Avec l'écoulement des années, il s'y est ajouté un sentiment de révérence à l'égard de ce qui sans cesse pousse l'homme à se surpasser et se trouve à la racine de son inapaisable inquiétude.

Mais je ne crois pas qu'ainsi je professe un socialisme de ma façon. Les « vérités folles » évoquées plus haut sont plus anciennes que le marxisme. Vers la deuxième moitié du dernier siècle elles se réfugièrent dans le mouvement ouvrier engendré par le capitalisme industriel, et elles restent en lui comme une de ses sources d'inspiration les plus tenaces. Tout sincère socialiste les porte, voire inconsciemment, en lui-même. J'ai déjà maintes fois exprimé mon opinion sur les rapports, tout autres que rigides et immuables, entre le mouvement socialiste et les théories du socialisme. Ce sont les rapports mêmes qui s'établissent entre les écoles philosophiques et les grands mouvements historiques. Avec le progrès des études, les théories peuvent être frappées de dépérissement ou de répudiation, mais le mouvement continue.

Ce serait une erreur, toutefois, en songeant au vieux différend entre doctrinaires et empiristes de l'organisation ouvrière, de me classer parmi les seconds, Je ne conçois pas une politique socialiste indissolublement attachée à une théorie déterminée, mais liée à une foi, oui. Plus les « théories » socialistes prétendent à être « scientifiques », plus elles ne sont que transitoires ; mais les valeurs socialistes sont permanentes. La distinction entre théories et valeurs n'est pas encore assez claire dans la pensée de ceux qui réfléchissent à ces problèmes, et pourtant elle est fondamentale. Sur un ensemble de théories on peut constituer une école et une propagande ; mais sur un ensemble de valeurs on peut fonder une culture, une civilisation, un nouveau type de vie harmonieuse entre les hommes.

IGNAZIO SILONE

FIDÉLITÉ DES APOSTATS (1)

L'entreprise stalinienne présente à coup sûr une sombre et farouche grandeur. Construction d'une immense industrie lourde, collectivisation de l'agriculture (fût-ce au prix de la déportation et de la mort de millions d'hommes), rémunérations au rendement, toute-puissance des directeurs, règne de la police, orthodoxie idéologique, tous les procédés, aussi vieux que les despotismes, pour accroître l'effort des travailleurs, assurer la discipline du peuple, multiplier la force de la collectivité, ont été appliqués, à travers les étendues eurasiatiques, avec plus de résolution et de violence qu'en aucun pays ou à aucune époque. On conçoit que certains historiens réalistes exaltent et admirent, en la personne du Tsar rouge, un deuxième Pierre le Grand, celui de l'âge industriel. La surprise bouffonne, c'est que la gauche européenne prenne pour Dieu un bâtisseur de pyramides.

La gauche européenne était, au siècle dernier, libérale. Elle souhaitait limiter les pouvoirs de l'État, garantir les droits des personnes contre l'arbitraire. Les citoyens choisiraient ceux qui seraient appelés au gouvernement et les élus du peuple contrôleraient l'administration. Il n'est guère besoin d'aller en Russie pour savoir que l'État soviétique est omnipotent, qu'il n'est arrêté par rien, ni loi, ni tradition, ni croyances, qu'il déplace ou liquide des millions d'êtres, innocents ou coupables. L'absolutisme des monarchies occidentales, au siècle du Roi Soleil, n'était rien à côté de l'absolutisme stalinien. Les lettres de cachet n'étaient rien à côté des arrestations sans jugement par décision administrative. Même les prisons tsaristes, où Lénine et Trotsky écrivaient leurs livres, n'étaient rien à côté des camps de concentration où peinent des millions d'esclaves.

On objectera que le socialisme consiste précisément à nier,

(1) Ce texte doit servir de post-face à l'édition française du livre *The god that failed*, à paraître aux éditions Calmann-Lévy sous le titre *Le Dieu des ténèbres*. Les pages d'Ignazio Silone que l'on vient de lire en sont également extraites.

au moins à titre temporaire, le libéralisme (dont seule une minorité privilégiée jouit pleinement dans les démocraties capitalistes) afin d'élever la condition des masses, de libérer *réellement* le prolétariat, de mettre fin à des inégalités intolérables. Une telle objection serait valable si la société soviétique apportait aux ouvriers libertés ou égalité que leur refuse la société bourgeoise. Mais il n'en est rien. La nouvelle société comporte une hiérarchie plus simple mais non pas plus conforme à l'équité que les sociétés bourgeoises, hiérarchie unique qui est à la fois celle de l'État et de la société, technique et bureaucratique simultanément. La propriété collective des instruments de production interdit l'accumulation des fortunes privées, mais les privilèges qu'assure en Occident la richesse, sont liés là-bas aux fonctions mêmes que l'on remplit. Le socialisme soviétique ne tend pas vers un ordre égalitaire mais vers la cristallisation d'inégalités qui, depuis le premier plan quinquennal, se sont accentuées. Rien d'étonnant qu'André Gide, venu au communisme sans culture marxiste, par naïveté révolutionnaire et sentimentalité chrétienne, ait conclu tout de go qu'il était victime d'une mystification, que le sens des mots s'était renversé et que l'on appelait désormais contre-révolutionnaire en Russie ce que l'on avait coutume d'appeler révolutionnaire en Occident. Et encore, à cette époque, le culte de Staline n'avait pas atteint les formes extrêmes et abjectes qu'il revêt aujourd'hui. L'esprit d'orthodoxie commençait seulement d'envahir la musique ou la biologie.

Ce qui demande explication, ce n'est pas le cas de Gide, découvrant la réalité de l'Union soviétique et dénonçant la Grande Illusion, c'est le cas de tant d'autres, croyants ou sympathisants, imperméables aux témoignages, butés dans leur certitude. On laissera de côté la virtuosité de l'Intourist et la tradition de Potemkine, l'émerveillement du voyageur devant des usines qu'il mépriserait si elles étaient l'œuvre de capitalistes maudits, le respect, authentique et justifié, devant certaines réalisations (hôpitaux, écoles, maternités, etc.). On laissera de côté également les motifs individuels qui amènent tel ou tel intellectuel d'Occident, insatisfait de son sort ou de ses succès, à reporter sur la patrie lointaine et inconnue du socialisme ses rêves inassouvis. Il ne manque pas de communistes pour justifier la plupart des faits qu'invoquent les anticommunistes, dans le cadre d'une philosophie de l'avenir.

L'État devait dépérir après la Révolution, et l'État dit révolutionnaire est le plus total que connaisse l'histoire. Qu'à cela ne tienne : aussi longtemps que l'État socialiste est entouré d'États capitalistes, il ne saurait dépérir, il doit se renforcer pour survivre (mais que devient, en cette hypothèse

le socialisme dans un seul pays?). La police politique? La Révolution doit se défendre contre ses ennemis. La collectivisation par la violence, la déportation de millions de Koulaks? Le parti du prolétariat a le droit d'employer tous les moyens puisqu'il bâtit la société sans classes: La condamnation du néo-mendélisme, du formalisme? Tout doit être subordonné, provisoirement, à la lutte des classes et à l'édification socialiste. Le bureau politique a le droit d'exiger un art compréhensible aux masses, des théories scientifiques en accord avec la philosophie du parti.

Ce mode d'argumentation est facile et banal. Il représente une espèce d'un genre bien connu : la justification, par le croyant, de sa foi, en dépit des faits et parfois contre le bon sens. On le sait depuis longtemps : pour qui croit au prophète, les prophéties ne sont jamais démenties. Il y a toujours moyen de réconcilier une prophétie avec des événements qui, en apparence, la démentent. Le communiste ne s'en trouve pas moins dans une position privilégiée pour accomplir cette tâche d'auto-justification. En effet, la phisosophie à laquelle il a souscrit, exclut tout absolu, intellectuel ou moral. Il n'y a rien en deçà ni au-delà de l'histoire à travers laquelle l'humanité se crée elle-même, pour aboutir finalement à la société sans classes. Le militant, qu'il soit intellectuel ou ouvrier, reconnaît au parti et à lui seul la mission de renverser le capitalisme et d'édifier le socialisme. A partir de ce moment-là, au nom de quoi porterait-il un jugement sur ce qui est, à ses yeux, la valeur suprême ou du moins l'agent grâce auquel le but absolument valable sera atteint? Comment opposerait-il ses scrupules petits-bourgeois aux nécessités de l'action collective? Si l'on admet que la société sans classes exige la propriété collective de la terre, pourquoi plaindrait-on le sort des Koulaks déportés, victimes de l'histoire bien plutôt que de Staline ou du N. K. V. D.? Le système est fermé, il se clôt sur lui-même. Tant que l'on admet le schéma historique, la valeur absolue du but et la mission du parti, il n'y a pas de cruauté, il n'y a pas de déportation ou d'épuration, il n'y a pas de pacte Hitler-Staline, qui puissent percer la carapace du système derrière lequel s'abrite le fidèle. Le jour où l'on a rejeté le système, on découvre d'innombrables motifs de dénoncer avec indignation ce que l'on justifiait la veille. Les anti-communistes font valoir aujourd'hui contre Staline des événements qu'ils ont supportés, sinon approuvés, lorsqu'ils appartenaient au parti. Il faut, d'ordinaire, beaucoup d'événements pour que s'écroule le système.

Si le système permet de camoufler la contradiction entre l'idéal de la gauche européenne et la réalité soviétique, pour-

quoi, dira-t-on, l'intellectuel veut-il ce camouflage? Pourquoi a-t-il besoin de croire à l'édification socialiste en Russie? Pourquoi adore-t-il de loin tout ce qu'il dénoncerait, dans son propre pays, comme la pire forme de la réaction?

Dans l'ordre intellectuel, on aperçoit plusieurs raisons de ce malentendu tragique. Il y a peu d'authentiques marxistes parmi les intellectuels d'Occident (en dehors de l'Allemagne et des pays de culture allemande), mais certaines idées-forces du marxisme ont été peu à peu inconsciemment absorbées. Que la propriété collective, en tant que telle, n'implique pas un ordre social plus juste et plus humain que la propriété individuelle, n'importe quel économiste ou sociologue le sait depuis longtemps. Mais tel philosophe ne se décide pas à condamner l'Union soviétique, en dépit de tout, parce qu'il a lu, dans les livres, que la voie qui mène à la reconnaissance de l'homme par l'homme passe par la propriété collective. La révolte du peuple et l'aspiration à la liberté passaient pour liées, au siècle dernier : la bourgeoisie était la classe montante et tendait à l'établissement d'institutions libérales. Le jour où le parti qui se donne pour l'interprète de la classe « montante » prétend élever un État qui absorbe dans son sort la société entière, le divorce de la révolution et de la liberté est consommé. Sans doute, la propagande révolutionnaire continuera de dénoncer des injustices réelles, mais on sait que, victorieuse, la Révolution construirait un ordre moins équitable et moins libéral encore que l'ordre existant. Or, l'intellectuel chrétien « progressiste » se refuse à croire que la cause du peuple ou du prolétariat puisse ne pas être celle de la liberté. L'intellectuel de tradition rationaliste se refuse à croire que l'histoire ne soit pas fatalement orientée vers le bien et que la société post-capitaliste puisse être pire que la société capitaliste.

Des mobiles, à peine conscients, pèsent cependant plus lourd que ces motifs rationnels ou pseudo rationnels. L'intellectuel de gauche éprouve une sourde mauvaise conscience à l'égard de l'homme d'action, il souffre d'un complexe de défaite. Les idéalistes de 1848 ont été écrasés. Napoléon III a succédé à la monarchie et Bismark a réalisé l'unité allemande. Les communards ont été liquidés par la réaction bourgeoise, les social-démocrates ont trahi l'Internationale et rejoint, en août 1914, le camp de la guerre et de l'union sacrée. Seuls les bolcheviks ont rompu avec cette tradition de défaite. Du coup, ils jouissent d'un prestige incomparable. On ne se demande plus si, dans la victoire, ils n'ont pas perdu les raisons de vaincre, si la fameuse efficacité, qui leur fait une auréole, n'est pas destructrice des valeurs mêmes au nom desquelles on se dressait contre

le capitalisme. C'est parce qu'ils sont seuls efficaces qu'une telle fraction de la gauche européenne s'obstine à voir, dans les Stalinistes, les agents de la Providence historique destinés à servir de guides au prolétariat. Ainsi l'intellectuel d'Occident en vient, avec bonne conscience, à se renier lui-même : il se soumet à ce qu'il déteste au fond de son cœur, dans l'espoir que l'avenir sanctifiera son reniement.

★

La rencontre de l'intellectuel d'Occident avec le parti communiste tient, dans ce livre, plus de place que la découverte de la contradiction entre l'idéal de gauche et la réalité soviétique. Sur les six « apostats », deux seulement, S. Spender et R. Wright, n'ont pas fait le voyage de Moscou. Mais ce voyage n'a été cause immédiate de rupture que dans le seul cas d'André Gide. Or il suffisait de lire les textes dans lesquels l'écrivain français commentait son adhésion pour prévoir le choc, imputable autant à la naïveté du converti qu'aux rigueurs du régime soviétique. Quant aux autres, Koestler, Silone, Wright, Spender (et surtout les deux premiers qui furent des militants actifs), ils ont fini par ne plus pouvoir se plier à la technique d'action des partis communistes. On a dit que les transfuges ont été finalement révoltés par l'immoralité foncière de l'action communiste. Formule à la rigueur acceptable, à condition d'ajouter que le militant communiste est, d'une certaine façon, profondément moral. Il ne respecte pas les règles de la morale dite bourgeoise (en fait, pour l'essentiel, de la morale éternelle, dans la mesure où celle-ci s'applique à la conduite de l'individu), mais il les viole dans l'intérêt du parti et non dans son intérêt personnel : il espionne pour servir l'U. R. S. S., il calomnie les hérétiques ou les indisciplinés pour obéir à ses chefs et à la ligue.

Dès l'origine, le parti bolchevik a combiné deux sortes de caractères, ceux du parti de masses, ceux de la conspiration. A la vie publique des cellules s'ajoute, dans l'ombre, un réseau d'espionnage. Arthur Koestler rêve de se dévouer à la construction du socialisme en conduisant un tracteur en Ukraine, on l'invite à conserver ses fonctions de journaliste au trust Ullstein et à fournir des renseignements. L'exemple est typique à partir du moment où il a donné son adhésion, pourquoi le militant refuserait-il la tâche qu'on lui confie? Plus cette tâche lui paraît rebutante, plus volontiers il l'acceptera. Tout comme le chrétien, il témoignera pour sa foi en surmontant ses désirs, en sacrifiant ses préférences à la volonté de son Dieu. Là est le piège fascinateur du communisme. Dans une

religion de salut, l'auto-négation du croyant aboutit à la quête de la sainteté. Dans une religion séculière, le mécanisme est le même mais le résultat est inverse. Le croyant ne refoule pas les appétits de sa chair, mais les scrupules que des siècles de civilisation ont inscrits dans sa conscience. Il s'interdit de mettre en question la moralité des ordres qu'il reçoit. L'ascèse à laquelle il se soumet n'est pas orientée vers la pureté de cœur mais vers l'action efficace. Plus le militant sera dévoué et moins il hésitera à commettre des actes que réprouve l'éthique traditionnelle.

Certes, l'efficacité dans l'action n'implique pas en théorie l'immoralité des actes. Mais le parti communiste est en guerre contre la société capitaliste, guerre politique, clandestine, impitoyable. Les militants doivent porter le masque, dissimuler au monde extérieur leur véritable figure, s'infiltrer dans les syndicats pour les soumettre à la volonté du parti, noyauter les organes de l'État hostile, accumuler et transmettre les informations. La moralité de la guerre — tromper l'ennemi, l'affaiblir avant de l'écraser — n'a rien de commun avec la moralité dont les intellectuels rêvent pour la société future.

Plus encore que les relations humaines entre le parti et le monde extérieur, les relations humaines à l'intérieur du part mettent à rude épreuve la conscience de l'intellectuel. On sait que, dès l'origine, le parti bolchevik se singularisait par son recrutement (le rôle que jouaient les révolutionnaires professionnels), et sa structure (le centralisme démocratique). Bien qu'en théorie le comité central fût élu par les représentants des sections locales, en fait les membres du comité central (ou souvent *le* membre du comité central) qui tenaient les fils du réseau clandestin et répartissaient les fonds, étaient en mesure de manipuler les élections et de se faire élire par des hommes, plus ou moins nettement désignés d'en haut. La structure du parti, dès le temps de Lénine, tendait à être autoritaire : le comité central dirigeait le parti plus qu'il n'exprimait les désirs des masses ou des militants.

Avant 1914, la technique d'organisation et d'action, qu'appliquait Lénine, était considérée avec inquiétude et soupçon par tous les pontifes de la IIe Internationale. Ils y voyaient une conséquence de l'absolutisme tsariste et des conditions particulières dans lesquelles se déroulait, en Russie, la lutte de classes. Ils n'imaginaient pas que ces méthodes de conspiration pussent s'imposer, comme ce fut le cas après 1917 à tous les partis d'une Internationale. Or cette technique, bien loin de disparaître avec la fin du tsarisme ou la victoire de 1917, s'est maintenue et dégradée.

Du temps de Lénine, la liberté de discussion régnait à

l'intérieur du parti. Chaque membre du comité central exposait et défendait ses conceptions. La règle d'unanimité signifiait simplement qu'une fois la décision prise, les désaccords s'effaçaient et que l'on agissait d'un seul cœur. Mais peu à peu on ne s'est pas contenté du ralliement des « déviationnistes » à la ligne choisie par la « majorité » du parti, on a exigé d'eux qu'ils justifient et exaltent la décision qu'ils avaient combattue, qu'ils fassent amende honorable, qu'ils reconnaissent solennellement leur erreur passée. De plus, la thèse du parti cesse d'être celle que la majorité des militants ou des dirigeants a librement adoptée, elle devient celle de l'État-major, puis finalement celle du secrétaire-général. Le renversement des valeurs s'est achevé : la discipline du parti révolutionnaire s'achève en dictature d'un homme.

La mission providentielle qui incombait d'abord au prolétariat, puis au parti, c'est un homme désormais qui va en être investi. Ce qu'il tient pour conforme à l'intérêt du parti, conforme à l'intérêt du prolétariat, conforme à l'intérêt de l'Union soviétique confondu avec la cause de la Révolution, prend un caractère sacré, obligatoire pour tous.

L'interprète de l'histoire, le chef suprême de l'armée révolutionnaire, sera divinisé de son vivant. Développement au fond logique. N'est-ce pas lui qui indique à l'Humanité le chemin qui mène à l'accomplissement de la valeur absolue?

Le chef proclame la vérité de chaque instant, mais cette vérité oscille au moindre souffle de la conjoncture. On tend la main aux socialistes après les avoir dénoncés comme les ennemis nº 1 du prolétariat, on célèbre le pacte avec Hitler après avoir vitupéré les fascistes pendant des années. La même dialectique qui justifie ces retournements sert aussi à condamner ceux qui, à un moment ou à un autre, se révoltent contre cette vérité impérative et changeante. Puisque le parti est l'agent de la Providence historique, les déviationnistes se dressent contre l'avenir, contre la vérité humaine. Or, chacun se définit par ce qu'il fait et non par ses intentions. Un opposant contribue-t-il à affaiblir la force du parti, la confiance des fidèles, l'autorité des dirigeants? Évidemment oui. Les fascistes désirent-ils, eux aussi, affaiblir le parti? Évidemment oui. Les opposants agissent donc en ennemis. Par ce procédé d'identification en chaînes, un déviationniste devient un Trotskyste, un Trotskyste un agent de la Gestapo, Tito un mercenaire de l'impérialisme américain.On réservera à nos arrière-neveux la distinction, paraît-il subtile, entre « *agir comme* » ou « *servir involontairement* » et « *être* ». Il est *provisoirement* nécessaire que les opposants soient déshonorés et que rien n'atteigne le prestige de Staline et des siens. Le militant

qui a vécu, des années, dans ce système clos, est moralement préparé à en respecter les règles, lorsque son tour est venu. Au nom de quoi proclamerait-il son innocence, puisqu'il a condamné tant d'adversaires, à l'extérieur et à l'intérieur du parti, en fonction de cette nécessité historique, interprétée par le même chef, dont il est, lui aussi, victime?

C'est, à n'en pas douter, cette technique qui a fini par révolter la plupart des intellectuels d'Occident qui sont sortis de l'Église stalinienne. Silone refuse d'approuver une motion contre Trotsky qu'on ne lui a pas donnée à lire. Incident symbolique : l'autorité vient d'en haut et les votes des militants ou des communistes étrangers à l'intérieur du Komintern ne représentent plus qu'une cérémonie d'acclamations, hommage dérisoire à des mœurs démocratiques depuis longtemps tombées en désuétude. S. Spender finit par percer à jour le jeu des communistes dans la guerre d'Espagne, qui ne rejoint que par instants celui de la démocratie ou du peuple espagnol. Avant même de pénétrer dans l'Église, il en est détourné par le fanatisme, la mauvaise foi à l'égard des alliés, le cynisme des fidèles. Le pacte germano-soviétique a été le « Kronstadt » (pour employer l'expression de L. Fischer) de beaucoup de communistes et de sympathisants. Et pourtant, à l'intérieur du système, rien n'est plus aisément justifiable que cette « rencontre de deux révolutions ». Laisser les pays capitalistes s'exterminer entre eux, n'était-ce pas la sagesse même, la promesse du socialisme triomphant, par la grâce de l'armée rouge, sur les ruines des démocraties bourgeoises et des fascismes, épuisés à force de se combattre? Enfin, s'il est impossible d'imputer la conversion de Koestler à un événement, il est visible, à travers son récit, que la méthode des Staliniens — le sacrifice des personnes à une idée, la déshumanisation des militants en quête d'une société humaine — lui devint peu à peu intolérable. Récemment, le procès Rajk a troublé les intellectuels de gauche, communistes, communisants ou sympathisants. La centième application d'une technique, qui a perdu son mystère, a ébranlé les convictions de ceux qui avaient encaissé sans broncher les 99 applications précédentes. Ils ont versé des larmes pour l'ancien chef de la police communiste hongroise. Pour un Nicolas Petkov, qui n'avait pas de sang sur les mains, ces consciences scrupuleuses ne s'étaient pas émues.

Malgré tout, on aurait tort de croire que la technique communiste inspire à tous, même à tous les intellectuels, de l'horreur. *Le Zéro et l'Infini*, qui a dégagé la dialectique des épurations et lui a donné une expression classique, a confirmé maints anti-communistes dans leur refus, mais il a aussi con-

firmé certains communistes dans leur foi, il a donné à d'anciens communistes la nostalgie de la communauté perdue. Pourquoi ce monde clos, où l'individu est immolé à un Dieu en devenir, où la vérité du présent, du passé et de l'avenir est proclamée à chaque instant par un homme que désigne son pouvoir et non pas son génie, pourquoi ces ratiocinations, dont l'origine paraît raisonnable et l'aboutissement digne des paranoïaques, continuent-ils d'exercer, en dépit de tout, une séduction sur tant d'Occidentaux?

Je ne vois qu'une réponse possible : la discipline du parti, avec ses excommunications, ses interprétations à chaque instant renouvelées, sa vérité toujours obligatoire et jamais définitive, représente pour beaucoup d'hommes non une épreuve mais un soulagement. Il est, à notre époque, des intellectuels qui préfèrent recevoir la vérité plutôt que la chercher seuls, dans le doute et le tremblement. Ils ont peur de la liberté, il aspirent à la sécurité que donne seule la soumission à une autorité à la fois temporelle et spirituelle.

Sans doute, la participation à cette église en marche ne va pas sans une autre sorte d'insécurité. Comment savoir si, orthodoxe aujourd'hui, on ne sera pas hérétique demain? Les circonstances changent et le chef ne manifeste guère d'indulgence pour ceux qui ont vu clair avant lui. La vérité communiste n'en a pas moins une vertu incomparable : elle ne fixe pas seulement la fin dernière, elle donne aussi un sens vrai aux démarches quotidiennes. Le monde entier s'éclaire, les événements tragiques qui affligent l'humanité depuis le début du siècle perdent leur apparence d'absurdes catastrophes. Rien n'aura été vain : les nations et les classes, les individus et les idées s'insèrent dans cette vision globale, chaque être et chaque chose affecté d'un signe positif ou négatif, rapporté au passé ou à l'avenir, marqué du sceau d'infamie ou auréolé par la participation à l'œuvre de l'histoire. Seul le communisme donne une solution *totale* à *tous* les problèmes économiques et politiques puisque seul il prête une valeur absolue à un certain ordre social.

Cette « solution totale » est évidemment absurde. La société soviétique ressemble aux tyrannies du passé non à l'image d'une humanité réconciliée. Mais cette prétention à la vérité absolue de l'histoire n'en garde pas moins un prestige incomparable. Aux époques où la religion, la relation de l'individu et de Dieu, passe pour l'essentiel de l'existence humaine, on se contente, en politique, d'opinions plus ou moins vraisemblables. Mais en notre siècle où la politique est devenue destin, où l'on joue dans les luttes entre partis et entre nations le sort des siens, de sa patrie, de son âme même (le vainqueur pétrira l'âme de

nos enfants), comment se satisfaire de la vraisemblance, comment se satisfaire de ce qui est non le bien mais le préférable ou le moindre mal? La recherche scientifique, appliquée aux réalités sociales, montre aisément qu'il n'y a pas de miracle ni de révolution salvatrice. Le prolétariat n'est pas libéré parce qu'on a remplacé les directeurs privés par des fonctionnaires d'État. Le niveau de vie des masses dépend de la productivité du travail et non du mode de propriété. Pour améliorer la condition des travailleurs, sans sacrifier les libertés personnelles ou le régime représentatif, en notre siècle, les moyens efficaces sont exactement contraires à ceux que recommande le Stalinisme. Il faut avancer pas à pas, multiplier les réformes partielles, se refuser aux facilités de la violence. Or les intellectuels refusent cette méthode d'ingénieurs sociaux, qui apporte *des* solutions à d'innombrables problèmes particuliers mais non pas *une* solution à *un* problème considéré comme total. Le Stalinisme doit sa force d'attraction, pour une large part, à sa faiblesse sur le plan intellectuel. Il en impose parce qu'il constitue un système simplifié du monde, il ne résiste pas à l'examen parce qu'il traduit l'aventure humaine en quelques notions primaires, en quelques images d'Épinal.

Étrange tribulation du rationalisme européen. Les intellectuels de gauche saluaient, dans le rejet de la religion transcendante, une libération de l'esprit : voici les plus avancés d'entre eux qui se découvrent incapables de vivre sans foi et se soumettent à une autorité, autrement totalitaire et irrationnelle que celle de l'Église. Le marxisme leur avait donné mauvaise conscience de leur idéalisme, il leur avait fait honte d'opposer leurs désirs à la réalité : c'est de la réalité elle-même que devait, par maturation historique, sortir la révolution et finalement l'avénement du royaume millénaire. Mais voici que ce refus de distinction aboutit à l'aberration. On ne voit plus la réalité telle qu'elle est, on l'interprète, on la met « en perspective », on la prolonge vers un avenir inconnu. Dès lors, le tyran divinisé, le monopole du parti, la police omnipotente, l'idéologie pour le peuple, les camps de concentration, cessent d'être ce qu'ils sont, c'est-à-dire la forme extrême, la forme parfaite de l'institution despotique que la gauche européenne exécrait. Et tous les Diafoirus de la philosophie se demandent gravement s'ils ont le droit de condamner un régime qui maintient des millions d'hommes dans les camps de concentration. Les voici prêts à sacrifier les hommes aux mythes ou plutôt la vérité à la sauvegarde de leurs illusions.

*

Il est peu question, dans ce livre, du marxisme. Bien que les six témoins soient des intellectuels, les écrits de Marx n'ont joué, pour ainsi dire, aucun rôle ni dans leur adhésion ni dans leur rupture. Je crois que Gide, après sa conversion au communisme, entreprit de lire le *Capital*. *Fides quaerens intellectum*. On devient marxiste aujourd'hui parce qu'on s'est rallié à l'Union soviétique. La démarche inverse serait peut-être plus logique, elle l'est moins psychologiquement et, en tout cas, moins fréquente.

Sans doute, le prestige de la révolution russe tient-il, pour une large part, à l'idée que s'en fait le monde extérieur, et cette idée elle-même ne se sépare pas des thèmes marxistes que reprend la propagande soviétique. Mais la lecture du *Capital* ou même du *Manifeste communiste* a moins de force convaincante que le spectacle des injustices bourgeoises, des crises capitalistes ou des guerres. On imagine un parti, sorti du prolétariat, édifiant un monde neuf après la conquête de l'État. On décide de se dévouer à cette tâche prométhéenne : le marxisme simplifié des Staliniens intervient ensuite et transforme un événement historique en une étape, rationnellement nécessaire, de la dialectique humaine.

Prise au sérieux, à la fois dans ses origines philosophiques et son développement économique, la doctrine marxiste comporte de multiples interprétations, et l'interprétation des bolcheviks ne s'impose pas avec évidence. Bien que certains textes de Marx suggèrent une tactique de violence et de « révolution permanente », les textes favorables à la méthode évolutionniste sont au moins aussi nombreux. En tout cas, la révolution prolétarienne, d'après l'opinion quasi unanime des marxistes d'avant 1914, supposait le développement des forces productives. Lénine lui-même ne croyait pas que la révolution russe, qu'il estimait prochaine, serait autre chose qu'une révolution bourgeoise ou l'étincelle qui provoquerait l'explosion révolutionnaire dans l'ensemble de l'Europe. Le socialisme post-capitaliste devait, dans la pensée de Marx, surmonter l'antinomie des libertés formelles et des libertés réelles, non supprimer les unes sous prétexte de réaliser les autres. La plupart des théoriciens marxistes ont, dès l'origine, dénoncé le léninisme comme une déviation « blanquiste », voire tartare, dont l'aboutissement fatal était une dictature bureaucratique *sur* le prolétariat et non une dictature du prolétariat.

A n'en pas douter, un régime qui se donne pour prolétarien mais qui a enlevé au prolétariat tous moyens de revendiquer,

prête le flanc à la critique marxiste plus encore que le régime capitaliste. Le décalage entre réalité et idéologie y est plus éclatant que dans les démocraties bourgeoises. On nous dit, avec raison, que l'ouvrier d'Occident ne jouitpas pleinement des libertés auxquelles l'intellectuel est à ce point attaché. Mais quelles libertés conserve l'ouvrier soviétique, attaché à son usine, doté d'un passeport intérieur, qui ne choisit pas ses dirigeants syndicaux et n'a pas le droit de discuter avec son unique employeur les conditions de travail et de rémunération? Un marxiste sérieux, qui tient la propriété collective et la planification pour conséquence invévitable de la décomposition capitaliste, aurait plus de raisons de rallier l'opposition trotskyste ou la social-démocratie que le stalinisme.

Celui-ci s'est servi du marxiste comme d'une idéologie justificative, mais il s'est imposé par des prestiges qui ne doivent presque rien au texte sacré : prestige de la victoire alors que les socialistes démocratiques semblaient avoir conclu un pacte avec la défaite, prestige de l'intransigeance révolutionnaire alors que les réformistes avaient fait faillite en 1914 et se prêtaient à toutes les compromissions, prestige de la force puisque, pour la première fois, un parti marxiste se confondait avec un État puissant. Ni Koestler, ni Silone n'ont appartenu au parti communiste parce qu'ils souscrivaient à l'interprétation léniniste du marxisme, ils ne l'ont pas quitté parce qu'ils se sont ralliés à la critique de Kautsky ou de Léon Blum, encore qu'ils aient découvert, par expérience, la vérité de cette critique.

Il est donc vain de se demander quelle leçon commune A. Koestler, I. Silone, R. Wright, S. Spender, André Gide, L. Fisher ont tiré de la mystification dont ils ont été victimes. André Gide et Stephen Spender se retrouvent, après l'aventure, ce qu'ils étaient avant, ce qu'ils n'ont cessé d'être durant leur séjour sur les frontières de la secte : des libéraux, d'inspiration chrétienne, révoltés par les injustices de nos sociétés, aspirant à un ordre social qui éliminerait les formes extrêmes de la pauvreté et donnerait à tous les hommes une chance d'accomplir leur humanité. Ni aujourd'hui, ni hier, ni l'un ni l'autre n'ont une idée précise des mérites respectifs des divers systèmes économiques ou sociaux en notre siècle.

Richard Wright a rencontré le parti communiste, il s'en est écarté rapidement. Membre d'une minorité opprimée, il allait vers ceux qui se battaient pour ses frères et pour lui, sans savoir ce qu'était le marxisme, le léninisme ou l'Union soviétique. Aspirant à devenir un écrivain, il n'était pas encore, comme certains de ses confrères d'Europe, « sophistiqué » au point de se renier dans l'espoir de s'accomplir. Il refusa de

souscrire aux exigences du parti, de sacrifier son œuvre littéraire aux activités de propagande que l'on confie aux révolutionnaires professionnels. Il connut immédiatement le sort que le parti réserve aux hérétiques, à tous ceux qui ne se soumettent pas aux règles de la discipline inconditionnelle : on le chassa de la communauté, on tenta de le déshonorer. Richard Wright continue de dénoncer les injustices de la société américaine : ni communiste ni anti-communiste.

Les deux cas les plus instructifs sont ceux de A. Koestler et de Silone. L'un et l'autre ont été des militants actifs et non pas seulement des sympathisants en marge. L'un et l'autre ont été jusqu'au bout de l'adhésion, l'un et l'autre ont cru au parti, à la révolution, à la société sans classes, l'un et l'autre ont vécu de cet espoir et de la fraternité des combattants. L'un et l'autre resteront marqués toute leur vie par la foi de leur jeunesse et par leur déception. Silone milite dans une fraction socialiste de gauche. Koestler, dont l'itinéraire n'est pas achevé, s'interroge encore : le stalinisme condamne-t-il l'espoir socialiste ou seulement une tentative prématurée dans un pays à demi extérieur à la civilisation occidentale? L'expérience soviétique a démontré qu'une économie à propriété collective et planification centrale donne à l'État les moyens d'un despotisme illimité, elle n'a pas démontré qu'elle rendait cette tyrannie fatale.

Ce n'est pas le lieu de pousser plus loin la recherche, si indispensable soit-elle. Je suis, pour mon compte, convaincu que la gauche européenne ne sortira de son marasme présent qu'à la condition de regarder en face la réalité, de déterminer les causes de la faillite, de tirer la leçon des défaites et des victoires pires que les défaites. De ce livre se dégagent deux conclusions que ratifieraient, me semble-t-il, les six témoins. A la longue, la technique d'action, employée par un parti révolutionnaire, détermine la société qu'il édifie, plus que les idéaux dont il fait profession. L'historisme intégral conduit à une impasse : ou bien il dégénère en opportunisme ou bien il introduit un absolu en prêtant à un avenir, conçu mais ignoré, une valeur inconditionnelle. Quand on érige un avenir en Dieu et un parti en Messie, on s'abandonne, avec bonne conscience, à toutes les folies du fanatisme, à toutes les débauches de la violence.

★

La ligne de l'attaque qui sera lancée contre ces témoins a déjà été dessinée. On traitera de renégats ces hommes qui avaient voulu se dévouer à une cause humaine et qui ont refusé

de servir une entreprise d'asservissement des hommes et des esprits.

A ce reproche, on répondra simplement. Il est des circonstances où l'on est condamné à trahir ses compagnons ou ses idées. Les ex-communistes devenus anti-communistes ne plaident coupables ni pour leur foi d'hier ni pour la rupture. Ils se sont trompés ou ils ont été trompés, mais s'ils étaient obstinés dans leur erreur, alors ils auraient trahi. En se détachant, ils ont été fidèles à leur volonté intime, à ce qui inspire, à travers les siècles, l'effort révolutionnaire.

Les intellectuels rejoignaient le parti communiste après la première guerre mondiale par idéalisme. En va-t-il de même aujourd'hui? Certes, chaque génération à son tour paye son tribut à l'illusion. Celle qui est arrivée à l'âge d'homme après la deuxième guerre mondiale, en France du moins, a payé plus que toute autre. Elle devra, à son tour, apprendre que le Dieu lointain n'en est pas un. A moins que les intellectuels, même en Occident, ne soient désormais adaptés à la société soviétique : poètes qui ne refuseraient pas les fonctions de policier ou de censeur, romanciers auxquels plairait la diffusion de leurs œuvres par les éditions d'État, économistes qui rêvent de la puissance réservée aux planificateurs, techniciens qui ne seront jamais las de construire des barrages et des usines et qui manipulent les hommes comme les matériaux.

Ne méconnaissons pas le suprême péril. Les intellectuels idéalistes d'Occident ont rêvé de s'accomplir en se reniant : ils ont reconnu leur erreur. Mais il est désormais des intellectuels, soumis à la discipline et intégrés à un appareil de pouvoir, servile et glorieux, qui trouveraient authentiquement, dans l'ordre totalitaire, l'assouvissement de leurs désirs.

RAYMOND ARON.

FEUILLES AMÉRICAINES

(Extrait de journal.)

28 décembre 49.

Dans l'avion qui m'emmène à New-York, je décide de rédiger, à nouveau, un journal, à seule fin d'occuper mes longues haltes, dans les hôtels américains. Sans doute ce journal subira-t'il le sort des deux précédents.

Pour y avoir trop souvent pris à partie la musique de cet homme exquis qu'était Albert Roussel, j'ai détruit le premier, au lendemain de sa mort.

Le second me parut parfaitement inutile un jour noir de 1943.

Qu'on me pardonne si j'ai maintenant envie de retranscrire ici un rêve bizarre, fait en 1927, la seule page que je regrette du premier journal.

La scène se passe en 1912, à Monte-Carlo, à l'*Hôtel de Paris* où je déjeune avec mes parents. Un vieux monsieur, à barbe blanche, coiffé d'un fez est assis à la table à côté. « C'est Saint-Saëns, » me chuchote mon père, « et la grosse dame qui l'accompagne : Felia Litvinne. » A la fin du repas, le nègre, préposé au café turc, s'approche de la chanteuse et lui parle à l'oreille. Elle se lève aussitôt et entonne *La Marseillaise.* Le maître applaudit à tout rompre ; à ma stupeur, ses mains sont deux mains de fathma, en filigrane doré. Si stupide que cela puisse paraître, ce fez et ces mains de fathma m'ont gêné pendant des années pour juger impartialement Saint-Saëns.

30 décembre 49.

C'est avec joie que je retrouve New-York. Plus l'ombre de ce dépaysement de l'an passé.

Boston, 3 *janvier* 50.

Ce matin, première lecture à l'orchestre de mon nouveau concerto. Les musiciens de la Boston Symphony sont on ne peut plus gentils ; Münch, merveilleusement intelligent et bon me donne confiance. « En art, il faut croire avant d'aller y voir, » a écrit quelque part Léon-Paul Fargue.

C'est le secret de Münch.

Boston, 4 *janvier.*

Aujourd'hui, nouvelle répétition du concerto. Un critique qui ne sera pas là le jour du concert a demandé la permission de se cacher dans la salle. Après la répétition, il s'approche de moi et, avant que j'aie pu placer un mot m'exprime son admiration pour... mon concerto d'orgue, donné un mois plus tôt dans cette même salle lors de l'inauguration des nouvelles orgues. « Quelle musique, monsieur, quelle orchestration, quelle noblesse ! ! ! » Certes, il ne me déplaît pas d'entendre rendre justice à cette œuvre méconnue en France, mais je ne laisse pas d'être un peu surpris. Mon critique s'en aperçoit et bredouille, sans transition : « Comme vous jouez bien du piano ! » puis il se sauve en ne trouvant même pas la manche de son pardessus.

Cet éloge à deux tranchants m'inquiète un peu. Enfin, on verra !

Boston, 5 *janvier.*

Passé l'après-midi chez le professeur M. G... qui parle un français d'une telle perfection que j'en reste confondu. Le professeur qui connaît toutes les musiques de tous les temps et tous les pays aime particulièrement la musique française, c'est pourquoi, il m'a téléphoné si gentiment à mon hôtel.

Nous parlons de Debussy, Ravel, Chabrier et Strawinsky. Comme je lui dis avoir assisté à une représentation du *Sacre du Printemps* en 1913 (j'avais alors quatorze ans) il me prend

tout à coup pour un centenaire et ce docte magister de trente-cinq ans est sur le point de me demander si j'ai connu Wagner. Il adore la musique de Satie. Je me mets au piano et lui en joue quelques pièces. Il s'étonne de mes tempi qui ne sont pas ceux de l'illustre pianiste A. B... Nous abordons le problème de la tradition et déplorons que la tradition soit chose si précaire. C'est étonnant, en effet, comme trente ans seulement, après la mort de Debussy on a perdu le sens exact de son message. Faute de *sensualité*, combien d'interprètes trahissent Debussy. Le mot sensualité étonne mon interlocuteur. Je m'aperçois que c'est un terme qu'il n'a pas l'habitude d'appliquer à la musique. « Sans doute voulez-vous dire érotisme? ». « Pas forcément, la sensualité étant parfois une forme plus gratuite de l'érotisme. » Puis, passant à un exemple plus concret, je lui explique que si Toscanini a révélé *La Mer* à la foule et Sabata, *Jeux*, c'est qu'en vrais Italiens ne rougissant pas de Puccini (bravo !) ils ne conçoivent pas que nous puissions esquiver le côté Massenet de maintes pages debussystes. J'ajoute que tel chef mettant *Jeux* à la glacière et tel autre à l'autoclave font plus de mal à ce joyau que le silence.

Boston, 6 janvier.

Le concerto a bien marché. Cinq rappels, mais plus de sympathie que de direct enthousiasme. *Le Rondeau à la française* a choqué, par son impertinence et son côté mauvais garçon. J'ai bien senti, en jouant, l'intérêt du public faiblir. J'espérais que cette vue de Paris, évidemment plus « du côté de la Bastille que du côté de Passy » amuserait le public. Au fond, je le crois déçu. Tant pis.

Boston, 7 janvier.

Aujourd'hui, visite au Musée. Quel bonheur de rester seul pendant longtemps devant le portrait du duc et de la duchesse de Morbili par Degas. Comme on est reconnaissant à ce couple aristocratique d'avoir préféré Degas et son atmosphère bourgeoise au faste de palace d'un Bonnat ou d'un Carolus-Duran. Dans une salle déserte, je me trouve subitement face à face avec un des nombreux Saint François

de Zurbaran. Je connaissais déjà celui de la collection Valdès de Bilbao et celui de la Pinacothèque de Munich si proche d'un moine de Manet autrefois chez Jacques Émile-Blanche. Le Saint François de Boston est de loin le plus beau, le plus mystique. J'ai un tel choc en le découvrant que pour un peu je tomberais à genoux.

J'ai toujours eu une passion pour Zurbaran, ce Vittoria de la peinture, depuis le jour, lointain, où la révélation m'en fut donnée à Séville en contemplant la Vierge préservant de son manteau une douzaine de moines dont les visages sont autant de chefs-d'œuvre de psychologie et, Dieu merci, avant tout de peinture.

Peint dans des gris froids, des beiges éteints, des noirs terribles, le présent tableau atteint les limites du sublime. Le regard du saint est si intensément levé vers le ciel (jusqu'à l'exophtalmie) qu'on a véritablement l'impression d'un être projeté hors de lui-même. C'est le seul tableau qui me donne une telle impression de désincarnation.

Boston, 8 janvier.

Par un heureux hasard, j'ai pu acheter ce matin, les disques de *Jeux* enregistrés par Sabata. Je suis content de pouvoir les offrir au professeur M. G... en allant prendre congé de lui. Je l'observe pendant qu'il les écoute. Il sourit, s'enfièvre et s'écrie avant la fin : « J'ai compris, c'est un chef-d'œuvre. »

En entendant *Jeux*, je trouve une fois de plus très étrange que l'archevêque de Paris qui avait condamné la chorégraphie de *L'Après-midi d'un faune*, ait toléré celle, au moins aussi osée de *Jeux*. Dans l'atmosphère, très Bonnard, d'un parc éclairé par des lampes à arc, un couple entre deux parties de tennis s'entretient tendrement. Surgit une seconde joueuse. Vous vous attendez à une bagarre. Pas du tout, les trois têtes se joignent dans une extase curieuse. Cela a un nom que je renonce à écrire ici. C'est l'érotisme de Debussy qui attirait Nijinski.

Sa femme nous raconte que la dernière fois qu'il a dansé, c'était sur les *Chansons de Bilitis*, dans un hôtel de Suisse, en 1916.

New-York, 15 janvier.

Avec quelle joie je retrouve toujours W. Landowska pour laquelle, j'ai depuis trente ans autant de tendresse que d'admiration. Fraîche, sentant bon la rose. « Une rose faite spécialement pour moi, mon enfant » elle entre dans le salon, légère et menue. Ses premiers mots sont pour m'avouer que la musique la brûle et que les journées sont trop courtes pour tout ce qu'il lui reste à dire. « N'oubliez pas que j'ai soixante-dix ans, » répète-t-elle. Je suis tout prêt à l'oublier quand je la regarde et l'entends jouer. Son enregistrement des huit premiers préludes et fugues du *Clavier bien tempéré* vient de sortir. C'est l'événement musical de New-York. Wanda se met au clavecin et joue pendant deux heures, s'arrêtant parfois, au cours d'un morceau pour m'expliquer le choix d'un ornement ou d'une registration. Comme c'est beau, c'est le cas pour Colette également, lorsque la vieillesse est un perpétuel enrichissement.

New-York, 23 janvier.

Un bon conseil : en Amérique ne soyez jamais modeste, autrement il vous en cuira. L'autre semaine, un journaliste me téléphone du hall de l'hôtel. Je lui dis de monter. A peine entré dans ma chambre, il me déclare, sans préambule que, depuis Hugo Wolff on n'a jamais écrit de plus belles mélodies que les miennes, que Schumann m'aurait admiré, Schubert adoré, que j'ai le sens humain de Moussorgsky, etc..., etc... Je suffoque, j'étouffe, je jette du lest. Très vite j'insinue qu'hélas ma sonate de violon n'est pas la *Sonate à Kreutzer*, que je n'aurai jamais le sens du quatuor à cordes que et que et que... Résultat : dans une interview parue ce matin je lis à peu près ceci :

« Avec une modestie charmante Francis Poulenc nous avoue qu'en dehors de ses mélodies, sa musique ne vaut pas tripette. »

Pittsfield, 27 janvier.

A Pittsfield, nous sommes reçus, Bernac et moi, d'une façon charmante par un jeune ménage ami des arts. La maîtresse

de maison intelligente, jolie et musicienne a sur son piano des pièces de Satie et de Milhaud. Comme elle me demande si j'aimerais venir cet été, au festival de Tanglewood qui aura lieu à quelques kilomètres de là, j'élude la question car je n'ose lui répondre que je déteste ce genre de foire où l'on décide du new-look musical. Hélas, j'ai parfois payé cher mon abstention à ce genre de fêtes et bien plus encore mon comportement si je m'y étais égaré.

Pour avoir fui la conversation en pomme d'arrosoir du docte A. X..., je constate que dans un important dictionnaire musical, paru cet hiver sous sa direction, j'y figure au seul titre d'auteur des *Mouvements perpétuels*, des *Biches* et de quelques « charmantes mélodies ».

Montréal, 2 février.

A ma stupéfaction, on a bissé hier soir le final de mon concerto. La culture franco-catholique du Canada explique cet accueil, pour moi imprévu.

New-York, 5 février.

Merveilleuse après-midi chez Samuel Barber qui habite à une heure de New-York, une ravissante maison de campagne. J'ai pour ce musicien autant d'affection que d'admiration. Horowitz est venu me prendre en auto à l'hôtel. Que j'aime le retrouver tel que je l'ai connu à ses vingt ans avec cette allure unique de pur sang. Après s'être fait un peu prier, il se met au piano et nous joue la sonate de Barber que je n'avais pu entendre l'autre soir au Carnegie Hall.

Cette sonate que j'avais déjà lue me plaît sans restriction. C'est une œuvre remarquable tant au point de vue musical qu'instrumental. Tour à tour pathétique, enjouée ou lyrique, elle s'achève par une fugue d'une difficulté fantastique. Nous sommes loin des mornes fugues scolastiques des élèves, je dis bien des élèves, d'Hindemith. Éclatant de vie, ce final vous met knock-out en quelque cinq minutes.

Horowitz joue ensuite une sonate de Clementi, quelques tableaux de Moussorgsky, le final de la septième sonate de Prokofief et sa transcription de la marche de Souza. Quand

Horowitz joue du piano, je perds la tête. Lorsqu'il a fini, je lui embrasse les mains. Personne ne trouve mon geste ridicule, moi tout le premier. Après dîner, nous jouons à *l'écriture automatique*. Quelqu'un demande : « Qu'est-ce que l'amour? » ce à quoi un poète qui n'avait rien dit de la soirée répond spontanément : « Un trio. »

New-York, 7 février.

Aujourd'hui visite au Metropolitan Museum que je n'avais pas eu le temps de voir l'an passé. On m'avait recommandé de ne pas perdre mon temps dans les salles d'armures. Par instinct plus que par contradiction c'est par là que je commence. Je suis fasciné par ces merveilles qui tiennent de l'orfèvrerie et de la balistique. Chaque ferronnerie est si profondément représentative de son pays qu'un armet britannique du XVIe ressemble curieusement à une salière anglaise du début du XIXe.

Je monte ensuite aux objets d'art. Jamais je ne visite un musée avec l'idée préconçue de rendre d'abord hommage aux chefs-d'œuvre consacrés. Tout mon plaisir c'est d'aller à la découverte. C'est ainsi qu'une femme au bain de Houdon me raccroche délicieusement. Que d'intelligence, de sensualité et de séduction cachée dans ce marbre, sec en apparence. J'essaye de faire comprendre ensuite à un ami américain que je rencontre, la *grandeur* de Watteau. *La Comédie italienne* ne lui semble qu'un prétexte à gravure. Je lui demande ironiquement s'il estime que *La Montagne Sainte-Victoire* de Cézanne n'est qu'un prétexte à héliogravure. Dans une salle où trônent superbement trois tableaux d'Ingres, un grand David me coupe la parole. Il s'agit du portrait de Mlle de Valdogne. Je me débarrasse de mon compagnon pour rester seul devant ce mystérieux chef-d'œuvre. Mlle de Valdogne vêtue à la grecque est en train de dessiner dans son atelier. Les fenêtres donnent sur une terrasse assez semblable à celle du Jeu de Paume vue d'une maison de la rue de Rivoli. Par un carreau cassé, nous apercevons sur la terrasse, un jeune couple dans une lumière très différente de celle que nous dispensent les autres vitres de la pièce. Un bleu roi n'hésite pas à heurter un violet clématite. Mlle de Valdogne

a l'air à la fois ironique, malicieux et songeur. C'est Lamiel à son arrivée à Paris.

Un ravissant Daubigny me retient au passage. C'est une vue de la Seine entre Paris et Melun, un matin de mars. C'est parfaitement peint. Peut-être aussi suis-je sensible au sujet, pour moi familier. Je crois d'ailleurs que, pour le paysage, le sujet compte terriblement, que nous le voulions ou non. Aimerions-nous autant Cézanne s'il avait peint les environs de Sedan ou de Mézières? Les Manet sont superbes, dignes de ce superbe musée, mais c'est le côté musée qui me rend Manet tellement moins cher que Cézanne, Degas ou Renoir. Je retrouve mon Américain juste à temps pour lui expliquer l'amusant rapport entre les intérieurs décrits par Marcel Proust et le salon de Mme Charpentier peint par Renoir.

En sortant, il fait si beau que dans ce pays où chacun se presse, je m'offre le luxe de marcher lentement en contemplant le nez en l'air, ces étranges épis de faîtage que sont le toit Louis XIV de l'*Hôtel Pierre,* le manoir gothique du building suivant, la terrasse vénitienne d'un grand magasin de la IIIe Avenue.

New-York, 8 *février.*

Délicieuse journée chez Landowska. Elle m'interroge sur Colette qu'elle admire follement. « Parlez-moi d'elle mon enfant. » (Si j'étais le fils de Landowska, elle m'aurait mis au monde à dix-huit ans). Je parle, je parle, je parle tant qu'à la fin Wanda, me posant doucement la main sur le bras s'écrie : « Arrêtez, je commence à souffrir, je deviens jalouse. »

Chicago, 18 *février.*

Visite au musée de Chicago. Exposition Van Gogh. Plus j'admire ce peintre moins je l'aime. C'est avec Gauguin et le Greco les trois G dont je me passerais fort bien. Longue station, par contre devant la célèbre nature morte à la nappe blanche de Chardin (ancienne collection David Weill). Ce tableau me fascine. Qu'on imagine sur une large table, deux verres, l'un vide, renversé, l'autre plein d'un vin fram-

boisé, un grand pain croustillant ; quelques rondelles de saucisson dans un plat d'étain et posé à terre, un rafraîchissoir. Ce tableau peint avec une sensuelle perfection me plonge, comme la brioche au bouquet d'oranger du Louvre, dans un abîme de gourmandise. Voilà qui étonnerait bien ces deux jeunes étudiantes qui contemplent avec stupeur ce maigre repas ou ce couple d'amoureux qui, lui, éclate franchement de rire. Évidemment pour toute cette jeunesse la nature morte type c'est un frigidaire abondamment rempli avec (ô hérésie !) des fromages à la glace.

Cincinnati. — Février.

Aujourd'hui causerie au Conservatoire de Cincinnati ou, plus exactement, long dialogue avec les élèves de la classe de composition. Ce qui me frappe c'est leur éclectisme : Donald G..., vingt-cinq ans, aime *également* Satie et Schœnberg. Bravo !

Santa Barbara, 11 mars.

Hier soir, Lotte Lehmann assistait à notre concert. Cela nous a un peu intimidés, Bernac et moi, mais aussi ravis. Cet après-midi nous lui avons rendu visite. Quel charme, quelle intelligence, quelle culture ! Le miracle d'une telle personnalité, c'est qu'elle transporte d'un continent à l'autre, son propre climat. Dans la cour de cette maison californienne, on pourrait se croire dans une auberge du Tyrol. Chez Strawinsky à Los Angeles, c'est une isba au soleil.

X. — Mars.

Entendu, cet après-midi, quelques œuvres de jeunes musiciens américains. Des dons certains, beaucoup de santé, du métier, de la fougue, mais combien il est dangereux de pouvoir s'offrir des maîtres illustres. A Los Angeles tous les apprentis musiciens font du Schœnberg. Dans les environs de Boston, de l'Hindemith. Seul Milhaud adoré par ses élèves maintient à San-Francisco un climat d'éclectisme. Je souhaiterais à cette jeunesse un Gédalge ou un Xavier Leroux.

New-York, 18 mars.

Quelle merveilleuse soirée, j'ai passée hier avec Strawinsky. Ma joie de le revoir est chaque fois telle que j'en garde pendant des mois une impression d'enrichissement. Quelle santé physique et morale. Strawinsky reste pour moi le génie à l'état pur. L'absence de piano, à son hôtel, m'empêche malheureusement d'entendre les deux premiers actes de son opéra dont Vittorio Rieti me dit merveille.

New-York, 19 mars.

Ce matin en prenant mon bain j'écoute une émission de musique légère (airs américains tour à tour ravissants, gais, mélancoliques, extra-dry ou éperdûment sentimentaux). Au milieu de tout cela qu'est-ce que j'entends? *La Vie en rose.* C'est la seule chanson *sensuelle* de l'émission. En France, sentimentalisme et sensualité se confondent souvent, en Amérique, jamais. D'un côté, Cole Porter, de l'autre Faulkner.

New-York, 22 mars.

Quelle étrange réussite que le *Consul*, opéra en trois actes de Menotti. Avec un sens théâtral confondant, Menotti est à la fois le compositeur, le librettiste et le metteur en scène. De cet ensemble se dégage une cohésion prodigieuse mais qui n'est pas sans nuire à la musique. C'est à mon avis, un grave défaut. Dans Verdi ou Puccini, la musique est souveraine. Ici pas. Mais que d'ingéniosité, que de force, de persuasion. Empoigné par le drame, le public de gala de cette générale mondaine, donnée au bénéfice de la casa Verdi, oublie pour une fois de se regarder et sort les yeux rouges et le cœur battant.

FRANCIS POULENC.

LES PIERRES COÛTENT TROP CHER

L'architecte parlait de je ne sais quelle construction, qu'on allait entreprendre sur ses plans. Il exposait les avantages du ciment sur la pierre artificielle, à moins que ce ne fût le contraire (la pierre artificielle est faite de je ne sais quelle poudre de pierre, qu'on agglomère, ou qu'on agglutine, et qu'on démoule en gâteaux prêts à servir). J'en profitai pour lui poser la question, question naïve, j'en conviens, que j'avais depuis longtemps l'envie de poser à un homme du métier : « Pourquoi ne bâtit-on pas, tout simplement, avec de la pierre. » Il me répondit ce que je m'attendais à entendre : « Parce que la pierre coûte trop cher. »

Remarquez-le bien. Il ne disait pas : « Parce que la pierre est laide, et que la pierre artificielle est belle. » Personne n'a l'idée de dire cela. Il ne disait pas : « Parce que la pierre est fragile, et que la pierre artificielle est dure et durable. » Les anciens bâtisseurs donnaient à la plus humble des maisons de village des murs faits pour vivre quelques siècles, et l'on ne voit pas si loin. Il n'invoquait pas, non plus, la rareté de la pierre dans le pays, comme pouvaient le faire les Assyriens, ou les Toulousains. C'est sur toute la surface du monde, aujourd'hui, que la pierre est trop chère. Trop chère pour les hommes, naturellement. Si la pierre est trop chère, c'est que nous sommes trop pauvres pour l'acheter. C'est que nous sommes devenus trop pauvres.

Nous, Français, nous ne construisons plus beaucoup ; nous vivons sous les toits qu'ont bien voulu nous laisser les contemporains de Louis XV, de Louis XVIII, du baron Haussmann (ce n'était déjà plus très beau) ou de M. Loucheur (ce n'était déjà plus très riche, c'était déjà de la construction à bon marché). Nous commençons même à nous demander, avec

inquiétude, ce qu'il adviendra quand nos logements (pour ceux qui ont des logements) seront à bout, quand nous aurons fini de les user. Il y a pourtant des pays dans le monde où l'on construit encore. Mais, même dans ces pays-là, même dans les pays de milliardaires, on construit en matériaux pauvres. Il y a les maisons préfabriquées, et je ne conteste pas que la maison préfabriquée signifie un grand progrès technique, puisqu'elle réduit le nombre des heures nécessaires pour faire une maison, et apporte ainsi une promesse de maison à des centaines de milliers de gens qui n'ont pas de maison. Mais personne ne songera à donner la maison préfabriquée en témoignage de richesse, d'aisance architecturale. Il y a aussi la machine à faire des maisons, tout d'une pièce. On coule du ciment dans un moule, en ménageant les ouvertures pour les portes et les fenêtres. On emmène le cube sur roulettes, on le dépose dans un terrain vague : un autre dix mètres plus loin ; un autre en face, un autre dix mètres plus loin : cent, cinq cents, mille. Cela fait une ville. Il n'y a plus qu'à habiter. (Les tubes des canalisations, eau, gaz, téléphone et le reste, ont naturellement été prévus dans le moule.)

Il y a encore la maison-ballon, que nous offrons à nos fonctionnaires, en Afrique-Occidentale. C'est très simple. Un gros ballon de caoutchouc, qu'on gonfle d'air, et qui prend la forme d'une moitié de sphère. On le recouvre d'un treillis, on coule du béton sur le treillis. On dégonfle le ballon et on le retire par la porte. On pose des cloisons. La maison est prête. Elle ressemble à un bol renversé. Elle ressemble aussi — blancheur mise à part — aux paillotes des tribus locales. C'est peut-être très bien ainsi. Mais on a le droit de penser que, sauf en ce qui concerne la rapidité de l'exécution, la maison-bol ne constitue pas un progrès évident sur les maisons de la place des Vosges, par exemple.

Je choisis les maisons de la place des Vosges parce qu'on pourrait m'accuser de mauvaise foi si je prétendais comparer la maison-bol avec les hôtels seigneuriaux du XVIIe ou du XVIIIe siècle. Les fonctionnaires coloniaux appartiennent à la bourgeoisie moyenne. Les maisons de la place des Vosges étaient des maisons pour la bourgeoisie moyenne.

Voilà donc les choses comme elles sont. Nous ne pouvons plus nous payer de maisons de pierre. Nous ne pouvons plus nous payer de pierre. Un des paradoxes du progrès est que le luxe de la pierre, qui était à la portée de toutes les générations antérieures, depuis le commencement de l'histoire, nous est devenu inaccessible. Pourtant, les pierres sont toujours là, à fleur de terre, en aussi grande quantité qu'on le veut. Nous disposons d'un arsenal de machines qui nous permet d'arracher la pierre au sol plus facilement, plus rapidement, de scies mécaniques pour la tailler (la taille mécanique est certes plus sèche, plus rigide que la taille à la main ; elle donne des façades dures et sans vie ; mais elle va vite), de voies ferrées et de péniches à moteur pour les transporter. Tout ce superbe équipement ne change rien à l'affaire. Il ne nous permet pas d'avoir à notre disposition, pour nos maisons et pour nos monuments, le matériau noble qui, jusqu'à notre époque, n'avait jamais manqué au temps où on ne pouvait compter, pour l'extraire, l'équarrir et le transporter, que sur les muscles des hommes et des animaux. Là où l'homme de l'ère prémachiniste n'avait à sa disposition que sa propre force individuelle, l'homme moderne dispose, les statisticiens nous le démontrent, de dix ou quinze esclaves mécaniques en France, de quatre-vingt ou cent esclaves mécaniques dans les pays où l'équipement technique est poussé le plus haut : et avec dix, avec cent esclaves mécaniques, il est encore trop pauvre pour la pierre.

Je sais ce qu'on va me répondre. Il pourrait, s'il voulait. La pierre est là, et on peut l'apporter sur les chantiers, prête à servir, à bien meilleur compte qu'autrefois, avec une économie de temps de travail considérable sur le temps qui eût été nécessaire autrefois. Si on ne le fait pas, c'est qu'on a mieux à faire. La société moderne est très occupée. Elle n'a pas les loisirs qui permettaient d'élever paresseusement, en utilisant des matériaux coûteux, des églises, des palais ou même les murs indestructibles des vieilles maisons rurales. La pierre n'est pas devenue trop chère, mais d'autres matériaux ont paru, qui coûtent moins cher encore, et que l'on préfère, parce qu'il s'agit d'abaisser le plus possible les prix de revient.

Mais cela ne fait que confirmer ce que je viens de dire. On préfère ce qui est d'un prix de revient inférieur. On va donc à l'économie. Je ne dis pas qu'on ne pourrait pas faire autrement. Je dis qu'on fait ainsi. On va à la mauvaise qualité, et la mauvaise qualité n'est pas un signe de richesse. On va à la série, à la « standardisation » des types, c'est-à-dire à l'uniformité, et l'uniformité n'est pas un signe de richesse. Je ne nie pas que la société machiniste soit plus riche que les sociétés qui n'avaient pas à leur service les esclaves mécaniques, puisqu'elle a une capacité productive, donc une capacité de créer de la richesse, infiniment plus grande ; mais je dis qu'elle vit dans des conditions économiques telles que ce qui constituait le luxe normal des sociétés antérieures est devenu pour elle inaccessible.

La pierre n'est pas le seul exemple qu'on puisse donner : « Ce chêne-là, me dit l'ébéniste devant une armoire de trois cents ans, on commençait par le faire sécher dix ans ; puis on le laissait dans l'eau d'un bassin pendant dix autres années ; puis on le laissait sécher à nouveau pendant dix ans encore. On ne l'employait qu'après trente ans de préparation. Aujourd'hui, on coupe l'arbre en n'importe quelle saison, on le travaille alors qu'il est encore plein de sève. Je ne puis vous faire une porte en vous garantissant qu'elle ne jouera pas. » En dépit de l'existence d'une classe de milliardaires, personne n'est aujourd'hui en mesure de payer le travail qui était autrefois incorporé à un meuble de Riesener ou de Boulle. L'industrie du faux ancien disparaît, parce que le faux coûterait plus cher que le vrai. Dans une maison que je connais, où il y avait des papiers peints qui dataient de la Restauration, le hasard d'un inventaire a fait découvrir des rouleaux de ces mêmes papiers, qui avaient été tenus à l'abri de la lumière. Entre le papier de ces rouleaux et celui qui était sur les murs, il n'y avait pas de différence. La lumière n'avait pas eu de prise sur les couleurs. Aujourd'hui, les maîtresses de maison savent que tout raccord est impossible au bout de deux ans. Je connais aussi un velours du XVIIIe siècle, qui fut associé à un velours moderne, il y a trois ou quatre ans, pour un costume de théâtre. Il faut aujourd'hui changer le velours moderne. L'autre est intact.

Nous avons pris notre parti de la grossièreté du travail, de la pauvreté ou de la fragilité de la matière. Je sais. Le travail artisanal subit la rude concurrence de la machine ; il est un vestige de ce que Marx appelait, je crois bien, la préhistoire, l'histoire d'avant le machinisme. Je ne dis rien d'autre : nous allons à la série parce que nous allons au plus bas prix de revient, parce que nous allons aux moindres frais. Je ne dis pas que nous ayons tort, ou que nous ayons la possibilité de faire autrement. Je dis qu'aller aux moindres frais, faire passer avant les autres le souci de l'économie n'est pas un souci de riches, mais de pauvres.

On me répondra encore. Si la formidable capacité productrice des hommes modernes n'est plus capable de donner au décor de la vie (des riches) la somptuosité, aux objets la perfection, la qualité de matière et de travail, la personnalité qu'exigeaient les sociétés antérieures, même barbares, c'est parce que l'effort humain est aujourd'hui tourné vers l'utile, vers la satisfaction des besoins, vers la construction d'autres machines, plus puissantes, à plus grand débit, qui permettront de satisfaire d'autres besoins encore. Je le veux bien. Mais cette orientation de tous les efforts vers l'utilité, vers la satisfaction des besoins, est précisément un trait de pauvreté, et me confirme que nous autres, les collectivités les plus riches qu'ait connues l'histoire, nous vivons comme des pauvres. Sans doute, les besoins étaient-ils autrefois moins grands. Mais, une fois les besoins satisfaits, une large part de l'activité humaine était consacrée à la création d'objets purement somptuaires, destinés au seul plaisir, à la seule contemplation, à la seule manifestation de la foi, du respect de la puissance, de la fortune, du raffinement de l'esprit et de la délicatesse du goût. Pour parler le langage des économistes, les sociétés antérieures à la nôtre, une fois assurées, tant bien que mal, — parfois fort bien, parfois assez mal, — leur subsistance, consacraient le plus clair de la plus-value du travail humain non à des plans quinquennaux, mais à des cathédrales, à des châteaux, à des parcs, à des objets d'art merveilleusement ouvragés, à des verreries, à des émaux, à des vitraux, à des tapisseries, à des dentelles que nous ne pouvons plus réaliser aujourd'hui, soit que les secrets

techniques aient disparu, soit que la formation en même temps artistique et professionnelle qui était nécessaire soit devenue impossible dans les conditions actuelles de la société, soit que la catégorie sociale susceptible de payer ces merveilles le prix qu'elles coûtaient se soit relativement appauvrie, toutes ces raisons n'en faisant qu'une : on ne peut plus payer à son prix le travail non mécanique. D'où il résulte que l'alignement des productions humaines au niveau de médiocrité impliqué par la recherche du plus bas coût de revient paraît inévitable. La pauvreté dans la richesse est la loi de la société technicienne.

Nous avons, certes — un assez grand nombre d'entre nous ont — des postes radiophoniques, des automobiles, des réfrigérateurs. Il me semble difficile de soutenir qu'un exemplaire de l'un de ces objets, dont l'utilisation apporte des commodités ou des occasions de divertissement non négligeables, manifeste un luxe de qualité pure, égal à celui des meubles, des objets usuels, des tentures, des vêtements qui faisaient la richesse d'un intérieur « bourgeois » au XVIe siècle, ou même d'un costume de paysanne tel qu'il en existe encore, pour peu d'années, dans les villages bretons. Il fut un temps où des villes de vingt ou trente mille habitants, absolument dénuées d'industrie, trouvaient en soixante ou soixante-dix ans assez d'argent pour mener à bien ou presque, l'achèvement d'une cathédrale avec son gros œuvre, ses vitraux, ses statues par centaines, ses stalles sculptées, sa décoration intérieure, et le tout construit, taillé, sculpté, coulé par des moyens purement artisanaux. La même ville a pu multiplier le nombre de ses habitants par dix et donner à chacun le même nombre d'esclaves mécaniques, c'est-à-dire centupler sa possibilité de créer des richesses, elle ne pourrait, aujourd'hui, construire la cathédrale. Le luxe est devenu trop cher.

La preuve en est que le luxe, pour les hommes de notre temps, c'est le passé. Notre époque crée son confort, mais elle ne crée plus son luxe, qui est tout entier, dans ses formes un peu raffinées, emprunté aux époques antérieures. De là ce goût de l'ancien, que les époques antérieures, irrespectueuses jusqu'au vandalisme, ne connaissaient pas. Quand nous jetons à terre un vieux quartier, nous essayons de sauver

quelques macarons sculptés, quelques statues dans leurs niches, quelques façades, quelques ferrures. Nous meublons nos boîtes à habiter de trois mètres sur quatre (le luxe de l'espace aussi disparaît dans les demeures) avec des meubles centenaires qui s'y sentent à l'étroit. C'est le règne du collectionneur et de l'antiquaire. Une vieille ferme arrangée en maison de campagne, un dîner aux bougies, un feu de bois sont les luxes de l'époque du chauffage central, de l'électricité et du béton. Étrange richesse de notre temps qui fait qu'un industriel, membre de notre aristocratie technique, ne songe, s'il a un peu de goût, qu'à remettre en état, pour ses dimanches et ses vacances, pour ses plaisirs, une maison paysanne d'il y a deux ou trois siècles. Les pierres coûtent trop cher. Tout coûte trop cher.

THIERRY MAULNIER.

L'HISTOIRE DE CHINA ASTER (1)

China Aster était un jeune fabricant de chandelles de la ville de Marietta, à l'estuaire du Muskingum, — un de ces hommes dont le commerce pourrait sembler une branche mineure de cette profession grâce à laquelle, de façon réelle ou non, un peu de lumière se répand dans les ombres d'une planète obscurcie. Mais il gagnait fort peu d'argent à ce travail. Le pauvre China Aster et sa famille avaient grand-peine à vivre ; il aurait pu, s'il avait voulu, illuminer avec ce qu'il avait en magasin une rue entière, mais il lui était bien plus malaisé d'illuminer de prospérité les cœurs de sa maisonnée.

Or, China Aster se trouvait avoir un ami, Orchidée, l'un de ces hommes dont le métier est de protéger les intellects humains contre un contact direct avec la substance des choses ; profession fort utile et qui, en dépit de tout ce que peuvent prophétiser les prétentieux petits sots, ne risque guère de passer de mode tant que les rochers seront durs et les silex blessants... Subitement, grâce à un gros lot dans une loterie, cet utile cordonnier se trouva élevé de l'échoppe au salon. Un petit nabab : voilà ce qu'était à présent le cordonnier, et quant aux intellects des hommes, ils n'avaient qu'à se tirer d'affaire tout seuls. Non point qu'Orchidée dans l'ivresse de la prospérité eût perdu la bonté du cœur. Pas du tout. En effet, comme au hasard d'une promenade, il était entré un matin, vêtu de ses beaux habits, dans la boutique du marchand de chandelles, et remuait gaiement les boîtes de chandelles avec sa canne à pommeau d'or, cependant que le pauvre China Aster, en bonnet de papier graisseux et tablier de cuir, vendait une chandelle d'un sou à une pauvre marchande d'oranges, laquelle, avec la froide condescendance d'un client généreux, exigeait qu'on l'enveloppât soigneuse-

(1) Extrait du dernier roman d'Herman Melville : *Le Grand escroc*, à paraître aux Éditions de Minuit.

ment et la ficelât dans une demi-feuille de papier, — le joyeux Orchidée donc, la femme étant partie, interrompit son gai remue-ménage et dit : « Piètre affaire, pour un homme comme vous, ami China Aster ; votre capital est trop petit. Il vous faut laisser ce suif ignoble et offrir au monde le pur spermaceti. Je vais vous le dire : vous aurez mille dollars pour agrandir votre commerce. Réellement, il faut que vous gagniez de l'argent, China Aster. Je n'aime pas voir votre petit garçon patauger comme il fait sans souliers.

— Dieu bénisse votre bonté, ami Orchidée, répondit le fabricant de chandelles, mais ne le prenez point mal si je me souviens de la parole de mon oncle, le forgeron, lorsqu'il refusa un prêt qu'on lui offrait, disant : j'aime mieux me servir de mon marteau à moi, si léger soit-il, que de lui rajouter du poids en y soudant un morceau du marteau du voisin, quand même celui-ci pourrait avoir du poids à revendre ; autrement, si l'on redemandait tout d'un coup le morceau emprunté, la rupture ne se ferait peut-être pas à l'endroit de la soudure, mais trop loin, d'un côté ou de l'autre.

— Sornettes, ami China Aster ; pas tant de délicatesse ; votre petit garçon va pieds nus. Et puis, un riche perdre à cause d'un pauvre? Ou un ami pâtir du fait d'un ami? J'ai vraiment peur, China Aster, qu'en vous penchant ce matin sur vos cuveaux, vous ayez répandu dedans votre sagesse. Taisez-vous, je ne veux pas en entendre davantage. Où est votre bureau? Ah, ici ! » Sur ce, Orchidée signa vivement un chèque sur sa banque et, l'offrant sans façon, dit : « Voici China Aster, vos mille dollars ; quand vous l'aurez décuplé, comme cela ne va pas tarder (car l'expérience, la seule science qui ne trompe pas, m'apprend que chacun a sa chance qui l'attend), alors, China Aster, eh bien vous pourrez me rendre l'argent ou non, ce sera comme vous voudrez. Mais dans tous les cas ne vous faites pas de souci, car je ne réclamerai jamais de paiement. »

Or, le ciel ayant voulu dans sa bonté que pour un homme affamé le pain soit une grande tentation, en sorte qu'il ne faut pas blâmer trop fort l'affamé, quand ce pain lui est généreusement offert, s'il l'accepte alors même qu'il n'est pas sûr de pouvoir payer en échange —, pour un pauvre, également, l'argent qu'on offre est tout aussi attirant, et le pire qu'on puisse dire de lui, s'il l'accepte, c'est ce qu'on peut dire dans l'autre cas de l'homme affamé, ni plus ni moins. Bref, la scrupuleuse moralité du pauvre fabricant de chandelles succomba à sa peu scrupuleuse indigence, ainsi que cela risque de se produire de temps à autre. Il prit le chèque, il allait le mettre pour l'instant soigneusement de côté lorsque Orchidée, fure-

tant de nouveau çà et là avec sa canne à pommeau d'or, dit : « A propos, China Aster, ceci n'a aucune importance, mais vous pourriez peut-être me faire une petite reconnaissance de la chose ; cela ne ferait de mal à personne, n'est-ce pas? » China Aster remit donc à Orchidée une reconnaissance de mille dollars payables sur demande. Orchidée la prit et la considéra un moment : « Fi, China Aster, est-ce que je ne vous ai pas dit que je ne vous ferai jamais aucune *demande?* » Puis, déchirant la reconnaissance et remuant de nouveau les boîtes de chandelles du bout de sa canne, il reprit d'un air insouciant : « Mettez-les remboursables dans quatre ans. » China Aster remit donc à Orchidée la reconnaissance de mille dollars remboursables après quatre ans. « Je ne vous importunerai jamais avec ceci, soyez-en sûr, dit Orchidée, glissant le papier dans son portefeuille ; ne vous inquiétez de rien, ami China Aster, sinon de la meilleure manière d'investir votre argent. Et n'oubliez pas ce que je vous ai dit du spermaceti : intéressez-vous-y, et j'achèterai chez vous toutes mes bougies. » Sur ces paroles encourageantes, il prit congé avec la bruyante gentillesse qui lui était habituelle. China Aster se tenait immobile à l'endroit où Orchidée l'avait laissé quand soudain deux vieux amis, n'ayant rien de mieux à faire, entrèrent pour bavarder un peu. Ce bout de causette terminé, China Aster en bonnet et tablier graisseux courut après Orchidée et dit : « Ami Orchidée, le Ciel vous récompense de vos bonnes intentions, mais voici votre chèque et maintenant, rendez-moi mon papier.

— Votre honnêteté est ennuyeuse, China Aster, dit Orchidée, non sans humeur ; je n'admets pas de vous reprendre le chèque.

— Alors vous le reprendrez sur le trottoir, Orchidée, dit China Aster, et, ramassant une pierre, il la posa sur le chèque, sur le trottoir.

— China Aster, dit Orchidée, le considérant avec attention, après que j'ai quitté ta fabrique de chandelles, voici un instant, quels ânes ont bien pu te faire visite et te donner leurs conseils pour que tu te précipites après moi comme cela et agisses aussi sottement? Je ne serais pas étonné que ce soient ces deux ânes que les enfants surnomment Vieille Franchise et Vieille Prudence?

— Oui c'était eux, Orchidée, mais ne te moque pas d'eux.

— Une paire de vieux oiseaux de malheur déplumés. Vieille Franchise avait pour femme une mégère et c'est ce qui l'a rendu grincheux ; et Vieille Prudence, quand il était gamin, a fait faillite comme vendeur de pommes, et cela l'a

découragé pour la vie. Rien de plus drôle pour quelqu'un qui voit clair comme moi que d'entendre Vieille Franchise chevroter ses vieux proverbes sûris, assisté de Vieille Prudence qui se tient là, appuyé sur son bâton, hochant sa vieille caboche blanchie et faisant chorus à chaque sentence.

— Comment pouvez-vous parler ainsi, ami Orchidée, de ceux qui furent les amis de mon père?

— Dieu me garde de mes amis si ces deux vieux oiseaux de malheur étaient les amis de Vieille Honnêteté. C'est ainsi que j'appelle votre père, car tout le monde lui donnait ce nom. Pourquoi l'ont-ils laissé sur ses vieux jours entrer à l'Hospice de la ville? Voyez-vous, China Aster, j'ai souvent entendu raconter par ma mère, la chroniqueuse, que ces deux vieux bonshommes, avec Vieille Conscience — comme les gamins appelaient le vieux Quaker grincheux aujourd'hui mort —, avaient l'habitude, tous les trois, de se rendre à l'asile des indigents, à l'époque où votre père y était, de se réunir autour de son lit, et de lui parler absolument comme Eliphaz, Bildad et Zophar parlaient au pauvre vieux misérable Job. Oui, ces consolateurs de Job, c'étaient Vieille Franchise, Vieille Prudence et Vieille Conscience, pour votre pauvre père. Des amis? Je voudrais bien savoir ce que vous appelez des ennemis? Avec leurs croassements et reproches perpétuels, ils ont tourmenté à mort pauvre Vieille Honnêteté, votre père. »

A ces mots, qui lui rappelaient la triste fin de son digne père, China Aster ne put retenir quelques larmes. Sur quoi Orchidée lui dit : « Vous êtes bien, China Aster, la plus piteuse créature qui soit. Pourquoi, China Aster, ne prenez-vous pas la vie par le bon côté? Vous ne réussirez jamais dans votre commerce, ni dans quoi que ce soit, si vous ne prenez pas le bon côté de la vie. Voir le côté noir des choses, c'est la ruine d'un homme. » Puis, le taquinant gaiement du bout de sa canne à pommeau d'or : « Alors pourquoi pas? Pourquoi ne pas être joyeux et optimiste, comme moi? Pourquoi n'avez-vous pas confiance, China Aster?

— Je n'en sais rien, bien sûr, ami Orchidée, répondit sans enthousiasme China Aster, mais peut-être que de n'avoir pas gagné à la loterie, comme vous, cela fait une différence.

— Sornettes! Avant de rien savoir sur ce gros lot, j'étais déjà gai comme un pinson, aussi gai exactement que je suis maintenant; en fait, ça a toujours été un principe chez moi de prendre les choses par leur beau côté. »

China Aster eut un regard un peu froid à l'adresse d'Orchidée, car la vérité était que jusqu'au jour où il avait tiré cet heureux numéro, on avait surnommé Orchidée Sombre

Tristesse, son esprit étant à l'époque si fort poussé au noir qu'il avait économisé et mis de côté sur ses maigres bénéfices quelques dollars en prévision de ces jours mauvais dont l'idée le faisait tellement gémir.

« Je vais vous dire, ami China Aster, déclara Orchidée, montrant le chèque sous la pierre puis frappant sur son gousset, le chèque restera là si vous y tenez, mais votre papier ne lui tiendra pas compagnie. Vraiment, China Aster, je suis trop sincèrement votre ami pour tirer avantage d'un moment de dépression passager chez vous. Il *faut* que vous récoltiez les bénéfices de mon amitié. » Sur quoi, boutonnant à l'instant sa redingote, il s'en fut, laissant le chèque derrière lui.

China Aster tout d'abord allait le déchirer, mais, songeant qu'on ne pouvait le faire qu'en présence de celui qui avait tiré le chèque il demeura un moment rêveur, puis ramassa le chèque et revint à pas lents vers la fabrique de chandelles, bien décidé à aller trouver Orchidée aussitôt finie la journée de travail, et à détruire le chèque sous ses yeux. Mais le hasard voulut que lorsque China Aster se rendit chez Orchidée, celui-ci était absent et, après l'avoir attendu de longues heures, China Aster revint chez lui, toujours porteur du chèque, mais toujours résolu à ne pas le garder un jour de plus. De grand matin le lendemain, il serait allé une seconde fois à la recherche d'Orchidée, sûr de réussir cette fois, en le trouvant dans son lit ; car depuis qu'il avait gagné à la loterie, Orchidée, outre qu'il était devenu joyeux, était aussi devenu quelque peu paresseux. Mais par un trait du destin, cette même nuit China Aster eut un rêve, où un être qui avait l'apparence d'un ange souriant et tenait à la main une sorte de corne d'abondance, planait au-dessus de lui, épanchant des averses de petits dollars d'or, drus comme grains de blé : « Je suis Bel Avenir, ami China Aster, dit l'ange et si tu fais ce qu'ami Orchidée voulait que tu fasses, regarde le résultat. » Sur quoi Bel Avenir, renversant à nouveau la corne d'abondance, épancha sur lui une telle averse de petits dollars d'or qu'elle semblait s'amonceler tout autour de lui et qu'il pataugeait dedans comme un malteur dans le malt.

Or les rêves sont choses merveilleuses, comme chacun sait, — si merveilleuses, vraiment, que certains n'hésitent pas à les attribuer directement au Ciel, et China Aster, qui montrait en toutes choses un esprit scrupuleux pensa qu'étant donné ce rêve, il serait peut-être bon d'attendre un peu avant d'aller voir à nouveau Orchidée. L'esprit de China Aster n'ayant cessé durant tout le jour de revenir à ce rêve, il s'en trouvait si rempli que lorsque Vieille Franchise passa le voir juste avant le dîner, comme il faisait souvent, de par l'intérêt

qu'il portait au fils de Vieille Honnêteté, China Aster lui raconta tout du long sa vision, ajoutant qu'il ne pouvait croire qu'un ange aussi radieux fût un imposteur ; il en parlait de telle sorte, en vérité, qu'on aurait pu penser qu'il voyait dans l'ange un philanthrope magnifique, membre de l'espèce humaine. Ce fut quelque chose de ce genre que Vieille Franchise vit dans ce qu'il lui racontait ; aussi lui dit-il avec son franc parler habituel : « Tu me racontes, China Aster, qu'un ange t'est apparu en rêve. Or cela revient à dire quoi, sinon que tu as rêvé qu'un ange t'apparaissait? N'hésite pas, China Aster, va rendre le chèque ; comme je t'ai conseillé. Si ami Prudence était ici, il te dirait exactement la même chose. » Ayant ainsi parlé, Vieille Franchise s'en alla chercher ami Prudence, mais, ne l'ayant pas trouvé, il revenait lui-même à la fabrique de chandelles, lorsque, le prenant de loin pour un créancier, qui le persécutait depuis longtemps, China Aster, saisi de panique, verrouilla toutes ses portes et courut se réfugier au fond de sa boutique, où il ne pouvait entendre personne cogner à la porte.

Privé par cette malheureuse méprise de tout ami avec qui discuter l'autre aspect de la question, China Aster se monta si bien la tête, finalement, à force de méditer sur son rêve, qu'il n'eut de cesse d'avoir encaissé le chèque dont il employa la somme le jour même à acheter une notable quantité de spermaceti pour en faire des bougies, opération dont il escomptait un profit plus grand que tout ce qu'il avait jamais eu dans sa vie ; en fait, il croyait que ce serait là-dessus que pourrait se fonder cette fameuse fortune que l'ange lui avait promise.

Utilisant l'argent, China Aster était résolu à payer ponctuellement l'intérêt tous les six mois jusqu'à ce que le principal fût remboursé, bien qu'Orchidée n'eût soufflé mot de pareille chose ; il est vrai toutefois que la coutume aussi bien que la loi en ces matières voulaient que l'intérêt s'ajoutât normalement à la somme prêtée, rien de contraire n'ayant été spécifié dans l'engagement. Qu'Orchidée ait eu ou non, à l'époque, ces choses présentes à l'esprit, rien ne permettait de le savoir ; mais selon toute apparence, il ne s'était pas donné la peine de tant réfléchir à l'affaire, dans un sens ou dans l'autre.

Bien que l'aventure du spermaceti eût plutôt déçu les confiants espoirs de China Aster, il s'arrangea toutefois pour verser l'intérêt du premier semestre, et bien que l'affaire suivante eût donné des résultats encore moins brillants, cependant, en restreignant les dépenses familiales sur le chapitre de la viande fraîche, et, ce qui lui fit plus de peine encore, sur

celui de l'éducation de ses enfants, il parvint à payer l'intérêt du second semestre, sincèrement affligé de voir que l'intégrité, aussi bien que son contraire, encore qu'à un degré différent, coûtât, parfois, quelque chose.

Orchidée, entre temps, était parti faire un tour en Europe sur le conseil d'un médecin, car, depuis qu'il avait gagné à la loterie, Orchidée se trouvait avoir découvert que sa santé n'était pas très solide, bien qu'auparavant il ne se fût jamais plaint de rien, si ce n'est d'une légère douleur à la rate qui, à l'époque, méritait à peine qu'on en parlât. Ainsi Orchidée se trouvait à l'étranger et ne put empêcher China Aster de payer les intérêts comme il le faisait, tout opposé qu'il fût, peut-être, à pareille chose ; car China Aster faisait les versements à l'agent d'Orchidée qui était trop homme d'affaires pour refuser l'intérêt d'un emprunt régulièrement payé. Mais il était dit que China Aster ne causerait pas excessivement de tracas à l'agent sur ce sujet, car, ne possédant pas cet esprit sceptique qui répugne à faire confiance aux clients, sa troisième entreprise aboutit, à cause des mauvais payeurs, à une perte quasi totale, coup bien grave pour le fabricant de chandelles. Et Vieille Franchise, avec Vieille Prudence, ne perdirent pas cette occasion de lui faire assez déplaisamment la leçon sur les conséquences de son dédain envers leurs conseils de ne point avoir affaire à de l'argent emprunté. « C'est tout à fait comme je l'avais prédit, déclara Vieille Franchise, mouchant son vieux nez dans son vieux mouchoir de couleur. — « Eh oui, c'est la vérité, dit comme un écho Vieille Prudence, donnant de petits coups sur le plancher du bout de sa canne, puis se penchant sur elle et considérant China Aster avec une gravité prophétique ; le pauvre fabricant de chandelles se sentait bien abattu ; mais soudain quelqu'un vint à lui, le visage rayonnant, qui n'était nul autre que son rayonnant ami, l'ange, dans un autre rêve. A nouveau la corne d'abondance déversa son trésor, et promit davantage encore.

Ranimé par cette vision, il résolut de ne pas se décourager, mais d'aller de l'avant une fois de plus, contrairement au conseil de Vieille Prudence, soutenu comme d'habitude par son compère, et selon lequel, dans les circonstances actuelles, le mieux que pût faire China Aster était de liquider son commerce, de satisfaire, si possible, tous ses créanciers puis de s'en aller travailler comme manœuvre —, il pourrait toucher ainsi de bons salaires — et d'abandonner dorénavant toute pensée de s'élever au-dessus de la condition de salarié subalterne, soumis à des hommes plus capables que lui —, car la carrière de China Aster prouvait clairement qu'il était bien le fils de Vieille Honnêteté, lequel, tout le monde le savait, n'avait

jamais montré grande aptitude aux affaires —, en avait montré si peu, en fait, que beaucoup disaient de lui qu'il n'avait rien à faire dans les affaires. Ces mêmes propos sans ambages, Vieille Prudence les appliquait maintenant, en toute simplicité, à China Aster, et Vieille Prudence ne cessait d'être d'accord avec lui. Mais l'ange du rêve ne l'était pas, lui, et en dépit de Vieille Franchise, il mit de tout autres idées dans la tête du fabricant de chandelles.

Il réfléchit à ce qu'il devait faire pour redresser sa situation. Sans aucun doute, si Orchidée avait été de retour, il l'aurait aidé dans ce mauvais pas. Tel n'étant pas le cas, il s'adressa à d'autres, et comme en ce monde, n'en déplaise à ceux qui disent le contraire, un honnête homme dans l'infortune peut encore trouver des amis pour le soutenir et l'aider, on le vit bien avec China Aster, qui réussit enfin à emprunter chez un riche et vieux fermier la somme de six cents dollars, au taux habituel des prêteurs, et sur la caution d'un engagement secret, signé par la femme de China Aster, et lui-même, au terme duquel tous droits et titres à quelque bien que ce soit que laisserait un oncle à elle, riche et sans enfants, un tanneur, dont la santé déclinait, reviendraient en bonne et due forme au prêteur, dans le cas où China Aster manquerait à rembourser au jour dit l'argent prêté. A vrai dire, China Aster dut faire un suprême effort pour décider son épouse, qui était une femme d'ordre, à signer cet engagement, car elle avait toujours considéré la part qui lui était promise des biens de son oncle comme une ancre de salut pour les jours mauvais vers lesquels China Aster avait toujours plus ou moins été entraîné et dont elle n'avait jamais beaucoup cru, dans son for intérieur, qu'il avait des chances de se tirer. On se fera une idée de ce qu'était China Aster dans le cœur et l'esprit de son épouse par ces quelques mots qu'elle répondait habituellement à ceux qui voulaient la sonder sur ce point : « China Aster, disait-elle, est un bon mari, mais un mauvais homme d'affaires. » Elle était, il faut le dire, parente de Vieille Franchise du côté maternel. Si China Aster n'avait soigneusement veillé à ce que ce Vieille Franchise et Vieille Prudence ignorassent ses pourparlers avec le vieux fermier, on peut parier qu'ils se seraient, de façon ou d'autre, mis en travers de sa réussite sur ce point-là. Nous avons dit, en passant, que c'était l'honnêteté de China Aster avant tout, qui avait décidé le prêteur à lui venir en aide dans son infortune ; et l'on ne saurait en douter : car si China Aster avait été un autre homme, le prêteur aurait pu craindre, dans le cas où son débiteur n'aurait pu faire face à l'échéance, qu'il se dérobât de façon ou d'autre — d'autant plus qu'à ce moment de détresse,

tourmenté par le remords d'avoir ainsi hasardé l'argent de sa femme, son cœur risquait d'être traître à l'engagement, sans compter qu'il était plus que douteux que la caution secrète et le bon droit invoqués en dernier ressort par le vieux fermier eussent quelque valeur devant un tribunal. Mais bien qu'en un sens on puisse conclure de tout cela que si China Aster avait été différent de ce qu'il était, on ne lui aurait pas fait confiance, et que par conséquent il aurait été bel et bien empêché de se jeter tête baissée, lui et sa femme, dans le filet de l'usurier, cependant ceux qui affirmèrent quand tout, finalement, fut dévoilé, que l'honnêteté du fabricant de chandelles lui avait été, sous ce rapport et dans cette mesure, de peu d'avantage, — ceux-là disaient quelque chose que tout brave cœur se doit de déplorer et qu'aucune langue douée de prudence n'admettra.

Il n'est peut-être pas sans intérêt de noter que le vieux fermier avait fait accepter à China Aster, comme partie du prêt, trois vaches vieilles et étiques, ainsi qu'un cheval boiteux et de surcroît morveux. Ils figuraient dans le prêt pour une somme assez élevée, le vieux prêteur ayant un curieux préjugé touchant la haute valeur du bétail, quel qu'il fût, élevé sur sa ferme. Au prix de grandes difficultés, et aggravant encore son déficit, China Aster se débarrassa de ce bétail dans une vente à la criée, car il n'avait pu trouver aucun acheteur privé qui consentît à placer là son argent. Enfin, ramassant ses moindres sous, économisant sur tout, travaillant de l'aube à la nuit, China Aster se lança de nouveau, non sans donner à son commerce, plein de confiance, une nouvelle extension. Toutefois, il ne se risqua plus cette fois dans le spermaceti, mais, averti par l'expérience, revint au suif. Mais, en ayant acheté une bonne quantité, durant qu'il le transformait en chandelles, le prix du suif baissa tellement, et celui des chandelles avec lui, qu'une livre de ses chandelles, à la vente, lui remboursait tout juste le suif qu'il y avait mis. Entre temps, les intérêts d'une année qu'il n'avait pas payés s'étaient ajoutés à la somme prêtée par Orchidée, mais China Aster en était moins préoccupé que de l'intérêt à présent dû au vieux fermier. Mais il était heureux de ce que le principal ici, pût encore attendre un certain temps. Toutefois, le coriace vieux bonhomme lui causait quelque tourment en venant le trouver à peu près tous les deux jours sur un vieux cheval blanc, efflanqué, harnaché d'une vieille selle de cuir moisi, et dont il fouaillait le vieux pas traînant à l'aide d'une vieille lanière. Tous les voisins disaient que sûrement c'était la Mort en personne, sur son cheval blême, qui harcelait maintenant le pauvre China Aster. Et il y avait quelque chose de vrai là-

dedans car avant que beaucoup de temps se fût écoulé, China Aster se trouva plongé dans des ennuis plutôt mortels.

Les choses en étaient là, quand on eut des nouvelles d'Orchidée. Orchidée était, paraît-il revenu de ses voyages et s'était marié en secret, et, ce qui ne laissait pas d'être bizarre, il vivait en Pennsylvanie chez les parents de sa femme qui l'avaient, entre autres choses, persuadé d'adhérer à une église, ou plutôt à une secte demi-religieuse de Révélés ; et, qui plus est, Orchidée, sans venir lui-même sur les lieux, avait envoyé ordre à son homme d'affaires de vendre une part de ses biens sis à Marietta, et de lui en faire tenir le produit. Un an ne s'était pas écoulé que China Aster recevait une lettre d'Orchidée, le louant de sa ponctualité à payer les intérêts de la première année, et déplorant la nécessité où il était (Orchidée), d'utiliser tous ses dividendes ; il ne doutait pas que China Aster ne versât les intérêts du semestre suivant, et, naturellement, l'arriéré avec. Non moins surpris qu'alarmé, China Aster pensa à prendre le vapeur pour aller voir Orchidée, mais cette dépense lui fut épargnée, par l'arrivée inopinée, à Marietta, d'Orchidée en personne, amené soudain dans cette ville par cette bizarre espèce de volonté capricieuse qui le caractérisait depuis peu.

China Aster n'avait pas plutôt appris l'arrivée de son vieil ami qu'il s'empressa d'aller le voir. Il le trouva curieusement démodé de mise, les joues blafardes, et nettement moins gai et chaleureux dans ses manières, ce qui surprit d'autant plus China Aster qu'autrefois il avait entendu Orchidée déclarer à maintes reprises, avec son joyeux entrain habituel, que tout ce dont il avait besoin pour faire de soi-même, Orchidée, un homme parfaitement heureux, riant et doux, c'était un voyage en Europe et une épouse, et le libre développement de sa nature profonde.

Après que China Aster eut exposé sa situation, son ami décati resta un moment silencieux, puis il dit, de façon bizarre, qu'il n'allait pas talonner China Aster, mais que toutefois ses besoins à lui, Orchidée, étaient pressants. China Aster ne pouvait-il pas hypothéquer sa fabrique de chandelles? Il était honnête et ne devait pas manquer d'amis ayant de l'argent ; et ne pouvait-il pas presser ses ventes de chandelles? Ne pouvait-on pas faire un peu pression sur le marché, dans ce cas particulier? Les bénéfices sur les chandelles devaient être très élevés. Voyant alors qu'Orchidée s'imaginait que la fabrication de chandelles rapportait de gros bénéfices et sachant, par une expérience plutôt amère, combien cette idée était loin de la vérité, China Aster essaya de le détromper. Mais il ne put faire entrer la vérité dans la tête d'Orchidée,

Orchidée se montrant très obtus sur ce point, et en même temps, chose étrange, très mélancolique. Finalement, Orchidée se détourna d'un sujet si déplaisant pour se lancer dans les réflexions les plus inattendues, faites d'un point de vue religieux, sur l'inconstance et la perfidie du cœur humain. Mais ayant acquis, à ce qu'il pensait, quelque expérience de ce genre de chose, China Aster ne se formalisa pas des remarques de son ami ; il s'abstint de le faire presque autant par amitié et sympathie que pour quoi que ce fût d'autre. Bientôt Orchidée se leva, sans grande cérémonie, et, disant qu'il avait une lettre à écrire à sa femme, il prit congé de son ami, mais sans lui serrer chaleureusement la main comme par le passé.

Très inquiet de ce changement, China Aster s'enquit sérieusement auprès de gens capables de le renseigner, de ce qui avait bien pu arriver à Orchidée, sans qu'on en sût rien, pour provoquer une telle révolution ; et il apprit enfin qu'outre ses voyages, son mariage, et son adhésion à la secte des Révélés, Orchidée avait contracté une mauvaise maladie d'estomac et perdu pas mal de ce qu'il possédait par suite d'une indélicatesse d'un courtier de New-York. Comme il racontait tout cela, Vieille Franchise, cet homme qui avait quelque expérience du monde hocha sa vieille tête et dit à China Aster que bien qu'il espérait qu'il en serait autrement, il lui semblait cependant que tout ce qu'il venait d'apprendre sur Orchidée, concourait à faire mal présager de sa bonté à venir, — surtout, ajouta-t-il, avec une espèce de sourire sardonique, si l'on songeait à son adhésion à la secte des Révélés ; car s'il existait des gens sachant à quoi s'en tenir sur leur nature profonde, au lieu de la révéler, ils feraient de leur mieux pour la tenir cachée, ce qui était, du reste, la façon d'agir des êtres doués de prudence. A toutes ces amères pensées, Vieille Prudence, comme à l'ordinaire, donnait son approbation.

Quand l'échéance de l'intérêt revint, China Aster ne put verser à l'agent d'Orchidée, avec toutes les peines du monde, qu'une petite partie de l'arriéré, et une part de ce qu'il donnait là venait de la tirelire de ses enfants (des pièces de dix pence et de vingt-cinq cents toutes neuves), ou de la mise au clou de ses meilleurs vêtements ainsi que ceux de sa femme et de ses enfants, en sorte qu'ils furent tous dans la dure obligation de ne plus fréquenter l'église. Et le vieil usurier commençant à son tour à se faire pressant, China Aster lui paya son intérêt, ainsi que quelques autres dettes criardes, avec de l'argent qu'il obtint en hypothéquant finalement la fabrique de chandelles.

Quand arriva l'échéance suivante de l'intérêt à payer à Orchidée, on ne put trouver un sou. Bien tristement, China Aster en informa l'agent d'Orchidée. L'échéance du vieil usurier tombait dans le même temps, et China Aster n'avait rien pour lui faire face ; toutefois, comme le ciel envoie sa pluie indifféremment sur les justes et les injustes, par une coïncidence qui ne laissait pas de servir le vieux fermier, le tanneur, l'oncle fortuné étant mort, l'usurier entra en possession de la part de ses biens laissés par testament à la femme de China Aster. Quand revint une nouvelle échéance des intérêts d'Orchidée, elle trouva China Aster dans une plus mauvaise posture que jamais ; car, outre ses autres malheurs, il était maintenant affligé par la maladie. Comme il se rendait d'un pas débile chez l'homme d'affaires d'Orchidée, il le rencontra dans la rue et lui expliqua exactement ce qu'il en était ; sur quoi, le fondé de pouvoirs, la mine plutôt sévère, expliqua qu'il avait reçu des instructions de son employeur lui conseillant de ne point presser China Aster au sujet de l'intérêt pour le moment, mais aussi de lui dire que vers l'époque où la créance arriverait à échéance, Orchidée aurait à faire face à de lourds engagements, et que par conséquent il faudrait absolument à cette époque honorer le billet, et, naturellement, payer aussi les intérêts arriérés ; et non seulement cela, mais comme Orchidée avait dû laisser courir les intérêts durant une bonne partie du temps, il espérait que China Aster, par mesure de réciprocité, ne verrait pas d'inconvénient à payer l'intérêt composé pour la durée d'un an. Assurément, cela n'était pas légal, mais entre amis qui se rendent service, tel était l'usage.

Juste à ce moment, Vieille Franchise et Vieille Prudence tournèrent le coin de la rue, arrivant sur China Aster à l'instant même où le fondé de pouvoirs venait de le quitter ; et soit coup de soleil, soit qu'il se fût heurté à lui par surprise ou soit en raison de sa débilité, ou soit pour toute autre cause, — on ne saurait dire exactement comment cela se fit, — mais le pauvre China Aster s'écroula par terre et sa tête ayant rudement cogné le sol on le releva inanimé. C'était une journée de juillet, avec cette lumière et cette chaleur que seules connaissent les rives du haut Ohio à la mi-été. On ramena China Aster chez lui sur un battant de porte ; il traîna quelques jours, l'esprit égaré, et ne cessa de battre la campagne jusqu'à ce qu'enfin, au plus noir de la nuit, alors que nul n'y prenait garde, son esprit s'égarât enfin dans l'autre monde.

Vieille Franchise et Vieille Prudence, qui ne manquaient jamais, ni l'un ni l'autre, d'assister à aucun enterrement, — c'était là, à vrai dire, leur principal exercice, — furent parmi

les plus sincèrement affligés de tous ceux qui accompagnaient vers sa dernière demeure le fils de leur vieil ami.

Il serait superflu de parler des saisies qui eurent lieu ensuite ; de raconter comment la fabrique de chandelles fut mise en vente par le créancier hypothécaire ; comment Orchidée ne reçut jamais un sou sur le prêt qu'il avait fait ; et comment, en ce qui concernait la pauvre veuve, le châtiment du sort se trouva tempéré de clémence ; car, bien qu'elle restât sans un sou, elle ne restait pas sans enfants. Mais, insensible à cet adoucissement, un esprit de doléances contre ce qu'elle appelait impatiemment l'amertume de son sort et la dureté du monde, la consuma au point de la pousser avant longtemps de l'obscurité de l'indigence aux ombres plus profondes de la tombe.

Mais, bien que la détresse où China Aster avait laissé sa famille, outre qu'elle avait, apparemment, affaibli le respect des gens, eût aussi, semblait-il, obscurci la bonne opinion qu'ils avaient de la probité du défunt, et bien que certains fussent d'avis que cela n'était guère à l'honneur du monde, il se trouva toutefois, en ce cas comme en d'autres, que le monde, s'il peut pendant un certain temps paraître aveugle à ce mérite enfoui sous un nuage, pourtant rend toujours hommage, tôt ou tard, à qui l'hommage est dû ; car, à la mort de la veuve, les bourgeois de Marietta votèrent comme un tribut à la mémoire de China Aster, et pour marquer leur conviction de sa haute valeur morale, une résolution aux termes de laquelle ses enfants seraient, jusqu'à leur majorité, considérés comme pupilles de la ville. Ce n'était pas là compliment purement verbal, comme ceux de certains comités, puisque, le jour même, les orphelins furent officiellement casés dans cet édifice hospitalier où leur digne grand-père, pupille de la ville avant eux, avait rendu le dernier soupir.

Mais il peut arriver qu'on rende hommage à la mémoire d'un honnête homme et que pourtant sa tombe demeure sans monument. Or il n'en fut pas ainsi pour le fabricant de chandelles. Dès le début, Vieille Franchise s'était procuré une dalle de simple pierre, et il méditait en son esprit une ou deux phrases à y graver, riches de sens, lorsqu'on découvrit dans le portefeuille, par ailleurs vide de China Aster, une épitaphe, écrite probablement dans l'une de ces heures désolées où son esprit battait plus ou moins la campagne, si fréquentes chez lui durant les quelques mois qui avaient précédé sa mort. Une note, au verso, formulait le vœu que cette inscription fût placée sur sa tombe. Vieille Franchise, bien qu'il ne laissât pas d'approuver l'esprit général de l'épitaphe, — lui-même étant parfois d'humeur hypocondre, si l'on en croit

pas mal de gens, — trouvait cependant son langage trop peu concis ; c'est pourquoi, après en avoir délibéré avec Vieille Prudence, il décida d'utiliser l'épitaphe, mais non sans en avoir retranché quelques mots. Et bien qu'après ces suppressions, l'inscription lui parût encore prolixe, — songeant qu'après tout, puisqu'on devait parler de ce mort, il n'était que juste de le laisser parler pour lui-même, étant donné surtout qu'il parlait sincèrement et donnerait ainsi la plus salutaire des leçons, — il la fit, avec des mots en moins, graver comme suit sur la pierre :

CI-GÎT
LA DÉPOUILLE DE
CHINA ASTER LE FABRICANT DE CHANDELLES
DONT LA CARRIÈRE FUT UN EXEMPLE
DE LA VÉRITÉ DES ÉCRITURES EXPRIMÉE
DANS LA
GRAVE PHILOSOPHIE
DU
SAGE SALOMON
CAR IL TROUVA LA RUINE EN SE LAISSANT
PERSUADER CONTRE SA MEILLEURE PENSÉE
DE S'ABANDONNER A UNE CONFIANCE SANS RÉSERVE
ET
A UNE VUE DE LA VIE ARDEMMENT OPTIMISTE
A L'EXCLUSION
DE
CE CONSEIL QUE L'ON TROUVE A NE PAS NÉGLIGER
LA
VUE CONTRAIRE

Cette inscription fit quelque bruit dans la ville et fut assez sévèrement critiquée par le capitaliste — homme tout disposé à la joie — qui avait accordé à China Aster le prêt sur hypothèque. Fut d'avis, également, qu'elle faisait un fâcheux effet, l'homme qui, aux réunions de la municipalité, avait proposé le premier de rendre hommage à la mémoire de China Aster ; il estima même que c'était là une tache à l'honneur de China Aster, au point qu'il refusa de croire que c'était le fabricant de chandelles lui-même qui avait composé l'inscription, accusant Vieille Franchise d'en être l'auteur, pour la raison, disait-il, que nul autre que ce vieux prophète de malheur n'aurait pu rédiger une telle jérémiade. Quoi qu'il en fût, la pierre demeura. Dans tout cela, naturellement, Vieille Prudence avait soutenu Vieille Franchise ; et Vieille Prudence, s'étant rendu un jour au cimetière, en gros pardessus et

chaussé de caoutchouc, — car, bien que ce fût une matinée de soleil, il craignait que le sol ne fût humide à cause des fortes rosées, — il resta longtemps devant la pierre tombale, appuyé sur son bâton, les bésicles sur le nez, déchiffrant l'épitaphe mot par mot ; et, rencontrant ensuite Vieille Franchise dans la rue, il frappa le sol d'un bon coup de canne, puis dit : « Ami Vieille Franchise, cette épitaphe est excellente. Pourtant il manque une petite phrase. » Sur quoi, Vieille Franchise dit qu'il était trop tard, que les mots gravés avaient été disposés, comme on fait d'habitude pour ces inscriptions, de telle sorte que rien n'y pût être inséré. « Eh bien, dit Vieille Prudence, je la mettrai en forme de post-scriptum. » C'est ainsi qu'avec l'approbation de Vieille Franchise, il fit graver les mots suivants dans le coin gauche de la pierre, et tout en bas.

« La cause de tout mal fut un prêt amical. »

HERMAN MELVILLE.

(Traduit par Henri Thomas.)

MOÏRA

(Fin) (1)

XIX

Le lendemain, après le dernier cours de la matinée, il se rendit avec David à la *cafeteria*. C'était un long bâtiment qu'on eût pris de loin pour un temple néo-grec et qui semblait avoir honte de sa haute cheminée de brique, car il se cachait dans un repli de terrain derrière le gymnase. Entrant par une petite porte latérale, les deux garçons se trouvèrent dans une vaste cuisine où s'affairaient plusieurs femmes en tabliers blancs. L'une d'elles vint vers eux et leur fit un signe de tête d'un air bougon. Grosse et courte, la face luisante, elle tenait un poing sur la hanche et fixant d'abord les yeux sur les pieds de Joseph, elle fit monter un regard désapprobateur jusqu'au visage du jeune homme qui ne bougea pas. David subit le même examen et poussa le coude de son camarade pour le faire parler, mais Joseph gardait le silence.

— Je n'ai pas besoin de deux hommes, dit la femme.

David expliqua qu'il était venu seulement pour présenter son ami.

— Oui, pour me présenter, répéta Joseph avec un geste qui ne voulait rien dire.

Et il rougit.

— Il est entendu que vous ne travaillez ici qu'au milieu de la journée, pas le soir.

Les deux garçons hochèrent la tête.

— Allez là-bas chercher ce qu'il vous faut, commanda-t-elle à Joseph en désignant le fond de la cuisine.

David serra légèrement le bras de Joseph et se retira.

Un quart d'heure plus tard, Joseph entrait dans la grande salle du restaurant. On y voyait, à droite et à gauche,

(1) Voir *La Table Ronde*, n°s 27 à 29.

deux longues rangées de tables à dessus de marbre et, tout au fond, une sorte de buffet sur lequel s'alignaient des assiettes pleines de nourriture : viande et légumes d'un côté, desserts de l'autre. Les élèves recevaient à l'entrée un plateau et un couvert d'étain, puis allaient choisir leurs plats et s'asseyaient ensuite à une table après avoir réglé leur addition. La tâche de Joseph se réduisait, dans cette salle, à desservir au fur et à mesure que les consommateurs quittaient leurs places, mais il n'était pas seul à remplir cette fonction. En effet, cinq autres garçons se tenaient comme lui le long des murs, attendant, les mains derrière le dos, tous vêtus d'un tablier blanc qui leur tombait jusqu'aux chevilles et le torse emprisonné dans une petite veste de coutil à boutons de métal. Avec une désinvolture un peu affectée, ils se souriaient entre eux ou échangeaient des plaisanteries, mais Joseph souffrait visiblement de sa nouvelle situation et regardait droit devant lui, les yeux fixés sur un point du mur qui lui faisait face. Son tablier blanc lui serrait la taille et il n'aimait pas la coupe de cette veste blanche qui laissait les reins comme à découvert ; de plus, il avait l'impression qu'on se moquait de lui, et dans la grande rumeur des conversations qui se mêlait au bruit des couteaux et des fourchettes, il crut à plusieurs reprises qu'on prononçait son nom. Peut-être même l'appelait-on. Il aimait mieux, en tout cas, faire la sourde oreille. Sans doute des élèves qu'il connaissait se trouvaient-ils dans la salle, mais cette pensée ne faisait qu'aggraver sa gêne. Il sentait des regards se poser sur lui comme des mains sur sa personne, sur son visage, sur ses oreilles, sur sa chevelure surtout, cette chevelure dont les ondulations naturelles imitaient le mouvement des flammes comme la couleur en imitait l'éclat. (Combien de fois n'avait-il pas essayé d'aplatir ses cheveux !) Lui qui voulait toujours passer inaperçu, il ne pouvait pas plus se cacher qu'un flambeau allumé ne se cache dans l'ombre. Et ce tablier qui lui battait les jambes et lui faisait l'effet d'une jupe... C'était à cause de cela qu'on riait.

Quelqu'un lui toucha l'épaule.

— David ! fit-il en tressaillant. Je ne t'attendais pas.

— Je suis venu voir si tout allait bien, fit David avec un sourire. Je ne reste qu'une minute.

— Tout va bien, répondit Joseph.

Dans sa voix, dans ses yeux, il y eut une sorte d'élan, et il ajouta :

— Surtout quand tu es là. Je veux dire qu'il y a dans ta présence une sorte de réconfort. Peut-être ne devrais-je pas te faire cette confidence ici. L'endroit est mal choisi.

— Mais non. C'est très bien. Seulement, tu ne dois t'appuyer sur personne, pas plus sur moi que sur un autre. Pourquoi as-tu l'air si troublé?

— Ils me regardent tous. Cela me gêne.

David haussa les épaules.

— Personne ne fait attention à toi. Surveille les tables. J'aperçois plusieurs garçons qui en sont déjà au dessert.

— Dis-moi si Killigrew est là.

— Je ne le vois pas, fit David en parcourant la salle du regard. Si, là-bas, au fond. Il est à la dernière table, près du buffet.

— Cela m'ennuie qu'il soit là.

— Que tu es drôle ! Tu n'auras qu'à détourner la tête si tu vois qu'il vient vers toi.

— Et Mac Allister?

— Mais je ne sais pas. Et puis, regarde toi-même. Qu'est-ce que tu as donc?

— Je ne m'habitue pas à ce bruit, murmura Joseph.

Ses yeux inquiets se tournèrent vers David qui faisait mine de partir.

— Reste ! dit-il.

— Je ne peux pas. Nous nous reverrons cet après-midi.

Joseph le vit disparaître avec une certaine irritation et il le jugea un peu dur malgré ce sourire de pasteur qui fleurissait à tout moment sur sa bouche. Il alla même jusqu'à regretter les paroles affectueuses qu'il lui avait dites, mais une fois de plus il constata qu'il gouvernait son cœur aussi mal que possible. Peut-être David le méprisait-il de se montrer si timide, de n'oser pas même regarder autour de lui pour voir si Killigrew et Mac Allister étaient là. En tout cas, il s'estimait heureux de n'avoir pas posé la question qui lui brûlait la langue, car la personne qu'il lui importait de ne pas voir — ou de voir — (il ne savait plus), c'était Moïra. A cause d'elle et du trouble où elle le jetait, il avait failli demander à David si le pauvre Simon se trouvait dans la salle, et le souvenir de ce garçon étrange lui parut de fâcheux augure, car il essayait de ne pas penser à lui, comme il essayait, pour d'autres raisons, de ne pas penser à Moïra. Le monde était plein de choses et de gens auxquels il ne fallait pas penser.

Deux ou trois garçons se levèrent de table à ce moment et il avança pour desservir. Sans trop de maladresse, il empila les assiettes sales sur un plateau, rassembla les verres, les couteaux et les fourchettes tout en gardant les yeux baissés afin de ne rencontrer le regard de personne, mais le cœur lui battait sous sa veste de coutil. Dans sa hâte d'en finir, il manqua de faire glisser toute la vaisselle du plateau qu'il

inclinait trop vers la droite, et quoiqu'il évitât cet accident, la sueur n'en coula pas moins sur son front.

A la cuisine, on le bouscula un peu. Se croyait-il dans un salon? Les piles d'assiettes là. Couteaux, fourchettes et cuillers en tas, dans l'évier. Et à la salle au plus vite !

— Allons, remue-toi ! lui cria la femme qui l'avait accueilli tout à l'heure.

Il disparut. Dans la salle, presque tout le monde sortait de table en même temps et les garçons en tabliers ramassaient les couverts avec une brusquerie que Joseph s'efforça en vain d'imiter, jetant les ustensiles d'étain à grand fracas sur les plateaux. Toute cette agitation l'étourdissait et il avait beau s'appliquer à copier les gestes de ses camarades, son air ahuri le désignait à leurs sarcasmes. L'un d'eux le fit rougir jusqu'aux oreilles en lui demandant s'il pensait aux caresses de sa bonne amie pour être aussi lent, mais ce qui décontenançait Joseph plus encore que tout le reste était la façon dont ces hommes mêlaient des jurons aux propos les plus ordinaires. Le nom du Christ était blasphémé sans cesse, et chaque fois Joseph en recevait une sorte de choc sans qu'il lui fût possible de s'y habituer. Il se demanda comment ils osaient... Chez lui, dans sa petite ville natale, on ne jurait pas ainsi, à moins d'avoir bu.

Comme il s'acheminait vers la cuisine avec un plateau assez dangereusement équilibré, il sentit qu'on lui tirait les cordons de son tablier qui se dénouèrent, et il jeta par-dessus son épaule un regard angoissé, mais trop de monde passait près de lui pour qu'il pût reconnaître le coupable. Cependant, une voix impérieuse s'éleva :

— Laissez-le ! commanda-t-elle.

Presque en même temps, les cordons furent saisis et renoués d'une main énergique et Joseph vit Praileau s'éloigner dans la foule. Cette voix qu'il venait d'entendre, c'était celle de son ennemi dont la tête orgueilleuse semblait dominer toutes les autres, et malgré lui Joseph la suivit des yeux pendant quelques secondes.

Dans la cuisine, il s'aperçut que ses mains tremblaient un peu et il éprouva une fatigue subite, mais on le renvoya une fois de plus dans la salle pour achever de desservir, et de nouveau, le nom du Christ fut proféré comme une insulte dans un fracas de vaisselle. Il s'interrogea sur ce qu'il devait faire. Souvent déjà, presque chaque jour, à l'Université, il avait entendu prendre en vain ce nom qui était le plus saint du monde, mais jamais comme ce matin il n'avait reçu ce coup en pleine poitrine qui le faisait grimacer malgré lui. Et brusquement ses préoccupations de tout à l'heure lui

parurent sinon ridicules, du moins insignifiantes et presque irréelles. La seule réalité, c'était ce nom qu'on ne prononçait, même dans un blasphème, qu'avec la permission divine. L'autre réalité, la réalité de la chair, la réalité du désir, si cruelle, qu'elle fût à certaines heures, paraissait illusoire à cet instant. Il y avait deux royaumes : celui de Dieu et celui du monde, et ces deux royaumes s'expulsaient l'un l'autre du cœur de l'homme ; et ces garçons qui blasphémaient le Christ, rétablissaient sans le savoir un ordre invisible.

Les deux mains sur une pile d'assiettes, il demeura immobile.

— Alors, frère, tu te décides?

L'homme qui disait cette phrase avait des yeux noirs et rieurs dans un visage aux joues rondes comme celles d'un enfant. Il reprit :

— On les enlève ces assiettes ou tu nous prépares un tour de cirque?

Joseph avala sa salive, puis d'une voix tout enrouée par l'émotion, il articula ces mots :

— Je voudrais savoir si toi qui as sans cesse le nom de Christ à la bouche...

— Quoi? fit l'homme en se penchant par-dessus la table pour atteindre deux verres qu'il saisit entre les doigts d'une main.

— ... tu l'as jamais trouvé.

— Si j'ai trouvé quoi, rouquin?

— Jésus.

L'homme posa ses verres et se retourna vers Joseph.

— C'est ta première année ici?

Joseph demeura muet. Une fois de plus, il se demanda pourquoi certains sons se formaient sur ses lèvres et non d'autres, mais c'était plus fort que lui : il y avait à ces moments-là quelque chose qui brisait tous les barrages de la prudence et de la peur.

— Mon vieux, reprit l'homme aux yeux noirs en jetant une poignée de fourchettes dans son plateau, on n'est même pas sûr qu'il ait jamais existé, ton Christ.

— Moi j'en suis sûr.

Il baissa les paupières, mais se contraignit à les relever et dirigea vers son interlocuteur un regard de visionnaire.

— J'en suis sûr, répéta-t-il avec force. Il est ici, près de nous, près de toi.

Ces mots furent prononcés avec un tel accent de certitude que l'homme jeta involontairement un coup d'œil derrière lui.

— Allons, fit-il, un peu agacé, un de ces jours, tu vas monter sur une chaise pour nous parler de l'enfer. En attendant, ramasse tes assiettes.

Joseph obéit, le rouge au front. Sans doute avait-il parlé hors de saison, si l'on considérait ces choses d'une façon humaine, mais Dieu, qui le voyait en secret, en jugeait sans doute autrement. Cette pensée lui gonfla le cœur, et saisissant son plateau, il regagna la cuisine où on le mit aussitôt devant une bassine d'eau chaude et plusieurs piles de vaisselle à laver.

XX

Monter sur une chaise et parler aux hommes de l'enfer, de leur âme, du péché, les sauver des flammes que rien n'éteint, c'était cela, sa vocation et Dieu l'en instruisait par la bouche de cet inconnu. Joseph sentit les larmes lui monter aux yeux à la seule pensée que le choix du ciel s'arrêtait sur lui. Il était sauvé. Quelque chose le lui redisait sans cesse depuis une heure et son cœur éclatait d'amour, d'un amour vaste et confus qui allait du Christ à toutes les créatures. Ainsi donc, il avait fallu qu'il se rendît dans cette grande salle et qu'il y travaillât à desservir des tables pour rencontrer l'incroyant qui le mettrait sur sa voie. Mais avant cela, il avait fallu le conseil de David l'engageant à offrir ses services à la *cafeteria*. Et encore avant cela, l'incident du costume neuf, sans quoi il n'eût pas été question que Joseph fît le garçon de salle. Comme tout cela paraissait loin, mais avec quelle rigueur tout s'enchaînait... Dieu conduisait tout. Il n'y avait qu'à se remettre entre ses mains.

L'envie lui prit de courir et de crier, mais il craignait qu'on ne se moquât de lui. Dans la longue avenue balayée par un vent glacial, il se mit à marcher plus vite, les poings au fond des poches de son pardessus. C'était en vain que le ciel était gris et les arbres nus et que le froid régnait sur la terre jusque dans le cœur des hommes, il se sentait plein d'une joie que personne ne lui ravirait jamais. Ses tentations lui revinrent à l'esprit, mais lointaines et comme s'il s'agissait des tentations d'autrui. Si forte était cette exaltation spirituelle, qu'il passa devant la maison de Mrs. Ferguson sans la voir et dut revenir en arrière alors qu'il atteignait les premières maisons de la ville.

Sans même frapper à sa porte, il entra chez David qui était assis à sa table et leva sur lui des yeux interrogateurs.

— J'ai à te parler, dit Joseph, le regard fixé au mur. Oui. Il s'est passé quelque chose.

— A la *cafeteria?* fit David avec une légère inquiétude.

Ne marche pas de long en large comme ça. Ote ton pardessus et asssied-toi.

Mais Joseph semblait ne pas entendre. Au bout d'un moment, il se tint immobile et dit enfin :

— Je suis appelé, David. Comme toi. Appelé par Christ. Je le sens. Je le sais.

— Mais je le sais depuis longtemps, fit David en quittant sa chaise. Nous en avons parlé. Il n'y a rien là de nouveau.

Joseph se tenait debout au milieu de la pièce.

— Moi, je ne le savais pas comme je le sais aujourd'hui. Tout à l'heure, au milieu de ces garçons qui blasphémaient, le nom de Christ a retenti en moi comme un coup de tonnerre. J'ai...

Il n'acheva pas sa phrase. David se rapprocha de lui.

— Tu n'as pas besoin de parler pour que je te comprenne, fit-il à voix basse. J'ai toujours été sûr que Dieu t'avait choisi.

Si près l'un de l'autre que leurs épaules se touchaient, ils regardèrent en silence les arbres du petit jardin.

— Te souviens-tu de la nuit où nous avons prié ensemble? demanda enfin David. Il m'a semblé, cette nuit-là, qu'il se tenait près de nous.

— Moi aussi, dit Joseph. Il m'a semblé...

— Crois-tu qu'il nous aimerait ainsi tous les deux si nous étions réprouvés?

A cette question, Joseph ne répondit pas, mais sa main saisit la main de David et la pressa légèrement. Plusieurs minutes s'écoulèrent et ni l'un ni l'autre ne se sentit le désir de parler. Tout à coup, David ouvrit la bouche et murmura :

— Regarde. Il neige.

En effet, des flocons descendaient lentement dans l'air gris, entre les branches noires qu'on distinguait à peine. Un frisson parcourut les épaules de Joseph et il fut sur le point de dire qu'il n'aimait pas la neige, mais cela ne lui parut pas tout à fait vrai : la neige, c'était la joie de l'enfance. Pourtant cette blancheur qui se tissait dans le crépuscule lui causa un grand malaise. Il eut l'impression qu'un rideau tombait devant la nuit naissante comme pour la cacher à ses yeux, et son cœur se serra.

David alluma la lampe et baissa le store. Comme à présent la vie semblait bonne entre ces murs ! Au plafond, le disque jaune brillait doucement et les rangées de livres recueillaient un peu de cette lumière tranquille. Les deux garçons s'assirent l'un en face de l'autre et Joseph raconta ce qui lui était arrivé à la *cafeteria*, comment, dans le bruit et les blasphèmes, il avait cru entendre la voix d'entre les voix,

et comment, d'un seul coup, il lui avait semblé devenir un autre homme. C'était comme un miracle.

— Mais c'est un miracle, observa David. Les plus grands miracles sont de cet ordre. La résurrection de Lazare n'est pas plus étonnante que le retour subit de l'âme à Dieu.

— Je voudrais pouvoir parler comme toi ! s'écria Joseph.

Et mû par quelque chose d'irrésistible, il lui confia son désir de s'adresser à une foule, d'arracher des êtres au démon. Chez lui, dans sa ville natale, il avait vu des hommes se lever tout à coup et annoncer le message de Dieu avec une force de persuasion extraordinaire. Une fois, un petit menuisier qu'on ne voyait presque jamais à l'église était monté sur une caisse à savon et avait parlé comme un homme possédé de cet esprit de prophétie dont il est question dans les Corinthiens ; trois femmes s'étaient converties sur-le-champ ; tout le monde criait : *alleluia!*

David se montrait un peu méfiant à l'égard de ces prédicateurs improvisés.

— Il faut être vraiment sûr de ce que l'on fait, dit-il.

— Il faut s'abandonner à l'Esprit quand l'Esprit s'empare de vous ! s'écria Joseph, les yeux brillants. Ici même, dans cette ville de la plaine qu'est notre Université, des milliers d'âmes sont en péril du feu éternel. Dieu veut qu'on les avertisse. S'il le faut, je leur parlerai, moi. Je monterai sur une chaise et je leur parlerai de l'enfer.

— Mais tu m'as dit souvent que tu ne savais pas parler.

— Je le saurai s'il le faut.

— Pratiquement, que comptes-tu faire?

— Réunir des étudiants, n'importe où, dans ma chambre ou en plein air, oui, et les secouer, David, les secouer de telle sorte que la crainte de Dieu les fasse ramper comme des bêtes malades, entends-tu? J'ai cela en moi, la crainte de Dieu, et je la leur ferai passer jusque dans les os, jusqu'à ce que leurs entrailles se liquéfient, comme dit l'Écriture, et qu'ils ne puissent plus même regarder une femme dans les yeux. La plupart se damnent sans presque le savoir, parce qu'ils n'ont pas de religion et ils se ruent en enfer comme des animaux. C'est comme des animaux qu'ils vont chez les prostituées de la ville...

La voix calme de David interrompit ces paroles.

— Joseph, pour monter sur une chaise et faire face aux moqueurs, il faut beaucoup de courage.

Quelque chose passa sur les traits de Joseph qui parurent changer tout à coup.

— Dieu donne le courage, fit-il, Dieu donne tout. Tu n'es pas parmi les moqueurs, tu ne t'es jamais assis sur le banc

dont il est question dans le psaume premier, mais tu ne crois pas encore en moi. Tu aimes le Seigneur dans la paix, mais moi, j'ai la rage de Dieu. Je ne puis aimer qu'avec violence parce que je suis un homme de désir. C'est pour cela que je suis plus exposé à perdre la grâce et que d'une certaine manière je suis plus près de l'enfer que tu ne le seras jamais. Tu ne sais pas ce que c'est que l'enfer, mais moi je le sais, parce que je sais ce que c'est que le feu. Le feu est ma patrie. J'ai été jeté, une fois, enfant, dans le brasier de la présence de Dieu, je sais ce que c'est que la brûlure au cœur des apôtres à Emmaüs, et la brûlure au cœur de Wesley, dans la nuit du 24 mai. Mais il y a aussi le brasier allumé par l'absence de Dieu. Car Dieu est feu, David, et il l'est tellement que l'horreur de sa non-présence s'exprime encore par du feu, par du feu noir...

— Qu'est-ce que tu dis? fit David. Tu parles comme un illuminé.

— Je dis ce qui est, reprit Joseph en essayant d'adoucir sa voix un peu rauque. Depuis mon enfance, je n'ai guère fait que penser au ciel et à l'enfer, et je sais que les élus brûlent d'amour comme les réprouvés brûlent de colère et de haine. Quand je lis la Bible, il m'arrive parfois de sentir ma poitrine s'embraser. C'est cela qui me rassure plus que tout. Nous brûlerons, David, nous brûlerons dans une éternité de joie.

Maintenant il parlait à voix si basse que le son de ses paroles troublait à peine le silence :

— Nous ne sommes séparés du ciel que par l'épaisseur d'une flamme. Dès cette vie... Il faut dire cela. Les gens ne savent pas.

David le regarda sans répondre.

— Écoute, reprit Joseph après une hésitation, il y a quelque chose dont je veux te faire l'aveu. Tu ne m'interrompras pas. Tu ne m'empêcheras pas de parler. Je veux que tu saches, même si tu trouves cela ridicule.

— Eh bien?

— Ce costume que je porte en semaine alors qu'il était réservé aux dimanches...

— Oui.

— Eh bien! je l'avais mis pour plaire à une femme. J'espérais la voir à la Bibliothèque ou même à l'église, bien qu'elle n'y doive pas aller souvent, à l'église. De quelle femme il s'agit, tu le sais. Je la voulais, David. J'avais déjà commis le mal avec elle dans mon cœur en la regardant, le jour où je suis allé dans sa chambre pour y reprendre mon chandail.

— Il ne faut plus songer à cela.

— Je n'y songe plus. C'est fini. Mais je tenais à te le dire.

Ils se turent, aussi gênés l'un que l'autre par cette confession. Quelques minutes s'écoulèrent encore, puis Joseph se retira.

XXI

Après dîner, ce soir-là, il quitta David un peu plus tôt que de coutume et gagna sa chambre alors que neuf heures sonnaient. Se dirigeant vers la fenêtre dont il allait baisser le store, il regarda un moment la neige qui tombait sans arrêt dans le petit jardin en bordure de la rue. Grâce aux réverbères, on distinguait les arbres dont les branches pliaient et s'arrondissaient déjà, crêtées d'argent ; elles se croisaient sur le fond noir du ciel en un dessin d'une extraordinaire délicatesse qui retenait l'attention comme un chiffre d'une complication mystérieuse. Joseph appuyait son front sur la vitre pour mieux voir, quand il entendait derrière lui le très léger bruit que faisait une clef dans la serrure de la porte, et se retournant il vit Moïra.

Elle se tenait debout à quelques pas de lui et glissait posément les doigts dans l'ouverture de son corsage.

— Oui, c'est moi, fit-elle.

Le jeune homme ne bougea pas. Il avait l'impression que cette femme avançait puis reculait dans une sorte de brouillard.

— Ne me regardez pas comme si j'étais le diable, reprit-elle.

Sa voix était basse avec des modulations un peu chantantes. Devant le silence de Joseph, elle se mit à sourire.

— Pourquoi ne dites-vous pas quelque chose? demanda-t-elle.

Il remarqua qu'elle était vêtue d'une robe noire qui lui cachait les épaules, mais laissait les bras nus au-dessus des coudes, et dans la lumière incertaine qui venait d'une petite lampe au chevet du lit, elle avait une dignité qu'il ne lui connaissait pas. Pendant une ou deux secondes, il se demanda même si c'était la jeune femme arrogante et dure dont il gardait le souvenir ; sa voix surtout semblait autre, d'une douceur presque caressante malgré l'ironie de quelques intonations. Pourtant il reconnut la bouche trop rouge qu'il regarda à la dérobée.

Elle jeta les yeux autour d'elle.

— C'est drôle, une chambre de garçon, fit-elle. Rien ne traîne...

— Allez-vous-en ! dit-il tout à coup.

— Oh ! non, monsieur Day. Il y a plus d'un quart d'heure que je vous attends. Voyez, j'ai étalé mon manteau sur votre lit pour qu'il sèche.

Il suivit son geste et vit, en effet, le manteau bleu marine sur la couverture. Sans bouger, il répéta à voix basse :

— Allez-vous-en !

— Mais non, voyons. D'abord, pour me faire partir, il faudrait reprendre votre clef là où je l'ai mise (elle porta la main à sa poitrine) et vous n'oseriez pas, j'espère.

Ces dernières paroles furent accompagnées d'un petit rire tranquille, un rire d'écolière un peu rusée ; et elle ajouta :

— Cela me fait un drôle d'effet d'avoir cette clef sur la peau. Elle est à la fois brûlante et glaciale. Un peu comme vous, tenez ! d'après ce qu'on dit.

Il rougit.

— Pourquoi êtes-vous venue chez moi? demanda-t-il.

— Vous le saurez plus tard. J'ai résolu de passer ici un certain nombre d'heures. Bien entendu, si ma présence vous inspirait ce qu'on appelle vulgairement des idées, je vous conseille de leur dire adieu. Ce n'est pas du tout pour cela que je suis venue, vous pensez bien.

Il sentit la colère lui monter à la tête et fit un pas vers Moïra qui demeura immobile.

— Puis-je m'asseoir? fit-elle doucement.

Cette question le déconcerta et il s'arrêta net. Elle marcha droit dans sa direction et, sans le regarder, alla s'asseoir à un mètre de lui, sur la chaise à bascule.

— C'est bien, dit-il avec un effort pour se ressaisir. Puisque vous ne voulez pas quitter cette chambre, c'est moi qui m'en irai.

— Mais la clef? demanda-t-elle en se balançant. Comment ferez-vous pour ouvrir la porte sans la clef?

D'un geste, il montra la fenêtre.

— Oh ! non, dit-elle avec un sourire, car si vous touchiez seulement à cette fenêtre, je pousserais de telles clameurs qu'on croirait à un assassinat. Je puis crier très fort quand je veux. Et alors, monsieur Day, quel scandale ! On trouverait une femme dans votre chambre...

— Ce serait aussi mauvais pour vous que pour moi.

— Pas du tout. Moi, ça m'est égal. Tandis que vous... non. N'est-ce pas?

Il la regarda d'un air égaré. Depuis quelques minutes, une si grande confusion régnait dans son esprit qu'il ne savait

plus que dire. Faire sortir cette femme par la force n'était pas possible à cause du grand scandale qui en résulterait. Lui parler, la persuader paraissait également difficile. Elle avait réponse à tout, et d'abord il ne savait pas parler. Dans l'espace d'un éclair, il se vit à genoux, la suppliant de s'en aller ; toutefois la seule pensée d'une attitude aussi humiliante excita sa colère. Moïra se moquerait de lui. Son air doux, presque modeste, l'avait surpris un moment, mais c'était une ruse que ces mines de jeune fille en visite, car elle avait presque l'air d'une personne qui vient dire bonjour à un voisin et cherche un sujet de conversation. Joseph craignait surtout ce rire qu'il avait entendu tout à l'heure et de nouveau l'irritation fit bourdonner le sang à ses oreilles.

Tout à coup, il se souvint de ce que lui avait dit Killigrew : on voulait lui jouer un tour. C'était cela. On savait ses idées sur la religion et la morale, on trouvait drôle d'introduire une femme dans sa chambre et Moïra se prêtait à cette mauvaise plaisanterie. Quel soulagement ! S'il ne s'agissait que d'une farce, c'était déjà beaucoup moins grave.

— Combien de temps allez-vous rester? demanda-t-il.

Elle appuya la tête sur le dossier de la chaise et ses grands yeux vert de mer prirent une expression rêveuse.

— Des heures, fit-elle. Ne vous l'ai-je pas dit?

Baissant le nez, il remarqua qu'elle portait de petites bottes de caoutchouc qui lui montaient jusqu'à mi-jambe pour la préserver de la neige, et sans qu'il pût s'en donner à lui-même la raison, elles lui parurent à la fois cruelles et inconvenantes. Il détourna la vue.

— Cela vous ennuie? demanda-t-elle.

— Quoi donc?

— Que je reste.

— Oh ! non, fit-il en haussant les épaules.

Il rit.

— Vous riez très mal, dit Moïra. Vous n'avez pas envie de rire et vous me détestez.

— Je voudrais que vous vous en alliez ! fit-il avec une sorte d'élan.

— Il ne faut pas toujours répéter cette phrase, parce que je finirai par me buter, et alors... Et puis, on ne doit jamais faire savoir ce qu'on se propose d'obtenir de quelqu'un. Ignoriez-vous cela?

Elle se balança avec insolence et pendant les quelques secondes qui suivirent, il n'y eut que le bruit de cette chaise qui basculait d'avant en arrière et faisait crier une latte du plancher. De l'endroit où il se tenait, Joseph voyait Moïra presque de face, éclairée de telle sorte que la moitié

de son visage demeurait dans l'ombre. Elle lui parut plus petite qu'il n'avait cru et d'aspect plus fragile. Le noir de sa chevelure, l'éclat de ses prunelles et quelque chose de délicat dans toute sa personne évoquaient l'image d'un oiseau... Soudain, le parfum dont elle s'était couverte flotta jusqu'à lui, une très légère odeur de lilas, mais si fine qu'elle se perdait aussitôt dans l'air ; il la reconnut pourtant et en éprouva une émotion bizarre faite de plaisir et de l'irritation causée par ce plaisir.

— Pourquoi ne me regardez-vous pas dans les yeux? demanda-t-elle. Vous avez l'air d'un enfant coupable.

Il se tut. Elle continua de se balancer et demanda encore :

— Vous avez peur, monsieur Day?

— Peur? Peur de qui?

— Mais de vous.

Cette réponse l'atteignit comme un soufflet en plein visage et il se sentit rougir. Elle ajouta presque à voix basse, comme quelqu'un qui parle dans l'obscurité :

— Pas de moi, bien sûr.

— Je n'ai peur de personne, fit-il avec un geste.

De nouveau, elle eut le rire un peu sournois qu'il trouvait plus blessant que les plus dures paroles. Selon toute apparence, elle s'amusait de lui, de ses façons gauches, mais elle devina sans doute l'effet de ses moqueries sur Joseph, car brusquement elle se tut.

— Vous ne pourriez pas me donner quelque chose à boire? demanda-t-elle enfin d'un air faussement timide.

Sans répondre, il alla prendre sur la cheminée une carafe d'eau et en remplit un verre qu'il vint présenter à Moïra. La bouche entr'ouverte, elle le considéra.

— De l'eau ! fit-elle stupéfaite.

Il se tenait devant elle, tendant le verre dans son poing.

— Monsieur Day, reprit Moïra, vous êtes d'une innocence...

Elle chercha un mot, n'en trouva pas et dit enfin :

— ... horrible !

Son regard se planta sur lui.

— D'où venez-vous? demanda-t-elle.

Il nomma sa ville natale.

— Ah ! fit-elle, comme si cela expliquait le verre d'eau et tout le reste. Dans les collines...

— Oui, dans les collines, répondit-il sans bouger.

— Ici, dit-elle d'une voix plus rude, presque masculine, quand nous parlons de boire, c'est d'alcool qu'il s'agit.

— D'alcool...

Moïra vit briller une flamme de colère dans les yeux de Joseph dont le poing se mit à trembler, et devinant son

intention, elle heurta tout à coup la main qui tenait le verre. L'eau se répandit entre eux deux, sur le plancher. D'un coup de talon, la jeune femme remit sa chaise en mouvement.

— Je regrette, dit-elle, mais vous étiez sur le point de faire une bêtise. (Elle rit doucement.) Vous vouliez m'envoyer cette eau à la figure.

Il alla poser le verre sur la cheminée.

— Avouez que vous avez un fichu caractère, dit-elle en tournant les yeux vers lui. Et que vous ne savez pas parler aux femmes.

— Je ne veux pas vous parler, dit-il en se croisant les bras.

— Pensez-vous que je ne l'aie pas compris? C'est même cela qui m'amuse.

Sans relever ces paroles, il traversa la pièce et alla s'asseoir sur le bord du lit, tout près de la petite table où brillait la lampe. Par un geste qui lui était habituel, il prit sa Bible, mais la posa aussitôt, comme si de lire l'Écriture dans la présence de cette femme ne se pouvait pas. En réalité, il avait honte et craignait qu'on ne se moquât de lui. Et à la place de la Bible, il ouvrit le petit Shakespeare que David lui avait donné.

Moïra se balança encore quelques minutes, puis se leva et fit le tour de la chambre. Ses bottes de caoutchouc étouffaient le bruit de ses pas et elle se promenait dans cette pièce comme si elle y eût été seule, regardant les gravures démodées qui ornaient les murs. Pas une fois elle ne dirigea la vue vers le jeune homme, mais du coin de l'œil elle observa l'attitude studieuse dans laquelle il se penchait sur son livre, les jambes croisées l'une sur l'autre et son profil batailleur se détachant à la manière d'une silhouette sur l'abat-jour de la petite lampe. Sur son front court, l'épaisse chevelure dorée retombait comme une gerbe et la prunelle d'un noir d'encre brillait sous le sourcil bas. Elle passa près de l'étudiant pour examiner un petit modèle de tapisserie dans un cadre noir accroché non loin du lit : on voyait un alphabet au-dessous duquel se lisait cette phrase en lettres gothiques : « Le Seigneur bénisse notre foyer ! » Enfin, sa curiosité satisfaite, elle regagna le milieu de la chambre et dit tout à coup :

— Monsieur Day, j'ai une lettre à écrire. Voulez-vous me donner du papier?

Il leva la tête.

— Vous trouverez tout ce qu'il vous faut là, dans le tiroir de ma table de travail, dit-il d'une voix calme.

Elle s'assit à la table qui se trouvait poussée contre le mur à moins d'un mètre du lit.

— Mais je n'y verrai pas, dit-elle.

En silence, il déplaça la lampe dont les rayons tombaient maintenant sur les mains de la jeune femme. Après une courte hésitation, Moïra prit dans le tiroir une feuille et une enveloppe, et se mit à écrire :

« Ma chère Célina,

« Jusqu'à présent, rien. D'ordinaire, quand je me trouve entre quatre murs avec un homme, il se passe quelque chose, mais le client d'aujourd'hui est un peu différent des autres. Tu peux rire. Moi, je ne ris pas. Je m'ennuie et je voudrais que tout cela finisse. Au fond, je n'aime pas beaucoup la tournure que prend la chose.

« Je me suis donc introduite dans sa chambre sans difficulté. Ce n'est pas à toi que j'apprendrai qu'à l'Université on entre chez les gens comme dans un moulin. Sachant que j'avais affaire à un gibier plutôt farouche, j'ai fermé sa porte à clef et mis la clef dans mon sein. Je savais, en effet, que s'il commençait à fourrager de ce côté-là, il était perdu, mais il paraît qu'il le sait aussi. En tout cas il est furieux contre moi. Normalement, c'est assez bon signe, car la colère, mon enfant, est une forme du désir et rien n'est plus proche des caresses que les coups. Ce qui fausse la situation présente, c'est qu'il a pris le parti de bouder. Il lit, ou fait semblant. »

Sans bouger la tête, elle leva les paupières et risqua un coup d'œil du côté de Joseph.

« Tu ne peux pas t'imaginer comme il a l'air méchant quand il lit, continua-t-elle. On jurerait qu'il va mordre. Et il est encore plus roux que je ne croyais. Je n'aime pas les roux. Ils sont laiteux et celui-ci est tellement glabre... A certains moments, il me fait l'effet d'une très belle femme. Oui, il ressemble à la République, ou à la Liberté éclairant le monde. Ce n'est pas mon genre. Tu crois peut-être que je trouve ça drôle, mais à bien y réfléchir je n'ai pas du tout envie de me moquer de lui. Je voudrais qu'il me fasse bien gentiment sa déclaration afin que je puisse l'envoyer promener et sortir d'ici. J'ai une envie folle de fumer, mais j'ai oublié mon porte-cigarettes dans la chambre de Mac Allister et tu penses bien que l'Ange Exterminateur ne fume pas. Tout à l'heure, je lui ai demandé à boire et il m'a offert un verre d'eau. Le verre d'eau évangélique. J'avais beau être prévenue qu'il était bizarre, cela m'a coupé la respiration. Si jamais cela lui arrive de s'éprendre d'une femme, il sera très ennuyeux. Il la respectera, ce qui est pire que tout.

« Je continue d'écrire bien que je doive te retrouver dans une heure ou deux, parce qu'il faut bien que je fasse quelque chose, mais je compte jeter cette lettre à la poste en sortant

d'ici : elle nous fera rire comme deux folles, demain après-midi. Actuellement, il m'est impossible de partir sans me couvrir de ridicule aux yeux de ce monsieur qui aurait sans doute l'impression d'avoir gagné la partie. J'ai cru à un moment qu'il allait me gifler. On peut toujours s'entendre avec un homme qui vous gifle ; cela forme le point de départ d'une discussion qui peut être intéressante, mais celui-ci se maîtrise toujours juste à temps. Je dois reconnaître que l'idée lui a traversé l'esprit de me jeter son verre d'eau évangélique à la figure et je l'en ai empêché à cause des dégâts que cela aurait produits : ma permanente, ma poudre, etc. J'aurais eu l'air d'un caniche trempé. Évidemment, je ne désespère pas de le voir à genoux devant moi. Je connais les hommes et sais à quoi ils pensent, mais ce sera long et il est déjà neuf heures et demie. En ce moment, il paraît ne pas faire attention à moi, mais le nigaud oublie de tourner les pages. Je ne serais pas étonnée qu'il tienne son livre à l'envers, comme le jeune homme du jardin public, dont James nous a raconté l'histoire.

« C'est très difficile à séduire, une gourde. Je regrette un peu d'avoir essayé. On croit qu'il suffit de quelques insolences bien choisies pour leur verser du feu dans les veines et les faire flamber comme des puddings de Noël, mais celle-ci est d'une espèce particulière. Son immobilité a quelque chose d'effrayant. J'ai envie de crier : « Joseph ! » pour faire au moins tressaillir ce grand garçon plié en deux sur son bouquin. Il ne se doute pas de l'embarras dans lequel il me jette. Il est comme un acteur qui ne sait plus ses répliques. La pièce n'avance pas. Je ne peux pourtant pas rester ici toute la nuit à t'écrire ce qui me passe par la tête. Je finirais par te dire ce que je pense ! Lorsqu'il s'est courbé devant moi, dans ma chambre, pour ramasser son *sweater*, j'ai remarqué qu'il avait une très belle taille. Ne conclus rien de cette remarque qui n'est là que pour remplir une ligne de plus. Et puis, je ne sais plus quoi te dire. C'est toi qui m'as poussée à relever l'inepte défi de Mac Allister. Tu me voyais si sûre de moi, si arrogante, n'est-ce pas? Disons le mot. Et quand il y a un beau garçon quelque part, il est toujours pour Moïra d'abord, hein? Tu te disais qu'avec l'Ange Exterminateur ça ne marcherait peut-être pas. Au fond, tu ne m'aimes pas, Célina. Tu as peur de moi, simplement. Mais je ne suis pas la sale fille que vous croyez tous. J'en ai assez d'être une machine à jouir. »

Elle biffa soigneusement, et de manière à les rendre illisibles, les dix dernières lignes qu'elle venait d'écrire, puis elle ajouta :

« J'ai perdu, Célina. C'est moi qui suis amoureuse. »

Depuis un quart d'heure, Joseph gardait une immobilité absolue et sa main droite commençait à s'engourdir, mais il semblait croire qu'en ne bougeant pas, il tenait le danger en respect. Dix ou douze fois déjà, il avait lu et relu sans le comprendre le discours d'Othello devant le doge et les sénateurs de Venise :

« Très puissants, graves et révérends seigneurs... »

Peut-être David aurait-il l'inspiration de venir frapper à sa porte. Dans ce cas, que faudrait-il faire? Quelques heures plus tôt, ils parlaient du ciel tous les deux. Et maintenant... ceci ! Mais il expliquerait à David. Combien il regrettait à présent de ne pas lui avoir confié ce que Killigrew lui avait appris au sujet du tour qu'on voulait lui jouer ! La femme écrivait toujours. Combien de temps resterait-elle? Elle écrivait très lentement, en s'arrêtant exprès, mais il arrivait un moment où elle en aurait assez et alors elle s'en irait. Par-dessus le bord de son livre, il voyait sa tête et un peu de sa gorge. Elle montrait sa gorge en se penchant, c'était la position du corps qui faisait cela : la poitrine comprimée se renflait. Peut-être ne se rendait-elle pas compte qu'il pouvait voir, mais Killigrew lui avait donné à entendre qu'elle était comme une femme de mauvaise vie, et les femmes de ce genre se montraient, montraient des parties de leur corps, leurs bras, leur gorge. Chez lui, dans sa ville natale, il y en avait une, mais on ne devait pas la regarder, il n'y avait que les réprouvés qui osaient. On savait que le garçon du pharmacien lui avait donné trois dollars pour faire le mal avec elle ; d'autres aussi, qui n'avouaient pas. Elle s'appelait Goldie à cause de ses cheveux et elle aussi laissait voir sa gorge, mais jamais il n'avait pensé à elle : lorsqu'il la voyait de loin, il traversait la rue, simplement, et elle n'existait pas pour lui, et s'il pensait à elle ce soir, c'était à cause de Moïra ; pourtant Moïra était plus belle, malgré ce rouge sur sa bouche. Ses yeux étaient très grands. Sa peau brillait un peu, comme de la soie, aux bras et sur la poitrine. Elle était là, si près de lui qu'il l'entendait respirer. Elle était venue pour lui jouer un tour. Heureusement il avait su. « Si vous avez ce qu'on appelle des idées... » ou plutôt : « Ce qu'on appelle vulgairement des idées... » Il ne savait pas au juste ce qu'elle voulait dire. Peut-être la baiser sur la bouche, ou même faire le mal avec elle. Faire le mal avec elle. Mais elle allait partir quand elle verrait qu'il était résolu à ne pas bouger. Faire avec elle comme le garçon du pharmacien avec Goldie. C'était pour cela qu'elle avait dit : « Si vous avez ce qu'on appelle vulgairement des

idées... » Elle espérait peut-être qu'il allait mettre un genou en terre et lui faire une déclaration d'amour, comme dans les pièces de théâtre, et alors elle pourrait lui rire au nez. Mais il ne bougerait pas: Il resterait là comme une statue, jusqu'à ce qu'elle se fatiguât de le voir ainsi. Alors elle partirait. Elle prendrait cette clef là où elle l'avait mise, dans l'échancrure de sa robe, entre ses deux seins. Elle ouvrirait la porte et elle s'en irait, et elle ne pourrait pas dire qu'il lui avait fait une déclaration, elle ne pourrait pas se moquer de lui, elle n'oserait pas.

Peu à peu, il se sentait plus calme et plus fort. Ce n'était pas sa faute s'il la voulait. Son corps d'homme la voulait, mais le corps menait en enfer si on lui cédait. Ce que voulait son corps, son âme ne le voulait pas. Lui aussi, comme Paul, avait une écharde dans la chair, et l'ange de Satan le souffletait. C'était cela que voulait dire la Bible. Cette femme qui respirait près de lui, qui montrait ses épaules, sa poitrine, c'était l'ange de Satan qui le souffletait. A cause de cela, le sang lui battait aux tempes et ses entrailles se serraient. Et il y avait encore autre chose de pénible et d'humiliant à quoi il ne pouvait rien.

Pourquoi écrivait-elle si vite depuis un instant, la femme? Et maintenant elle barrait ce qu'elle avait écrit, et elle écrivait encore quelque chose. A présent elle prenait une enveloppe sur laquelle elle mettait une adresse, et elle cachetait l'enveloppe.

— Monsieur Day, voulez-vous me donner un timbre? demanda-t-elle à mi-voix.

Un léger mouvement d'avarice le fit hésiter, puis il dit sans lever les yeux :

— Dans le tiroir, il y a une petite boîte de carton où vous trouverez un carnet de timbres.

— Merci.

Il l'entendit qui cherchait le timbre dans le tiroir, et, le regard fixé sur la page du petit volume, il se demanda ce qu'elle allait faire ensuite. Écrire une autre lettre? Il ne le supporterait pas. Il lui arracherait son papier. Elle n'avait pas le droit d'être là, et il avait envie de la battre, mais chaque fois qu'il laissait errer ses yeux par-dessus le bord de son livre, sa colère cédait la place à une grande inquiétude. Des lambeaux de phrases lui revenaient à l'esprit qu'il avait entendues alors qu'il logeait chez Mrs. Dare, toutes ces choses que disaient les étudiants à propos des femmes, des mots tellement précis qu'on n'arrivait pas à les oublier.

Elle colla le timbre sur l'enveloppe et dit :

— Soyez content, monsieur Day. Je vais partir.

Il fit un geste si brusque que le livre s'échappa de ses mains.

— Vous allez partir? demanda-t-il stupéfait.

— Mais oui. Pourquoi cet air étonné?

Se sentant rougir, il se baissa pour ramasser le petit Shakespeare.

— Je ne suis pas étonné, murmura-t-il. Seulement, vous aviez dit que vous resteriez... des heures.

— Eh bien! j'ai changé d'avis, fit-elle en se levant, la lettre à la main.

De nouveau, il remarqua ses bottes de caoutchouc et détourna la vue. En se redressant, il baissa un peu la tête, car les joues et les oreilles lui brûlaient et il avait honte de cette rougeur qui persistait malgré lui.

— Les femmes changent tout le temps d'avis, reprit-elle. Vous ne saviez pas?

Il se leva à son tour et remit la lampe à sa place ordinaire.

— Rendez-moi la clef, s'il vous plaît, dit-il.

— J'ouvrirai bien toute seule, répondit Moïra en se dirigeant vers la porte. Ou peut-être avez-vous peur que je ne la garde, votre clef, ajouta-t-elle avec un sourire.

— Oui, dit-il en la suivant.

De surprise elle ouvrit la bouche.

— Je crois que vous ne savez plus ce que vous dites, monsieur Day.

Joseph se mordit les lèvres : elle avait raison, en effet; il ne savait plus très bien ce qu'il disait. Tout à coup il eut une mine si penaude que Moïra se mit à rire.

— On va vous la rendre, votre clef!

Elle porta la main à sa poitrine.

— Oh! elle a glissé, fit-elle d'un air un peu confus. Votre clef a glissé. Il va falloir... Ne regardez pas, s'il vous plaît.

Avec une sorte de violence, il se tourna contre le mur et croisa les bras pendant qu'elle fouillait sous sa robe. Au bout d'un moment, il entendit la clef tomber sur le plancher.

— Vous pouvez vous retourner, fit Moïra.

Il obéit et la regarda dans les yeux.

— Qu'allez-vous dire à vos amis? demanda-t-il.

— Rien. La vérité.

— Vous n'allez pas leur dire que je vous ai fait une déclaration?

Elle éclata de rire.

— Une déclaration! Vous m'avez mise à la porte! Allons, ramassez votre clef. Ne restez pas là à me foudroyer du regard, monsieur Day. Ramassez votre clef.

Il se courba devant elle et sa main saisit la clef qui lui

parut encore toute chaude. Au même instant, il sentit les doigts de Moïra dans l'épaisseur de sa chevelure.

— Sauvage ! murmura-t-elle d'une voix presque imperceptible.

D'un bond il fut sur ses pieds.

— Pourquoi m'avez-vous touché? s'écria-t-il.

Elle recula, le dos à la porte, et son visage devint blême. Dans la pénombre, elle vit les yeux de Joseph briller d'un éclat qu'elle n'avait jamais connu à aucun homme, et l'effroi la saisit tout à coup.

— Ouvrez cette porte, dit-elle.

Il fit un pas vers elle. Sur son front et sur ses yeux, elle sentit le souffle du jeune homme qui avançait la tête à la façon d'un animal.

— Non ! fit Moïra à voix basse. Non. Je ne veux pas. Je ne veux pas.

XXII

Une sensation d'étouffement le tira de son sommeil, et par un geste subit il rejeta la lourde couverture qui lui remontait jusqu'à la bouche. Ses yeux se portèrent au plafond. Ils y virent une lueur qu'il ne reconnut pas tout d'abord parce qu'elle ressemblait un peu au reflet d'un incendie et il tourna instinctivement la vue vers la cheminée, mais il n'avait pas allumé de feu. Il se souvint alors que la petite lampe avait roulé jusque sous le lit sans se briser, pendant la lutte.

Son corps ruisselait de sueur ; il leva un genou pour repousser un peu plus loin la couverture trop pesante, et dans l'éclairage incertain il vit son corps nu. Par habitude, il détourna les yeux. Tout contre son flanc, blotti dans son bras, il y avait cet autre corps dont la respiration heureuse lui frôlait la poitrine. Peu à peu, chaque détail revenait à sa place dans sa mémoire : la femme qui se débattait en le suppliant, sur le plancher où ils étaient tombés, puis sur ce lit, et ce consentement soudain, cet incompréhensible abandon ; elle avait cédé tout à coup ; tout à coup, elle était devenue pareille à une bête... Il posa une main sur cette chair d'une douceur terrible et se leva d'un bond.

Dans l'air froid, ses dents claquèrent et de la nuque aux talons il sentit un frisson lui courir sur la peau. Le mot de Killigrew lui revint à la mémoire : *lupa*, la louve. C'était cela, Moïra, et l'amour, c'était cela. Il se couvrit de sa robe de chambre dont il noua rageusement le cordon autour de

sa taille, puis revint vers le lit où, les yeux fermés, Moïra avançait une main engourdie vers la place vide.

— Réveille-toi ! commanda-t-il.

Elle passa le revers de la main sur son visage et souleva à moitié ses paupières.

— J'ai froid, murmura-t-elle.

— Tu as froid, dit-il d'une voix changée.

Et ramassant à pleins bras la grosse couverture grise qui avait glissé sur le plancher, il la fit retomber soudain sur la tête de la jeune femme. Moïra eut un soubresaut qui faillit la jeter hors du lit, mais Joseph la maintint de toutes ses forces sous cette énorme masse de laine d'où monta une plainte qui ressemblait à un cri d'enfant.

— Tu as froid ! répéta-t-il avec fureur. Tu as froid, Moïra !

Le petit corps se retourna dans un sens, puis dans l'autre avec une violence extraordinaire ; une telle énergie l'animait tout à coup que Joseph craignit qu'il ne lui échappât et ses mains s'enfoncèrent si profondément dans la couverture qu'elles reconnurent la forme des traits sous cette épaisseur.

Il soufflait, courbé sur elle. Des mots sans suite lui sortaient de la bouche et à un moment il pleura sans le savoir. Lorsqu'elle fut parfaitement immobile, il poussa un profond soupir et souleva la couverture, mais devant ce visage qui le regardait, il fit un pas en arrière et demeura silencieux.

Il l'habilla. Pour lui passer sa robe, il dut plier les bras encore tièdes, et de ses mains maladroites, il tenta de la coiffer ; il voulait surtout écarter ces mèches noires qui retombaient jusqu'au menton, formant une sorte de rideau. Puis il étala un mouchoir propre sur le visage de la morte. De cette façon, elle paraissait moins effrayante. Il lui mit ses souliers ainsi que les petites bottes de caoutchouc, mais des bas et des sous-vêtements qu'il ramassa sur le tapis, il fit un paquet qu'il tint entre ses doigts, par une indécision soudaine ; enfin il le glissa dans la poche du manteau bleu marine dont il enveloppa le corps de Moïra.

Ces gestes furent accomplis avec une lenteur soigneuse. Une sorte de stupeur recouvrait les traits de Joseph comme d'un masque et sa bouche restait entr'ouverte. Lorsqu'il eut fini, il se laissa tomber sur le dos près de la morte et sombra dans un lourd sommeil.

Au bout d'un long moment, il rêva qu'on le secouait par l'épaule pour le réveiller et il ouvrit les yeux. La même lueur d'incendie éclairait le plafond. Il baissa les paupières afin de ne pas la voir, essayant de se rendormir, mais avec une précision intraitable, sa mémoire lui retraçait les détails de cette nuit. Il demeura immobile pendant plusieurs minutes, puis

sa main chercha sa montre dans le tiroir de la petite table. Il était deux heures et quart.

Ce qu'il ne voulait pas voir était à côté de lui, le touchait presque, dans ce manteau bleu sombre et avec ce mouchoir blanc sur la figure. A voix basse, comme s'il craignait de réveiller quelqu'un, il dit lentement :

— Deux heures et quart.

Soudain, il se leva et mit ses vêtements, ce costume gris foncé qu'il avait porté pour plaire à une femme ; et la femme était là, dans son lit. Rien de ce qu'il faisait ne lui paraissait vrai. Pourtant sa résolution était prise. Après avoir passé son pantalon et sa veste, il fallait se baisser, nouer les cordons de ses chaussures, revenir ensuite vers le lit, prendre Moïra sous les bras et les jambes, l'emporter. Elle ne pouvait pas rester là.

Il la souleva comme un enfant. Elle était légère, malgré ce gros manteau et ces bottes, mais brusquement il se souvint que la porte était fermée à clef, et il dut poser son fardeau sur le lit, une fois de plus, trouver la clef dans la poche de son pantalon, ouvrir.

A présent, il longeait sans bruit le corridor qui menait à la porte de derrière et il passa devant la porte de David. Dans toute la maison, pas le moindre bruit sauf celui de son propre souffle dans l'obscurité. Les bras de Moïra pendaient par-dessus l'épaule droite de Joseph et il la tenait par le milieu du corps, la serrait. Dans la chambre, le mouchoir avait glissé. Malgré lui, Joseph avait vu cette face devenue toute sombre.

Quand il atteignit la porte, il tourna la clef dans la serrure d'une main trop rapide et il y eut un déclic qui parut emplir la nuit d'un bruit pareil à une détonation. Un instant, il attendit, puis il ouvrit la porte et descendit les marches du perron. Le froid lui sauta au visage. Il neigeait encore, mais si noir que fût le ciel, on voyait un peu, grâce à l'espèce de lueur diffuse qui montait du sol. Tout disparaissait sous la neige. Joseph savait cependant qu'il n'avait qu'à aller tout droit, et pendant quelques minutes il pataugea dans cette blancheur, le visage caressé par les flocons dont quelques-uns se prenaient dans ses cils et d'autres lui brûlaient les lèvres.

Lorsqu'il eut atteint le petit mur bas, il posa doucement sur la neige le corps de Moïra et pénétra dans la cabane où il se mit à palper les murs jusqu'à ce qu'il eût trouvé les instruments de jardinage que David lui avait fait voir. Il prit alors une bêche qu'il jeta par-dessus le mur, puis se courba de nouveau et saisit le corps dans ses bras. Le mur était juste assez bas pour qu'il pût l'enjamber. Pendant un moment, il erra entre les arbres, puis la crainte lui vint

d'aller trop loin et de ne pouvoir plus retrouver sa bêche. Du reste, là où il était maintenant, on ne pourrait pas l'entendre de la maison. Il fallait donc étendre le corps sur le sol, retourner en arrière et chercher la bêche au pied du mur.

Du temps lui fut nécessaire, pour accomplir ces opérations, mais à présent, il creusait la terre comme il l'avait fait jadis, quand il travaillait aux champs ; cette nuit pourtant, le sol durci par le froid résistait à la morsure de la bêche et il faisait trop sombre pour que le jeune homme pût juger de la profondeur de la fosse sans y descendre lui-même de temps à autre et promener la main dans le grand trou noir. L'éclat de la neige lui permit cependant de dessiner une tombe d'une forme assez régulière et il se contraignit à creuser encore, alors que la fatigue faisait trembler ses mains. Lorsque enfin, redescendant une fois de plus dans la fosse, il s'y trouva jusqu'à la poitrine, épuisé, il s'arrêta. Au-dessus de sa tête, entre les branches des arbres, des centaines de taches flottaient vers lui. Il pensa : « S'il continue à neiger, je suis sauvé. »

Prenant le corps sous les épaules et sous les genoux, il le descendit dans la fosse et ramena un des pans du manteau sur la tête. A ce moment, il eut une hésitation. L'office des morts lui revint à l'esprit par lambeaux, les paroles de Job et de Jean que récite le ministre, lorsqu'il marche lentement vers l'autel, suivi des hommes qui portent le cercueil :

« L'homme né de la femme a peu de jours à vivre... Je suis la Résurrection et la Vie. Celui qui croit en moi... » Mais sa bouche ne put proférer aucun son. Il grimpa hors du trou qu'il se mit à remplir de terre.

Quand il retraversa le jardin, la neige tombait encore, effaçant ses pas, effaçant tout. De retour dans sa chambre, il ôta ses vêtements et se coula nu dans le lit glacial. Un frisson l'agitait sans cesse ; pourtant il finit par se réchauffer et s'endormit.

XXIII

« Et pourtant Dieu n'a pas dit un mot ! »
Robert Browning.

Vers sept heures, il s'éveilla et fit sa toilette comme à l'ordinaire. Il neigeait toujours. De la rue lui parvint un bruit de pelles raclant le trottoir, mais la nuit était encore épaisse et ce fut en vain qu'il approcha son visage de la vitre ; le rideau blanc qui flottait du ciel à la terre cachait tout.

Dans la chambre, rien n'avait bougé. Seul, le désordre du lit pouvait sembler quelque peu insolite ; aussi Joseph prit-il soin de tirer les draps et les couvertures et secoua l'oreiller dans sa taie afin de rendre à tout son aspect normal. La lampe retrouva sa place sur la table, et ce fut alors qu'il aperçut la lettre de Moïra dans son enveloppe. Son premier mouvement fut de l'ouvrir, mais un scrupule l'arrêta. Jamais encore il n'avait lu une lettre qui ne lui était pas adressée. Pendant une longue minute, il la garda entre ses doigts, indécis, puis il la glissa dans sa poche et jeta ensuite les yeux autour de lui comme s'il cherchait quelque chose, allant même jusqu'à regarder sous les meubles. Mais il n'y avait rien, il ne restait rien, tout était là-bas, dans le trou sous la neige.

Revenant au lit, il rabattit un pan du drap et se pencha au-dessus de l'oreiller : seul l'inquiétait cette odeur qui ne se dissipait pas. De la couche entière, elle montait comme d'un corps tiède, une odeur de chair mêlée à l'odeur de lilas, une odeur vivante, rebelle. Joseph défit les couvertures, puis traversa la pièce pour ouvrir la fenêtre toute grande. L'air glacial pénétra aussitôt entre ces murs comme un torrent. Le jeune homme éteignit la lumière et frissonna. Par delà le voile de neige, le jour se levait au fond du ciel qui tournait au gris. Il regarda, immobile et tremblant de froid ; il ne fit pas sa prière.

Un moment plus tard, il déjeunait avec David, seul avec lui comme à l'ordinaire, et David lui parlait de sa voix douce, lui offrait du pain, du café, et un autre que lui répondait, mangeait. C'était cela qui semblait à Joseph plus étrange que tout : il était là et un autre agissait à sa place ; d'une certaine façon, lui-même n'était pas présent. On ne pouvait pas expliquer cela. Il n'y avait pas de mots, il n'y aurait jamais les mots qu'il fallait pour exprimer certaines choses.

Il se demanda si, dans sa chambre, l'odeur s'était dissipée. David n'avait rien remarqué ; il avait seulement dit : « Tu devrais baisser ta fenêtre. Regarde la neige sur le plancher. » Et Joseph l'avait baissée ; l'autre l'avait baissée.

En classe d'histoire, ce matin-là, il profita de ce que, tout au fond de la salle, une place restait libre pour s'y asseoir à l'abri des regards curieux, car il lui semblait que l'attention des uns et des autres se dirigeait sur lui un peu plus que d'habitude. Sans doute, on le regardait toujours, à cause de ses cheveux, mais aujourd'hui il ne le supportait pas.

Cependant, les bras croisés et les yeux attachés à une carte des États-Unis tendue sur le tableau noir, il tomba bientôt

dans une sorte d'engourdissement qui ressemblait à de la stupeur. Il faisait bon dans la classe, presque trop bon. Cela donnait envie de dormir, et la voix du professeur était si monotone que les mots se liaient les uns aux autres comme s'ils n'en formaient qu'un seul, et l'on ne comprenait pas bien. Joseph aurait voulu fermer les paupières mais n'osait pas. Dehors, il ne neigeait plus. C'était là un fait remarquable. Il neigeait encore lorsque Joseph était entré dans la salle, mais depuis un moment il ne neigeait plus, et dans l'esprit de Joseph, cette phrase revint deux fois, dix fois, vingt fois, jusqu'à ce que tout le sens lui en apparût : « La neige a cessé. » Pendant des heures et des heures, elle avait tombé, et maintenant c'était fini ; le soleil brillait dans un ciel d'un bleu glacial.

Pendant des heures, la neige... Depuis la veille, à quatre heures, jusqu'à neuf heures et quart, ce matin. Cela faisait beaucoup de temps. Mais depuis la nuit, depuis le milieu de la nuit jusqu'à maintenant, cela faisait combien d'heures? Sept peut-être, et peut-être plus. Pendant sept heures, la neige qui brillait maintenant au soleil avait tombé. Dans les rues, on l'enlèverait, mais ailleurs, dans les bois, elle resterait des jours et des jours, jusqu'à la fin de l'hiver. Et il y en aurait encore, tout l'hiver, et sous cette neige il y avait toutes ces feuilles mortes que le vent poussait de côté et d'autre, cette épaisse couche de feuilles mortes que le vent égalisait comme une grande main. Pourtant c'était un fait que la neige ne tombait plus, et depuis un moment Joseph regardait la fenêtre et ne somnolait plus.

Lorsque la classe eut pris fin, il se leva avec les autres et sortit. On le bouscula un peu, car il demeurait immobile sur une marche, ébloui par cette nappe étincelante qui le faisait ciller. Un chemin avait été creusé dans la neige qui montait jusqu'au-dessus des genoux et il fallait le suivre pour atteindre les galeries couvertes, mais beaucoup d'élèves couraient sur la pelouse, criaient comme des Indiens et feignaient de se battre en barbouillant le visage de leurs adversaires de tout ce blanc qu'ils ramassaient à pleines mains. Quelqu'un appela Joseph qui ne répondit pas. Il marchait, les poings dans son paletot et ne s'aperçut pas que son livre d'histoire avait glissé de dessous son bras. C'était peut-être à cause de cela qu'on l'appelait, mais il n'entendit pas. Lorsqu'il fut sous la galerie est, il marcha un peu plus vite pour dépasser un groupe d'étudiants.

Ayant descendu quelques marches, il contourna la Bibliothèque et gagna la grande avenue. A ce moment passa le tramway rouge qui s'arrêta un peu plus loin, et Joseph se

mit à courir tout à coup, puis sauta sur le marchepied. Les voyageurs se serrèrent pour lui faire de la place. On eût dit que la neige mettait tout le monde de bonne humeur ; c'était la première neige de l'année, une neige encore sans tache, et ce qui restait d'enfance dans le cœur de chaque homme saluait la féerique disparition de toutes les couleurs, mais en ville, déjà, la neige devenait sale ; des remblais bordaient la chaussée et, sur les trottoirs, les passants piétinaient dans la boue.

Joseph descendit à la gare où se trouvait le terminus de la ligne. C'était un bâtiment d'un jaune bistre, taché de noir sous l'avancée des toits. Traversant la salle d'attente, il alla s'asseoir sur un long banc de chêne qui s'incurvait pour épouser la forme du corps, et là il laissa passer plusieurs minutes sans bouger. Quelques personnes le regardèrent, les yeux fixés à sa chevelure, et il regretta de n'avoir pas pris son chapeau. Un marin lui demanda une allumette, mais au lieu de répondre, Joseph se leva gauchement et sortit. Plutôt que de parler à un inconnu, il aimait mieux quitter cet endroit.

Devant la gare, il y avait un petit restaurant où il entra pour boire une tasse de café, mais à peine avait-il passé le seuil qu'il ressortit. Trop de monde le regardait, là comme dans la salle d'attente. D'ordinaire, cela lui était égal, mais non aujourd'hui.

Il remonta la rue principale, sans savoir pourquoi. On eût dit que ses pieds se posaient d'eux-mêmes l'un devant l'autre, le menaient à leur guise, comme dans un rêve. C'était étrange de ne savoir que faire de soi, de son corps. Il fallait pourtant que le corps fût quelque part, respirât, remuât.

Un vaste magasin peint en rouge attira ses regards. Beaucoup de monde poussait les portes de verre, entrait, sortait. Il suivit la foule, presque soulagé de sentir sa volonté prise dans cette volonté éparse ; et un peu comme un fétu dans un ruisseau, il se laissa entraîner.

Dès qu'il eut franchi la porte, de puissantes odeurs de friture vinrent au-devant de lui en même temps qu'un gros bruit de phonographe se rendait maître de ses oreilles, et il cligna des yeux sous les lumières électriques. Partout, des gens circulaient autour des comptoirs, s'arrêtaient, se poussaient.

Il sortit. Depuis quelques minutes, une névralgie enfonçait sur son crâne une couronne de fer et il se demanda pourquoi il ne retournait pas à l'Université. Il aurait voulu s'étendre, non sur son lit, mais sur le lit de David, dans cette chambre tiède et tranquille où rien de fâcheux ne pouvait se produire.

David lui parlerait de sa voix raisonnable, ne lui poserait pas de questions. Et Joseph dormirait. S'il pouvait seulement dormir, tout irait mieux. Il y avait trop de monde dans les rues, trop de monde partout, trop de visages qui se tournaient vers lui avec cette interrogation muette dans les yeux.

Les pieds dans la boue, il attendit le tramway rouge. En face de lui, de l'autre côté de la rue, il remarqua deux petits magasins, l'un vert amande, l'autre noir. Le vert était une teinturerie dont le propriétaire s'appelait Ward, alors que le noir portait, au-dessus de l'entrée, un nom chinois suivi du mot « blanchisseur ». Quelque chose en lui s'intéressait à ces détails, essayant d'imaginer la vie de ces inconnus, leurs visages, les rapports qui existaient entre eux. Peut-être Ling-ho était-il heureux, mais peut-être aussi Ward lui reprochait-il durement sa race, la couleur de sa peau, se moquant de son anglais comique. Et il se pouvait que le blanchisseur ne fût pas honnête, parce que, après tout, ce n'était qu'un païen, et il devait avoir une femme toute jaune, d'un jaune d'ivoire, et des enfants parlant une langue qui semblait faite de petits cris.

Le tramway arriva, coupant court à ces rêveries. Joseph s'installa un peu en arrière du conducteur ; de cette façon, en effet, il évitait de voir ceux qui le regardaient, car on levait les yeux vers lui sur son passage, comme d'habitude. Au moins trois cents personnes, ce matin, pouvaient se dire en rentrant chez elles : « J'ai vu un homme roux dans la rue, un homme roux avec une drôle de figure. » Le marin qui lui avait parlé se souviendrait aussi. Dans ce tramway pourtant il se sentait plus à l'abri que sur le trottoir et cela le rassurait d'entendre le bruit des roues sur les rails, mais à chacun des arrêts, il éprouvait un choc. Il eût préféré qu'il n'y eût pas d'arrêts, que le tramway continuât de rouler sans fin de rue en rue, puis sur la route et dans la campagne, pendant des heures, jusqu'à ce qu'on atteignît la petite ville dans les collines. Chez lui, on devait avoir de la neige à mi-cuisse, et sur le toit, de temps à autre, la lourde masse blanche glissait d'un coup avec un grondement de tonnerre. Joseph entendait le bruit de son lit. C'était un des bruits qui lui rappelaient toujours son enfance, cela et l'étrange lumière que la neige jetait au plafond de sa petite chambre.

Il s'aperçut tout à coup qu'il avait dépassé la rue où il aurait dû descendre et que le tramway, maintenant à peu près vide, contournait le gymnase. A l'arrêt suivant, il descendit en même temps qu'un monsieur bien habillé qui lui demanda où se trouvait la maison du doyen de la Faculté

de droit, et Joseph réfléchit un instant : il savait parfaitement le chemin qu'il fallait prendre pour aller à cette maison, mais il ne se sentit pas capable de le dire ; c'était trop compliqué, et il secoua la tête.

— Vous n'êtes pas d'ici? demanda l'inconnu.

De nouveau, Joseph fit non de la tête et le monsieur s'éloigna. Pourquoi lui avait-il posé cette question? En quoi cela pouvait-il l'intéresser de savoir si Joseph était ou non d'ici? Il avait l'air bienveillant, mais il avait posé cette question.

Joseph suivit le trottoir qui menait au gymnase et se demanda soudain quelle heure il était. Sa montre qu'il tira de sa poche s'était arrêtée à six heures. Il avait oublié de la remonter, la veille. La veille, à onze heures du soir, il avait oublié de remonter cette montre qu'il tenait dans le creux de sa main et qu'il regardait comme s'il ne l'avait jamais vue. Cependant il ne fallait pas rester là, il fallait marcher, ou entrer quelque part pour se réchauffer. Tout près de lui, le gymnase dressait ses murailles de brique. Mais on ne pouvait pas entrer au gymnase, parce que les garçons y étaient nus, montraient leur corps. Un peu plus loin, on voyait la *cafeteria* avec sa longue cheminée ; ses odeurs de cuisine flottaient dans l'air.

Rebroussant chemin, il se dirigea vers la campagne, mais la neige encombrait les routes et il dut revenir à l'Université. A ce moment, l'horloge de la Bibliothèque se mit à sonner et il compta les coups. Onze heures seulement. Une fois de plus, il s'interrogea sur ce qu'il allait faire. A onze heures, il avait un cours de littérature anglaise, mais il ne pouvait être question de s'y rendre.

— Pourquoi?

Ce mot qu'il prononça tout haut résonna à ses oreilles comme s'il eût été dit par un autre que lui et il en éprouva une sorte de stupéfaction. Pourquoi, en effet? Est-ce que tout devait s'arrêter dans sa vie? N'allait-il pas continuer à manger, à parler, à lire? Pourquoi était-il là, dans cette neige, sous les murs du gymnase? A cette question il ne trouvait aucune réponse.

Il allait, en tout cas, sauter l'heure d'anglais. Cela se faisait couramment, à l'Université, mais jusqu'à présent Joseph n'avait pas sauté une seule classe. Aujourd'hui, il irait à la Bibliothèque, il s'y installerait, au fond d'une des alvéoles, avec un livre ; de cette manière il ne perdrait pas son temps.

Quelques minutes plus tard, il montait donc les marches de la Bibliothèque dont il poussa la lourde porte, mais à cet

instant même la bizarre question de tout à l'heure se posa de nouveau à son esprit. Pourquoi? Il lui sembla tout à coup que derrière tous ses gestes il y avait cette interrogation silencieuse. Pourquoi montes-tu ces marches? Pourquoi pousses-tu cette porte? Il entra. La tiédeur de la grande salle ronde le saisit agréablement et il demeura immobile pendant deux ou trois secondes, le visage détendu. Enfin, il ôta son pardessus et chercha une table, mais les meilleures places étaient prises. Partout, des élèves lisaient ou somnolaient, engourdis par la température qui régnait sous la vaste coupole. On entendait dans le silence le léger sifflement des radiateurs.

Joseph marchait sur la pointe des pieds et fit presque le tour de la bibliothèque avant de trouver un coin, derrière un grand tas de pardessus et de foulards qui jonchaient une table. Avec un soupir de lassitude, il se laissa tomber dans un fauteuil. De l'autre côté de la table, un garçon que Joseph ne connaissait pas, inclinait la tête sur sa poitrine, tout au bord du sommeil.

Comme on était bien là! Une chaleur exquise circulait dans ses mains, dans ses jambes, dans tout son corps. Appuyant les coudes sur les bras du fauteuil, il croisa les doigts sur son ventre et regarda par la fenêtre avec curiosité. Tout disparaissait sous la neige. A peine voyait-on le bout des feuilles de magnolia qui passaient comme des langues noires, tout près de la Bibliothèque. Le petit chemin de brique avait été déblayé. Souvent, Joseph entendait dire que rien ne changeait jamais à l'Université, mais ce matin, pour la première fois, il éprouva une sorte de gratitude envers toutes ces choses qui ne bougeaient pas. Des générations de jeunes hommes s'étaient assis là, dans ce coin, et avaient regardé comme lui le petit chemin de brique. Au printemps et à l'automne, des glycines pendaient tout autour de cette arche qu'on voyait à droite. Ce matin, la neige ne laissait voir en partie que des branches noires et tordues, mais il y aurait de nouveau des glycines. La neige fondrait, mais sous la neige il y avait toutes ces feuilles mortes... Il serra les doigts à se les broyer et tournant les yeux de l'autre côté, il vit un grand livre ouvert sur la table, près de la pile de vêtements. C'était un volume de l'Encyclopédie Britannique qu'on avait consulté et laissé là. Son regard tomba sur le nom de Holberg. Machinalement, il se mit à lire la biographie de cet homme dont il n'avait jamais entendu parler. Il apprit ainsi que, de tous les écrivains de son temps, Holberg était le premier avec Voltaire, mais Joseph n'avait jamais lu Voltaire. Le fait valait pourtant qu'on le retînt.

Pourquoi? De nouveau, cette question. Il haussa les épaules. En se penchant un peu, il aperçut la pendule de la Bibliothèque. Onze heures vingt déjà. A midi, il devrait se présenter à la *cafeteria*, comme la veille, mais il ne le ferait pas. Il se sentait fatigué comme après une journée de marche, et pliant les bras sur le volume ouvert de l'Encyclopédie, il laissa aller sa tête et dormit.

Midi sonnait quand il s'éveilla. Joseph se frotta les yeux et jeta un regard furtif autour de lui. L'étudiant de tout à l'heure n'était plus là, mais sa place se trouvait prise par le petit John Stuart, le garçon timide qu'on avait fait boire et mené en ville. Lui et Joseph échangèrent un sourire, mais Stuart baissa aussitôt le nez sur son livre. Il avait l'air si sérieux que Joseph eut peine à croire ce que Killigrew lui avait rapporté sur son compte, cette scène inimaginablement indécente. On l'eût pris pour un enfant, ou presque, malgré ses grandes lunettes studieuses. Et il avait souri à Joseph. Pendant plusieurs minutes, celui-ci en ressentit une joie confuse qui dominait toute inquiétude, et il garda sur son visage un sourire qui ne s'effaça que peu à peu.

Un quart d'heure plus tard, il remarqua que beaucoup d'étudiants quittaient la Bibliothèque et sortit à son tour, un peu à regret, mais peut-être cela valait-il mieux de ne pas rester trop longtemps au même endroit. D'autre part, il ne savait pas très bien où aller. A la *cafeteria*, on devait s'étonner de son absence : la femme aux manières si rudes, les garçons en tablier, le garçon aux yeux noirs à qui il avait parlé... Il secoua la tête comme pour couper court à une discussion et descendit les marches de la Bibliothèque. Le chemin frayé dans la neige conduisait aux galeries couvertes, mais pourquoi se diriger de ce côté-là? Au bout des galeries, il n'y avait que des pistes. L'une menait au bâtiment où se donnaient les cours de littérature; l'autre, à peine visible, cherchait à atteindre le pavillon de musique. Il eut l'impression subite d'être cerné par la neige. On eût dit, en effet, qu'elle le poussait vers la grande avenue et vers ce tramway rouge qui l'avait mené en ville, mais pour rien au monde il ne retournerait en ville. Ailleurs, cependant, les chemins étaient bloqués.

Il avait froid et commençait à avoir faim. Le plus sage, pour le moment, semblait de marcher jusqu'à ce qu'il eût pris une décision, et contournant la Bibliothèque, il se dirigea vers le gymnase entre deux remblais de neige. Arrivé à la porte du grand édifice de brique sombre, il ralentit le pas. D'autres pouvaient entrer, sans doute; lui, non. Jamais il ne franchirait le seuil de ce bâtiment. Il regarda la longue

cheminée de la *cafeteria* qu'on apercevait entre les arbres. Peut-être valait-il mieux continuer sa route vers la grande avenue, mais une fois là, que faire? Cependant, il se dirigea de ce côté, les mains dans les poches de son pardessus et la tête inclinée sur la poitrine. Tout à coup, il s'arrêta net : quelqu'un venait de siffler très doucement, derrière lui.

XXIV

Il ne se retourna pas, et de nouveau on siffla, mais cette fois un peu plus fort. Plusieurs idées traversèrent l'esprit de Joseph et il lui sembla que son cœur ne battait plus. Courir n'était pas possible. Rester immobile non plus. Par un effort de tout son être, il tourna la tête et, au bout du petit chemin, il vit Praileau.

Debout et ganté de noir, il portait un gros chandail de laine blanche qui lui remontait jusqu'aux oreilles et que la neige faisait paraître jaune. Comme Joseph, il était nu-tête et ses cheveux s'emmêlaient dans le vent. Sans bouger de l'endroit où il se tenait, il fit signe à Joseph d'approcher, mais celui-ci hésita. Alors Praileau, quittant le petit chemin, s'éloigna dans la neige où il enfonçait jusqu'au-dessus des genoux, mais il se retourna encore une fois et agita la main vers Joseph pour lui dire de le suivre. Le jeune homme obéit.

L'un derrière l'autre, ils marchèrent entre les arbres, les jambes prises à chaque pas dans la neige, et au bout de plusieurs minutes, ils atteignirent le flanc d'une colline boisée qu'ils se mirent à gravir en silence. Praileau allait sans hâte, la tête droite et les oreilles d'un rouge de cerise. Apparemment il connaissait le terrain, montait un peu de biais et d'un pied qui ne bronchait pas, mais Joseph le suivait péniblement, trébuchait dans son pardessus dont les pans le gênaient, et soufflait.

Un quart d'heure plus tard, ils se tenaient face à face, mais séparés de quelques mètres, au milieu d'un bois enseveli sous la neige. Autour d'eux régnait un silence tel qu'ils entendaient le sang leur chanter dans le crâne.

— Je t'ai attendu aux environs de midi, près de la *cafeteria,* dit enfin Praileau. Il était nécessaire que je te voie.

Presque aussitôt il ajouta :

— Ici, nous serons tranquilles.

Joseph ne répondit pas. Il eut l'impression curieuse que les paroles qui arrivaient jusqu'à lui découpaient l'air comme on taille de la glace. Praileau le regardait de ses yeux à la

fois brillants et graves, les joues frottées par le froid, et il soufflait, lui aussi, un peu en amont de Joseph qui levait le visage de son côté et ne disait rien.

— Pourquoi ne parles-tu pas? demanda Praileau. Tu as la tête de quelqu'un qui vient de faire une bêtise.

Il laissa passer quelques secondes, et devant le silence de Joseph, il reprit :

— C'est pour t'aider que je t'ai fait venir jusqu'ici. Cela te paraît bizarre, n'est-ce pas? Mais tu t'es toujours trompé sur mon compte, à cause de cette explication en septembre dernier, près de l'étang.

Voyant que Joseph ne bougeait pas, il descendit vers lui, ôta ses gants qu'il posa à ses pieds, puis ramassa dans ses mains de la neige dont il barbouilla les joues du garçon étonné.

— Réveille-toi ! lui cria-t-il. Tu es comme un somnambule au bord de son toit. Mets-toi en colère, si tu veux. Je t'aime mieux en colère que morne. Tu es perdu si tu restes comme ça.

— Que veux-tu dire? fit Joseph en s'essuyant le visage de sa manche.

Praileau remit ses gants.

— Il s'agit de Moïra, fit-il. Non, ne bouge pas. Il faut que tu entendes. Je savais qu'elle devait aller chez toi. Tout le monde le savait, malheureusement. Tout le monde sauf ton petit... pasteur, qui ne sait rien.

Joseph fit un geste, mais Praileau lui saisit le bras comme pour l'empêcher de se sauver.

— J'ai essayé de faire échouer ce projet absurde. Je ne suis pas ton ennemi, Joseph. Mais Moïra avait cette idée fixe d'aller chez toi et j'étais sûr que cela finirait mal. Son amie Célina l'a encouragée. Célina occupe chez Mrs. Dare la chambre d'un garçon qui a quitté l'Université. Lorsqu'elle a vu que Moïra ne rentrait pas, ce matin, elle est allée chez Mrs. Ferguson, vers neuf heures. On a cherché Moïra.

— On a cherché... répéta Joseph.

— Oui, on l'a cherchée et on ne l'a pas trouvée. Est-ce qu'elle s'est enfuie? Prise de peur, peut-être...

Joseph regarda Praileau et ne dit rien. Les yeux dans les yeux, ils se turent pendant un long moment. Enfin, d'une voix plus basse, Praileau se remit à parler.

— J'espérais qu'elle s'était enfuie. Ce qui est mauvais, vois-tu, c'est que Célina a perdu la tête et a alerté la police. Si, comme je le crains, quelque chose de très grave s'est passé cette nuit, il ne faut pas retourner à ta chambre. Tu pourrais y trouver quelqu'un qui te pose des questions, et

dans la poche d'un homme qui vous interroge, il y a souvent une paire de menottes.

A ces mots, Joseph devint livide et sa bouche s'entr'ouvrit comme s'il allait parler. Une lueur de dédain passa dans le regard de Praileau qui baissa tout à coup les yeux.

— Je ne sais ce que tu comptes faire, dit-il, mais si tu ne te sauves pas, tu feras aussi bien de te livrer ce soir.

Il attendit, puis demanda :

— Veux-tu que je t'aide à fuir?

La voix un peu rauque de Joseph s'éleva au bout d'un silence :

— Comment se fait-il que tu veuilles m'aider?

Cette question parut déconcerter Praileau, mais il se ressaisit.

— Cela ne regarde que moi, fit-il. En tout cas, si tu n'es pas fou, tu feras ce que je vais te dire, car il se peut que déjà on commence à te chercher. Écoute bien. Les bois où nous sommes dominent sur plus d'un *mile* une des routes qui mènent hors de la ville et qui est déjà en partie déblayée. Si tu marches tout droit dans cette direction, tu arriveras à un ravin. Entends-tu ce que je te dis?

Joseph hocha la tête.

— Tu attendras dans les bois que la nuit tombe. A ce moment, tu descendras dans le ravin et tu rejoindras la route. Tu attendras encore, une heure s'il le faut. Il passera une voiture qui ralentira et s'arrêtera à la hauteur du ravin pour te laisser monter. Cette voiture te mènera jusqu'au port de Norfolk. On te dira ce qu'il faut faire pour que tu puisses quitter le pays à bord d'un navire marchand. Ce sera difficile. Il te faudra du courage, de l'audace et de l'adresse, mais c'est ta seule chance. Acceptes-tu?

Joseph ne répondit pas.

— Tu trouveras deux hommes dans la voiture, continua Praileau. Je réponds d'eux comme de moi-même. Tu n'as rien à craindre.

Il attendit, puis articula plus durement :

— Tu as ma parole d'honneur.

En disant ces mots, il rougit.

— Je ne comprends pas pourquoi tu agis comme tu fais, murmura Joseph.

Praileau le toisa du regard.

— J'attends ta réponse, dit-il.

Il se tenait maintenant à plusieurs pas de Joseph, un peu au-dessus de lui, et le considérait en silence. Son teint avivé par le froid allait du rose à l'incarnat et semblait donner plus d'éclat aux prunelles sombres qui brillaient sous l'arc

orgueilleux des sourcils. Malgré lui, Joseph baissa les yeux, et malgré lui ses yeux s'attachèrent à ces mains immobiles dans leurs gants noirs, et pour une raison qu'il ne comprit pas, elles lui firent l'effet de mains de tortionnaire, à cause de ces gants noirs. Lui-même était appuyé à un arbre, les bras inertes. La fatigue et l'angoisse cernaient ses yeux d'ombres vertes et il respirait avec peine.

— J'accepte, dit-il enfin.

Praileau se rapprocha de lui, visiblement soulagé.

— Je retourne à l'Université, fit-il d'une voix plus douce. D'ici une heure, j'aurai pris toutes les dispositions nécessaires. Si tu fais ce qu'on te dit, tu es sauvé. J'en suis sûr, Joseph. Veux-tu que nous nous serrions la main? Cette fois, c'est moi qui te le demande.

D'un même geste, ils se dégantèrent et leurs mains se joignirent.

— Te souviens-tu du soir où nous nous sommes battus? demanda Joseph.

— Oui, bien sûr.

— Tu m'as dit qu'un jour je saurais peut-être pourquoi tu ne voulais plus me parler.

Praileau baissa les yeux.

— Il est trop tard, à présent. Nos chemins ne se croiseront plus.

— Je veux savoir.

— Je ne pourrai jamais te le dire.

Sans brusquerie, il dégagea sa main et regarda gravement Joseph.

— Bonne chance! fit-il d'une voix sourde.

Joseph le vit remettre ses gants et s'éloigner entre les arbres. Au bout d'une minute, Praileau avait disparu.

XXVI

Joseph demeura quelque temps sans bouger, puis il se mit à marcher dans la direction que lui avait indiquée Praileau. Il allait lentement et, dans le profond silence de ces bois, n'entendait que l'espèce de rumeur que faisait son souffle, mais perçut bientôt le murmure lointain d'un chasse-neige sur la route qu'on apercevait entre les arbres. Tout autour de Joseph, la lumière du soleil semblait prise dans cette blancheur étincelante qui la renvoyait au ciel, et de minute en minute, il portait les poings à ses yeux avec une petite

grimace de douleur. Au bout d'un moment, il s'arrêta pour se reposer et vit alors le chasse-neige qui passait avec un grondement sourd, entre deux gerbes éblouissantes.

Ce bruit le réconforta : tout valait mieux que le silence et, dans le silence, le son inquiétant de son propre souffle. Il écouta, suivit par l'imagination la grosse machine noire qui s'éloignait. Maintenant il ne l'entendait plus. Fermant les paupières, il se vit couché sur un lit comme sur de la neige tiède, un lit comme le sien, à la maison. Des souvenirs d'enfance lui revenaient sans cesse à la mémoire, depuis ce matin, en particulier le souvenir d'une petite maladie qui l'avait retenu huit jours, dans sa chambre dont il retrouvait l'odeur, l'odeur des murs faits de planches mêlée à l'odeur d'une couverture de laine que sa mère lui remontait jusqu'au cou, parce qu'il fallait qu'il eût chaud.

Soudain il fit un effort pour s'arracher à l'arbre qui le soutenait et il se remit en marche, mais cette fois dans la direction opposée. Il n'avait qu'à placer les pieds dans les traces de ses pas, et ces trous dans la neige le guidaient, lui facilitaient ses mouvements ; on eût dit qu'ils le tiraient en avant, et il allait, dormant presque. A un certain moment, la piste se dédoubla, et il reconnut l'endroit où Praileau lui avait parlé.

Quelques minutes plus tard, il longeait de nouveau les murs du gymnase et atteignit bientôt la grande avenue. A partir de là, il se mit à marcher plus vite. Encore deux ou trois cents mètres et il se trouva à l'entrée de sa rue. Il pouvait être deux heures et la plupart des étudiants couraient en ville. Ceux qui le virent ne s'arrêtèrent pas pour lui parler et, du reste, il n'en reconnut aucun, il courait presque lui-même, mais un peu avant la maison de Mrs. Ferguson, par prudence, il s'arrêta. L'avertissement de Praileau retentit tout à coup à son oreille comme un grand cri d'alarme : « Ne retourne pas à ta chambre ! »

Il hésita une seconde ou deux et prit une allée étroite qui faisait le tour d'une maison voisine. De cette manière, il atteignit le grand terrain planté d'arbres qui s'étendait jusqu'à la voie ferrée ; et malgré lui, ses yeux cherchèrent l'endroit où il avait creusé la fosse, mais il ne distingua rien, il ne vit rien que de la neige sur laquelle le soleil semblait faire courir un réseau de feu.

Le cœur lui battait si fort qu'il dut s'arrêter pour reprendre haleine, puis il enjamba le petit mur et traversa le jardin en toute hâte. Lorsqu'il fut devant la fenêtre de David, il ôta un gant et frappa au carreau. Du temps s'écoula et il crut qu'il allait tomber de lassitude, quand le panneau de verre

se leva et le visage de David apparut. Joseph ouvrit la bouche, mais pas un son n'en sortit. Sans un mot, David le saisit par les épaules et l'aida à se hisser à l'intérieur de la chambre, puis il rabaissa la fenêtre et alla donner un tour à la clef dans la serrure de la porte.

Joseph se tenait au milieu de la pièce, les genoux tremblants, une main appuyée au dossier d'une chaise, et il regardait autour de lui en fermant quelquefois les yeux comme un homme ébloui de fatigue, puis il sentit qu'on le menait vers le lit où il tomba, à moitié assis et les jambes pendantes. A ce moment il vit comme à travers une brume David qui s'agenouillait devant lui pour délacer ses chaussures, et il murmura :

— Laisse, David, laisse...

Mais il n'était pas capable de faire un geste pour l'en empêcher. Au bout d'un instant, les chaussures heurtèrent le plancher, et David ôta son pardessus à Joseph, puis l'obligea à s'étendre sur le lit, jetant sur lui une grande couverture de laine. Alors Joseph se retourna, le visage contre le mur, et sa chevelure brilla sur l'oreiller blanc.

— David, écoute.

— Ne parle pas. Dors.

— Si tu savais... reprit Joseph d'une voix indistincte.

— Je veux que tu dormes. Tu parleras plus tard.

Il y eut un silence, puis la voix de Joseph s'éleva de nouveau, mais cette fois elle articula chaque mot avec une précision extraordinaire, dans un chuchotement rauque :

— J'ai tué Moïra...

Il attendit un instant, puis il reprit :

— Elle est enterrée sous les arbres, de l'autre côté du petit mur.

David ne bougea pas, ne dit rien, mais une ombre passa sur son visage qui devint d'un gris de cendre. La main au chevet du lit, il gardait une immobilité absolue et paraissait retenir son souffle ; ses yeux ne quittaient pas la tête de Joseph dont les oreilles dépassaient le bord de la couverture. Enfin, il entendit le bruit d'une respiration profonde et régulière. Joseph dormait.

« C'est donc pour cela qu'ils sont venus, » pensa David.

S'éloignant du lit, il prit une chaise qu'il posa contre la porte comme pour en défendre l'entrée, et il s'assit, les mains sur les genoux, le regard attaché à la forme étendue sous la couverture. Au bout de quelques minutes, il tira de sa poche un petit Évangile qu'il ouvrit au hasard, mais il tremblait si fort que le livre s'échappa de ses doigts. Alors, se laissant glisser à genoux, il essaya de réciter une prière

et s'écroula tout à coup, la face contre le plancher, comme si on l'eût poussé par l'épaule.

Lorsqu'enfin il se releva, son premier soin fut de tremper le bout d'une serviette dans de l'eau et de se le passer sur le visage pour effacer la trace de ses larmes ; ensuite il reprit sa place près de la porte et attendit. Un rayon de soleil tombait sur la table de travail et se déplaçait très lentement à travers la pièce comme pour désigner un objet, puis un autre : d'abord la tranche d'un livre, puis une rose sur la tenture, au-dessus de la tête du dormeur, puis un coin de l'oreiller.

Brusquement, Joseph s'éveilla.

— La voiture ! s'écria-t-il.

David se leva et s'approcha de lui.

— Tu as dû rêver, fit-il doucement.

— Oui, j'ai rêvé, dit Joseph en ouvrant les yeux.

Il demanda :

— Quelle heure est-il?

— Quatre heures passées.

Joseph se dressa sur un coude.

— La nuit va tomber bientôt, dit-il comme s'il se parlait à lui-même.

Saisissant la main de David, il la tint dans la sienne et leva vers lui des yeux d'enfant.

— Pourquoi tout cela est-il arrivé? demanda-t-il.

David secoua la tête.

— Je ne sais pas, murmura-t-il. Dieu permet quelquefois...

— Ne parlons pas de Dieu, fit Joseph d'une voix subitement changée.

Il lâcha la main de David et quittant le lit alla s'asseoir sur une chaise pour remettre ses chaussures. Penché en deux, il tirait sur les cordons d'un air appliqué, et sa chevelure versa en avant jusque sur ses yeux.

— Désormais, fit-il en laçant ses chaussures, j'enfermerai toutes ces choses dans mon cœur.

David se rapprocha un peu de lui et demanda :

— Que vas-tu faire? Tout à l'heure, on est venu dans ta chambre. J'ai vu ensuite quelqu'un près de la maison, dans la rue.

— Je sais ce que je dois faire, dit Joseph en mettant son pardessus. J'en ai assez. Je vais tout dire.

Se retournant vers David, il le saisit brusquement par les épaules et d'une voix qui s'enroua tout à coup, il lui dit :

— David, toi et moi nous croyons les mêmes choses. Te souviens-tu que Christ a défendu de juger?

— Je ne te juge pas, je ne t'ai jamais jugé, fit David

avec un élan et une sorte de précipitation. J'ai toujours cru que tu valais mieux que moi. Je le crois encore. Moi, je ne serai jamais qu'un petit pasteur. Mais toi...

Les mots s'arrêtèrent dans sa gorge et il posa une main sur la poitrine de Joseph, comme pour achever par ce geste une phrase qu'il n'était pas capable de prononcer jusqu'au bout.

— C'est bien, dit Joseph. Ce soir, tu iras trouver un étudiant nommé Praileau. Il loge au 44 de la galerie est. Tu lui diras de ma part...

— Oui, Joseph, j'écoute.

— Tu lui diras simplement que ce n'était pas possible.

— Comprendra-t-il?

— Il comprendra ce que je comprends moi-même, à présent.

Tous deux se regardèrent, puis Joseph ouvrit la porte et quitta la pièce.

Sans hâte, il sortit de la maison et traversa le jardin dont il poussa la petite barrière. Quelques personnes passaient dans la rue, mais aucune ne fit attention à lui et il suivait le trottoir qu'on avait déblayé à coups de pelle, quand brusquement il se souvint de la lettre de Moïra. Il ouvrit son pardessus et ôta un de ses gants : elle était encore dans la poche de son veston. Il pouvait, s'il voulait, la déchirer ou la jeter à la prochaine boîte aux lettres. S'arrêtant pour réfléchir, il décida de la laisser où elle était, avec son message qu'il ne connaissait pas, mais qui faisait partie de son destin. Lentement, il reboutonna son pardessus.

La lumière hésitait derrière les arbres dont chaque branche se dessinait en blanc contre un ciel pâle qui tournait au gris. L'horloge de la Bibliothèque sonna au loin, et dans le crépuscule s'éleva la voix fraîche et dure d'un jeune garçon qui criait un journal du soir. Le cœur battant, Joseph poursuivit son chemin.

Au bout de la rue, un homme vint vers lui.

JULIEN GREEN.

LA RUBRIQUE DU MOIS

LES ESSAIS

LA PSYCHOLOGIE DE L'ART et SATURNE.
D'ANDRÉ MALRAUX.

I. — L'ENSEIGNEMENT A DOMICILE PAR L'IMAGE.

André Malraux s'explique dans la préface de son *Essai sur Goya* qui vient de paraître sous le titre *Saturne* (1), au sujet de sa conception de l'illustration. Pour lui, les gravures *n'accompagnent pas la description des œuvres mais la remplacent et, comme les images d'un film, entendent parfois suggérer par leur succession.* Mais nous n'avions pas eu besoin de cette précision pour savoir qu'il suffisait, en une certaine mesure, de feuilleter les albums de la *Psychologie de l'Art* (2) pour connaître, grâce au seul choix des images et à leur disposition les unes par rapport aux autres, l'essentiel de la pensée de Malraux. Par exemple le voisinage, sur une même page du *Musée imaginaire* d'une plaque de bronze de l'art des Steppes et d'un bas-relief roman dont la photographie tenait la même place alors que la surface de l'original est cent fois plus grande, nous enseignait, avant même que Malraux nous l'ait dit que *la reproduction délivre les styles des servitudes qui les faisaient mineurs.* La contiguïté, dans le même ouvrage, d'une mosaïque du VIIe siècle, d'une fresque romane du XIe, et d'un vitrail de Chartres du XIIe, nous aurait à la rigueur dispensé d'apprendre du texte qu'il suffit de rapprocher les grands vitraux des fresques et des mosaïques antérieures pour voir qu'*ils n'en sont pas le décor mais l'accomplissement.* La simple confrontation d'un Caracalla et d'un Saint Jean-Baptiste nous éclairait aussi sûrement que la page voisine de *La Création artistique* dont ces photos étaient l'illustration, sur le fait que *divinités, empereurs,*

(1) La Galerie de la Pléiade. Éd. Gallimard.
(2) Trois volumes aux Éd. Skira : *Le Musée imaginaire, La Création artistique, La Monnaie de l'absolu.*

héros, vestales, barbares, soldats et jusqu'aux portraits de Rome sont d'abord des natures, alors que nos figures médiévales sont en face d'eux des biographies. De même (on pourrait multiplier les exemples et nous nous arrêterons à celui-ci) une tête du Gandhara nous avait-elle fait penser au Sourire de Reims avant que le texte nous y eût renvoyés...

Aussi bien, Malraux a-t-il pris une part capitale à la fabrication des volumes de Skira comme à celle de *Saturne*, qui sont aussi son œuvre en tant qu'objets matériels — et ravissants, et luxueux objets. A la somptuosité d'un verbe dont les amples cadences rappellent celles des grandes orgues (mais qui joueraient du Bach), correspond un écrin aussi riche que les joyaux qu'il enferme. Je ne pense plus ici au style de Malraux mais aux œuvres qu'il a rassemblées en témoignage de tous les styles passés, ceux des époques et ceux des hommes. Grâce à la reproduction, *les arts plastiques ont inventé leur imprimerie* : c'est le « musée imaginaire » où tableaux, fresques, miniatures, vitraux, et même tapis appartiennent à un domaine unique — celui de la couleur — et qui, pour être complet, doit s'ouvrir à toutes les autres formes de l'art, des totems nègres aux films. Qu'avaient vu Stendhal, Gautier, Barrès, qu'avaient vu ceux dont les réflexions sur l'art demeurent pour nous révélatrices ou significatives, et dont nous imaginons qu'ils parlent des *mêmes œuvres* que nous, que leurs références sont les nôtres, demande Malraux? De rares musées, un petit nombre de gravures en noir et blanc :

Aujourd'hui un étudiant dispose de la reproduction en couleurs de la plupart des œuvres magistrales, découvre nombre de peintures secondaires, les arts archaïques, les sculptures indienne, chinoise et précolombienne des hautes époques, une partie de l'art byzantin, les fresques romanes, des arts sauvages et populaires...

L'auteur de la *Psychologie de l'Art* a mis a contribution tous les musées et toutes les collections particulières du monde pour construire son musée imaginaire et nous l'apporter à domicile. Construction spirituelle que doubla, il faut y insister, une très matérielle et fort exacte mise au point. Bien souvent Malraux dut couper ou ajouter sur épreuves tant de lignes à son texte afin que la place des illustrations fût exactement celle nécessitée par ledit texte. Comme il ne fallait pas retrancher ou compléter de façon artificielle, la tâche fut parfois des plus ardues. Le résultat ne ressemble à rien de connu. C'est, bien sûr, un musée imaginaire parmi une infinité d'autres qui n'existent encore que virtuellement. Le défaut de cette méthode, si défaut il y a, serait peut-être celui du *qui veut trop prouver...* Malraux assure, par exemple, qu'il suffit de faire échapper le premier Goya à son « théâtre de tapisserie » pour que son caractère mineur devienne éclatant. Et nous voyons bien comment *La Rixe à l'auberge*, avec ses ombres estompées et son éclairage de rampe (Malraux dixit) vient à l'appui de ce point de vue. Mais la même reproduction ne permettrait-elle pas d'en illustrer aussi bien un tout autre avec, dans sa partie droite, ce cavalier et ce cheval fondus en une seule tache déjà

quasi hagarde où déjà s'exprime *l'accent de l'incurable nuit* reconnu par l'auteur dans le Goya de la maturité? De ce fragment d'une œuvre de jeunesse aussi, on pourrait dire, semble-t-il, ce que Malraux écrit du *Préau des fous* : « Ce n'est pas la vision qui est devenue péremptoire, c'est l'écriture. L'ombre sous le bras du personnage qui marche n'est pas une ombre, mais un accent. » Il n'est que de comparer *La Rixe à l'auberge* avec *La Merienda* de Francesco Bayeu, comme nous y invite le rapprochement des pages 18 et 19, pour s'assurer qu'il n'est nullement besoin de faire appel au Goya de la Maison du Sourd (« Quel génie ne sauve ses enfances?») pour que la différence de qualité apparaisse écrasante.

L'autre jour, je remarquais dans un salon, non sans beaucoup y réfléchir, une toile de Bonington, dont le Petit Larousse dit ceci qui ne ressortit évidemment pas au même genre de critique d'art que Malraux : « Il est remarquable par la fraîcheur des coloris et par une grâce fine et aristocratique. » Or, sur ce tableau, un troupeau de moutons ramenés à quelques taches claires traitées en style d'esquisse, apparaissait comme une de ces signatures hautaines du génie que Malraux reconnaît, par exemple, et admire à juste titre chez Constable : il y manquait peut-être le génie. (1) C'est le faible de tous les systèmes que de s'en remettre entièrement à quelques théories, certes fort éclairantes, mais qui ne sauraient tout éclairer. Bien des démonstrations de l'auteur de la *Psychologie de l'Art* apparaîtraient sans doute aussi convaincantes devant des toiles mineures ou médiocres, magnifiées par la reproduction (qui a tendance à embellir) ou par notre inculture. Une seule erreur d'attribution (il en existe peut-être dans les toiles auxquelles se réfère Malraux) et une faille mine son édifice qui serait fort grave s'il y avait une vérité absolue de la critique d'art. Qu'il n'en soit rien, nous le savons. Et puisque nous parlions d'inculture (et du Petit Larousse)...

II. — AU-DELA DU PETIT LAROUSSE.

« Comme dans la *Psychologie de l'Art*, je suppose connues les grandes lignes de l'histoire de l'art, je suppose ici connues la vie et l'œuvre de Goya », précise André Malraux dès sa première page de *Saturne*. Mais Goya nous est plus familier que les artistes des Steppes. La culture de l'honnête-homme est toujours, pour une part, oubliée de lui. On ne peut tout savoir de ce que l'on doit pourtant savoir, mais que l'on a à peu près toujours su, un jour ou l'autre. Et les dictionnaires, et les encyclopédies sont à portée de notre main pour se substituer à notre trop fragile mémoire. Du moins cela était-il vrai jusqu'à une époque récente, car le système de références dont nous ont gratifié nos éducateurs est désormais périmé. Il n'y a pas si longtemps, rien n'était évoqué par les livres dont il n'était possible de retrouver au moins la trace dans ce condensé extrême du savoir

(1) A moins que la méthode ne révèle le génie là où nous ne l'attendions pas, et, par exemple chez Bonington...

humain qu'est le Petit Larousse. Mais en matière d'art comme en matière de science, les connaissances se sont tellement étendues dans ces dernières années et à un rythme si rapide qu'aucun inventaire de l'ordre de la vulgarisation n'est plus à jour. Allez donc chercher dans votre dictionnaire des renseignements sur les dernières découvertes de la neurologie, par exemple, qui bouleversent tout ce que nous croyions savoir de nous-mêmes... Nous en reparlerons car tous nos modes de penser, et par conséquent, la critique littéraire dans ses fondements sont peut-être à reconsidérer sous cet angle nouveau : je me contente aujourd'hui de prendre date, en passant, avec mes confrères pour un grand rendez-vous (1). Quand à *l'héritage du monde*, matière première du Malraux de la *Psychologie de l'Art*, son relevé exact n'existe que dans les travaux des spécialistes, sous une forme dispersée et toujours ouverte. Le Petit Larousse (pour y revenir à notre honte) ne porte pas la moindre mention de l'art du Gandhara ou de celui du Fayoum sur lesquels s'ouvre *La Création artistique*. La Bactriane, les Sassanides, les Bagaudes, soit (à la rigueur) ! Mais qu'est-ce exactement (seul le contexte nous éclaire, vaguement) que la Transoxiane ou le Hauran? Bon nombre des comparaisons, que nous pressentons audacieuses, proposées par Malraux sont à peu près vidées de contenu pour les profanes que nous sommes :

Du « charme inattendu d'un bijou rose et noir » à la Pendule de marbre *de Cézanne, le chemin du plaisir de l'œil est rapide, (il bifurque d'ailleurs, mènera d'un côté vers Derain, de l'autre vers Braque...)*

Rapide aussi, et totale, notre compréhension. Car dans cette notation du *Musée imaginaire*, il n'est pas un des jugements exprimés ou suggérés qui ne corresponde à la synthèse que nous avions nous-même formée, où Baudelaire et Manet, Cézanne et Braque, — et même Derain, étaient pareillement rapprochés et liés. Mais dans telle page de *La Création artistique* où sont brassées, comparées, assimilées, des œuvres jamais vues avant les images et les commentaires qu'en offre Malraux, et dont nous ignorions parfois jusqu'aux noms, il n'est d'autre ressource pour nous que de croire l'auteur sur parole et de lui faire confiance jusqu'à ce que notre culture améliorée, grâce à l'acquisition de nouvelles références, puisse nous permettre d'en juger par nous-mêmes. Ainsi, lorsqu'il nous dit :

Dans l'art de Palmyre comme dans le nôtre, coexistent Delacroix et Ingres, Renoir et Van Gogh, Braque et Rouault ; au sein d'un

(1) Au moment de mettre la dernière main à cet article, je lis sous la signature de M. François Le Lionnais dans le *Bilan de cinquante années de découvertes* qui vient de paraître aux éditions du Seuil : « Mais les découvertes récentes n'auront pas seulement contribué à transformer l'aspect matériel du monde. Elles sont le prix d'un remaniement presque douloureux de nos manières de penser. Nous ne sommes encore qu'à l'épicentre du séisme. Lorsque ses dernières ondes auront atteint tous les esprits, le climat mental de l'humanité se trouvera changé de fond en comble. »

*domaine fraternel qui est peut-être la mort, peut-être le désert, certainement le sacré. Il semble qu'on distingue l'effort de l'auteur d'*Amith *pour pétrifier un personnage qui survit : il le stylise de la même façon qu'un Grec l'eût embelli.*

Encore deux des domaines ici évoqués nous sont-ils familiers. Mais pour combien de lecteurs une phrase comme celle-ci s'éclairera-t-elle de la moindre lueur : « Les formes que nous retrouverons dans l'art Weï s'élaborent en même temps que celles dont surgira l'art gupta »? D'où, pour toute la première partie de *La Création artistique* (du moins tant que l'auteur n'en arrive pas à Byzance) une lecture non seulement difficile mais peu attrayante pour l'esprit qui procède dans les ténèbres. On souhaiterait que dans l'édition définitive de la *Psychologie de l'Art* qui réunira après remaniement les trois essais parus chez Skira, un index historique et chronologique relayent non seulement notre mémoire mais notre culture défaillantes.

L'ennui, dans l'état actuel des choses, est que les spécialistes, qui seraient seuls habilités, en principe, à juger Malraux restent trop soumis aux règles traditionnelles de leurs disciplines particulières pour prendre vis-à-vis de la synthèse qui leur est proposée le recul nécessaire. En fait, ce n'est pas à des esthéticiens mais à des métaphysiciens que s'adresse Malraux. Les objections que les critiques d'art professionnels peuvent lui adresser sur tel ou tel point de détail n'ont aucune portée d'ordre général et ne sauraient atteindre la cohérence de sa démonstration. Ce qui ne signifie pas que celle-ci ait une valeur absolue. Il serait même tout à fait improbable que les choses se soient passées de la manière indiquée par Malraux. Mais les choses se passent, en ce monde, de toutes les façons à la fois et des plus contradictoires (voire même ne se passent pas du tout) tant que la réflexion d'un homme et son choix ne les a pas ordonnées. Ordre relatif à une intelligence organisatrice comme à la culture organisée dont elle fait partie. Mais pas plus relatif que les exposés prétendus scientifiques, et qui possède, en le cas présent, l'immense avantage de s'inscrire dans un système de valeurs original et d'être l'œuvre d'un grand artiste. *La Psychologie de l'Art* vaut donc d'abord en soi, indépendamment de tout ce qui n'est pas elle, à commencer par les autres œuvres d'art qui lui ont servi de matériaux. C'est ensuite une grille qui nous est proposée après beaucoup d'autres et qui nous révèle bien des aspects de la Vérité absolue (pour autant qu'elle existe) que les systèmes préexistants n'avaient pas dévoilés.

Encore faut-il, en dehors même des références culturelles qu'il nous est indispensable d'acquérir, que nous apprenions, là encore, à lire. J'ai refait dernièrement la même expérience à propos de Sartre et (dans une moindre mesure, naturellement) de Joyce : lus avant la guerre avec une extrême difficulté et l'impression que l'essentiel m'échappait sans cesse, c'est à livre ouvert que je viens de relire *La Nausée* et (pour toute sa partie immédiatement déchiffrable) *Ulysse* ; car j'ai appris depuis à connaître la pensée et le langage de Sartre et de Joyce dont je crois réinventer à mesure

avec eux l'expression. Sur un laps de temps plus court, la *Psychologie de l'Art* m'apporte le même enseignement : je m'étonne de trouver si accessible à ma troisième lecture ce *Musée imaginaire* et à ma seconde cette *Création artistique* dont l'abord m'avait paru si ardu. Voilà n'est-il pas vrai, une drôle de critique et qui avoue un peu trop complaisamment ses défaillances? Mais il me semble que mes confrères sont devenus un peu bien savants aujourd'hui pour le commun des mortels. Savoir le chinois, passe encore, mais écrire en chinois, à Paris...

III. — L'HONNEUR D'ÊTRE HOMME.

« Mais nous commençons à deviner qu'il ne s'agit guère, en tout cela, de la reproduction de ce que les peintres voyaient. » A la page 105 de *La Création artistique* et après les 156 pages du *Musée imaginaire,* cette phrase de Malraux vient lier tout un ensemble de fulgurantes notations éparses pour nous découvrir enfin l'essentiel de sa pensée. Ce n'est pas sur l'artiste, c'est sur le non-artiste que la peinture agit comme un mode de représentation, l'art naissant de « la fascination de l'insaisissable, du refus de copier les spectacles » :

Depuis que la représentation ne nous aveugle plus, depuis que les millénaires ont remplacé les quelques siècles méditerranéens pendant lesquels sa poursuite joua un si grand rôle, nous commençons à deviner que la représentation est un moyen du style, non le style un moyen de la représentation...

L'histoire entière du « musée imaginaire » telle qu'il l'envisageait, comme la genèse de ce qu'est selon lui « la création artistique », étaient appelées par Malraux en témoignage dans la *Psychologie de l'Art* : sa thèse lui semblait confirmée aussi bien par les plaques stylisées de l'art des Steppes que par l'Impressionnisme, dont il nous montrait qu'il aboutissait lui-même *non à une vision mais à un style de plus.* Et voici que Goya le fournit, dans *Saturne,* de nouveaux arguments. Non le premier Goya, celui d'avant la quarante-cinquième année, « décorateur baroque parmi d'autres, aux idéalisations d'une grâce un peu gauche ». Il est vrai, malgré les réserves que nous avons cru devoir faire tout à l'heure à ce sujet, que cette réalité embellie et comme édulcorée du Goya XVIIIe a peu de prix à nos yeux auprès de la surréalité de ses gravures. Malraux explique qu'en dehors même du plus ou moins de génie des artistes qui emploient ce mode d'expression, la gravure lutte par sa nature même contre le réel, non « seulement parce que, refusant la couleur (pas un artiste de génie n'a aimé la gravure en couleurs avant l'art moderne) elle implique plus brutalement que la peinture la rivalité de l'artiste et du monde, mais encore parce que ses matières, comme celles de la mosaïque ont une valeur spécifique, à laquelle le spectacle représenté est étranger. » La gravure apporte à Goya « la fin de l'illusion et de la séduction ;

la découverte que l'homme peut être arraché à lui-même par d'autres moyens que la beauté ; celle que l'action du surnaturel n'est pas dans sa représentation mais dans son style ». Le fond d'aquatinte qu'il invente *exclut les fondus illusionnistes, grâce à une matière qui exprime la réalité sans l'imiter.* C'est toujours le thème central de la *Psychologie de l'Art* : à la représentation du monde a succédé son annexion. « Ce que Goya retrouve de façon convaincante en peignant *Le Préau des fous*, c'est que le moyen d'expression de l'insolite, de l'effrayant — de l'inhumain — n'est pas la représentation attentive d'un spectacle imaginaire ou réel, mais une écriture capable de le représenter sans se soumettre à ses éléments. »

De fait, *exprimer la réalité sans l'imiter* est moins le secret des eaux-fortes ou des peintures de Goya que celui de l'art. Cette rupture un peu trop accusée et volontaire avec le réel qui nous apparaissait comme le point le moins convaincant du *Musée imaginaire* a heureusement trouvé sa correction dans *La Création artistique.* Dans un tableau de Cézanne qui représente des pommes, il y a certes plus de place pour Cézanne qu'il n'y en avait pour Raphaël dans le portrait de Léon X ; et la chaise de Van Gogh nous impose autant (Malraux dit davantage) la présence de Vincent que celle d'une chaise : mais cette chaise existe comme nulle part ailleurs, irrécusablement maîtresse du monde en tant que chaise vue pour la première fois dans son essence de chaise, grâce au génie d'un peintre qui ne recrée le monde — et les chaises, et les pommes et les visages que pour se et nous les mieux découvrir.

L'univers extérieur est un message secret qu'il y a d'innombrables manières de déchiffrer et qui n'a sans doute aucune réalité autre qu'informe et chaotique en dehors de ce déchiffrement même : du travail ordonnateur mais encore élémentaire de la vision de l'enfant au moment où il se reconnaît autre que ce qui l'entoure (et reconnaît ce qui l'entoure) aux filtrages infiniment plus subtils des grands artistes, en passant par toutes les nuances intermédiaires, notamment par les visionnaires, beaucoup plus nombreux qu'on ne croit qui ne savent pas s'exprimer. (M. Teste, dit, je crois : qui ne veulent pas s'exprimer — mais ils le font dès qu'ils en ont le pouvoir et si M. Teste se tait, Valéry parle.) Ainsi sommes-nous tous peu ou prou des dieux qui recréons le monde (chaque matin, à notre réveil, affirme Alain) et qui séparons, comme aux premiers jours la terre des eaux. Mais les artistes dont les œuvres sont « la monnaie de l'Absolu », sont de ces dieux, les seuls qui peuvent nous donner une idée approximative de ce que serait Dieu s'il existait ; ou plus exactement : qui offrent une image de l'Homme qui avec celle d'un Dieu possible supporte la comparaison. Leurs œuvres ont toujours été, selon la belle formule de Malraux, des *rectifications du monde*, soit qu'elles délivrent l'homme de ses monstres, soit qu'elles les lui fassent affronter à visage découvert : « Et tout artiste de génie (...) devient, à la manière de tout grand style un transformateur de la signification du monde, qu'il conquiert en le réduisant à ses formes comme le philosophe le réduit à ses

concepts, le physicien à ses lois. Et qu'il conquiert d'abord, non sur le monde même, mais sur *une des dernières formes* qu'il a prise pour lui entre les mains humaines. »

Mais cette forme n'est pas plus gratuite que celle du maître d'abord imité d'où elle est née ; elle est une nouvelle traduction d'un texte intangible : la réalité. C'est le mot de Delacroix rappelé par Malraux : « La nature est un dictionnaire. » *Alors,* commente l'auteur de *La Création artistique, le rôle des formes vivantes redevient immense. Des limbes, surgit le luxuriant « dictionnaire » de Delacroix. La caverne du monde était emplie de trésors ; mais l'artiste ne les y trouve qu'à condition d'apporter sa lampe. Si sa vérité n'est pas une copie du monde, le monde en est pourtant le plus riche moyen d'expression...* L'artiste ne choisit pas au hasard dans « le livre de la nature » et avant de découvrir ses thèmes personnels représente d'abord « ce qui permit le mieux à ceux qu'il admire d'assurer leur maîtrise secrète sur le monde : dieux, monstres, héros ou pommes. » Ainsi sont-ce les artistes qui témoignent le plus efficacement de ce que Malraux appelle *l'honneur d'être homme,* car « après tout, le musée est un des lieux qui donnent la plus haute idée de l'homme ». Et surtout le musée imaginaire, fait de tout l'héritage du monde. Ces objets si différents qu'il réunit témoignent d'une même recherche, « comme si un imaginaire esprit de l'art poussait de miniature en tableau, de fresque en vitrail, une même conquête, et soudain l'abandonnait pour une autre, parallèle ou soudain opposée, comme si un torrent souterrain d'histoire unissait en les entraînant toutes ces œuvres éparses. »

Et de même que, selon Malraux, l'œuvre d'art n'a avec la réalité à laquelle elle feint de nous renvoyer qu'un rapport d'autant plus lointain qu'est plus maître de ses moyens et plus inspiré son auteur, de même cette réunion de nombreuses œuvres d'art qu'est le musée (*a fortiori,* le musée imaginaire) recompose un passé historique aussi différent de ce qu'il fut vraiment que chacune de ces œuvres l'était elle-même de ce qu'elle semblait représenter. *Le musée est le chant de l'histoire, il n'en est pas l'illustration,* lisons-nous dans *La Monnaie de l'Absolu. Ce n'est pas l'historien qui assure la gloire, c'est la prise des artistes sur le rêve des hommes. Comme c'est elle dont les formes suggèrent celles d'une histoire qui n'est pas la vraie, mais celle dont l'humanité se nourrit : les grands Romains n'eussent pas réagi sur la Convention de la même façon que Plutarque, la Grèce vivante n'agirait pas sur l'Europe comme ses statues et son Acropole...* Certes. Mais existe-t-il une histoire qui soit la vraie? Pas plus vraie, dans l'hypothèse la moins défavorable, qu'est plus vraie que celle de Van Gogh une chaise réelle. C'est l'homme qui décide de la réalité des choses et des événements. L'Histoire n'a de vérité que rétrospective — donc relative — et il y a pour elle comme pour les autres manifestations de l'existence brute une infinité de vérités possibles — c'est à dire aucune : « La perspective de l'histoire n'est pas la même avant et après 1789, selon qu'une Révolution est une révolte qui a réussi, ou une révolte une Révolution qui a échoué ; le fait nouveau, le

fait retrouvé orientent l'histoire... » Nos résurrections ne s'opèrent pas au hasard, elles s'accordent toutes aux accents dramatiques de l'histoire contemporaine, notre histoire. Ce que nous recherchons avec avidité dans le passé, ce n'est pas la sérénité mais les œuvres dressées comme des accusations par l'homme face à la fatalité des dieux.

IV. — Une renaissance de la fatalité.

La *Psychologie de l'Art* est une Éthique, beaucoup plus que d'une Esthétique ; et une Métaphysique, beaucoup plus qu'une Éthique. Selon Malraux, l'Art jalonne les cheminements de l'homme sur la voie, indéfiniment reparcourue dans les deux sens, qui va du Sacré au Profane. La fatalité est tour à tour triomphante et vaincue, mais triomphante beaucoup plus fréquemment. L'homme réconcilié et maître de lui-même de Rome et de la Renaissance, est une exception ; Raphaël ne saurait répondre à notre ardente interrogation. Tous les grands artistes sont des *prophètes de l'irrémédiable*, qu'ils soient anonymes comme ceux de l'Égypte ou de l'Euphrate, ou qu'ils se nomment Goya et Picasso. Si Fragonard exprime les valeurs de son temps, Goya les détruit : « Ce n'est pas vers Dieu qu'il tâtonne, mais vers un Sacré antérieur et sans salut, vers l'éternel Saturne » ; quant à Picasso, il attaque juste un peu avant son heure l'optimisme occidental : « Le fétiche, l'objet surréaliste, ne sont pas des objets pittoresques, ce sont des accusations. » Le Sacré, que Malraux le nomme Dieu ou Démon a toujours le même visage : celui de l'Angoisse, seule réalité métaphysique pour qui n'a pas la foi. « Ce luxe vaguement sanglant (de la cour de Byzance) qui s'opposait à l'aisance lumineuse de la Grèce, ce pullulement de policiers chers aux tyrannies (...), tout ce décor de mort ottomane n'était que le nouveau miroitement d'une vague millénaire : Dieu. » Voilà qui nous rappelle douloureusement notre propre aventure. Aussi bien, nous dit Malraux, le Démon est-il rentré en scène :

*Le domaine démoniaque, c'est celui de tout ce qui, en l'homme aspire à le détruire. Le démon de l'Église, celui de Freud et celui de Bikini ont le même visage. Plus les nouveaux démons apparaissent en Europe, plus l'art de celle-ci retrouvait ses ancêtres dans les cultures qui avaient connu les anciens. L'histoire de l'art italien, du XIII*e *au XIV*e *siècle, est celui du déclin de l'enfer. Le baroque est bien moins vivant pour nous là où les Jésuites parvinrent à escamoter Satan, qu'en Espagne d'où l'enfer n'est jamais sorti. Un art récuse d'autant plus le réel (soit par le style, comme à Byzance, soit par les monstres, comme dans l'ancien Orient, au Thibet ou chez Goya) qu'il appartient davantage à une civilisation où l'homme et son plaisir ne s'accordent pas.*

Le drame métaphysique continu de l'humanité est plus ou moins physiquement incarné selon les époques. Tout semble indiquer que la nôtre s'annonce comme une des plus tragiques et des plus

désespérées qui furent. Ce que nous avons vécu est sans doute peu de choses à côté de ce qui nous attend. Rien de moins gratuit, en ce sens, que les considérations de Malraux sur l'Art, et c'est une raison de plus pour les spécialistes de n'y rien comprendre ; et pour les peintres eux-mêmes dans la mesure où ils expriment les hantises de tous et les leurs sans les reconnaître. Lorsque l'auteur de *Saturne* écrit : *Les fantômes de ce temps* (le XVIII[e] siècle de Laclos et de Sade) *allaient bientôt échapper à leur solitude, depuis la guillotine de la Place de la Révolution jusqu'à la neige des champs d'Eylau...*, assurément un frisson nous traverse ; mais nous ne nous sentons pas directement concernés. Tandis que cet autre passage de l'*Essai sur Goya* :

Depuis sa maladie, Goya cherchait les démons que reconnaît du premier coup l'angoisse commune des hommes : l'humiliation, le cauchemar, le viol, la prison. Ses cachots, ses tortures se déploient maintenant sur l'Espagne entière, et son art est devenu digne de recueillir la confession publique d'un monde qui vocifère ce que chuchotaient ses eaux-fortes...

Ou celui-ci du *Musée imaginaire* :

Un dialogue souterrain s'établit entre le Portail royal de Chartres et les grands fétiches, aussi différent que le son d'une accusation qui se voulut rédemptrice puisse l'être de celui d'une accusation désespérée. Toutes les formes sont bonnes à un art qui cherche à tâtons sa vérité, pour accuser ceux dont il sait qu'ils mentent. Notre siècle, en face du XIX[e], semble une Renaissance de la Fatalité. L'Europe des villes,spectres n'est pas plus ravagée que l'idée qu'elle s'était faite de l'homme. Quel état du XIX[e] siècle eût osé organiser la torture? Accroupis comme des Parques dans leurs musées en flammes, les fétiches prophétiques regardent les villes d'un Occident devenu fraternel mêler leurs dernières fumées minces à celle des fours crématoires...

Ou cet autre de *La Monnaie de l'Absolu* :

J'ai vu les fétiches du Musée de Nuremberg justifier leurs très vieux rires par les dernières fumées qui filtraient de l'amas des ruines où une cycliste chargée de lilas cahotait dans le chant des camionneurs noirs; mais s'il y a un art des fours crématoires tout juste éteints ce jour-là, il n'exprimerait pas les bourreaux, il exprimerait les martyrs...

... tandis que ces passages, dis-je, en même temps que notre proche passé engagent (peut-être) notre proche avenir.

Malraux montre non seulement comment tous les grands styles du passé sont religieux, mais encore suggère que toutes nos résurrections, depuis les Sumériens jusqu'au'aux nègres, sont elles mêmes religieuses, *le style des grands arts religieux n'étant pas une vision des choses, mais le moyen de les insérer dans le sacré.* A ce point de vue, quelle époque marque plus que la nôtre une résurrection du sacré? Seulement, il se passe ceci d'absolument nouveau, de nos jours, que, pour la première fois peut-être depuis qu'il existe, l'homme se trouve, à son habitude, le nez dans la poussière

sans qu'il lui soit possible de changer cette chûte subie en volontaire agenouillement. D'absolument nouveau, à ceci près que certains artistes en sont depuis longtemps les prophètes à demi conscients. Goya, par exemple, prophète, dit Malraux, *mais il ne sait pas de quoi* : « Ce qui rend péremptoire l'accent de ses fous, de ses flagellants, de son carnaval, c'est qu'il est le millénaire accent religieux de la vaine souffrance, retrouvé, pour la première fois peut-être, par un homme qui se croit indifférent à Dieu. » Et André Malraux, certes, ne serait pas indifférent à Dieu si seulement il y pouvait croire. Il demande : « A quel Dieu mène l'horreur de Goya? » Et nous : Devant quel Dieu nous prosternerions-nous aujourd'hui? La confiance de l'homme en lui-même, cet immense espoir en une progression constante de l'humanité, remplaça naguère par une autre foi presque aussi consolante la Foi abolie. Mais l'âge de la bombe atomique a définitivement détruit cette ultime espérance. Et Goya déjà « pense que l'homme n'est pas venu sur la terre pour y être coupé en morceaux, il pense qu'il doit y être venu pour quelque chose. Pour y vivre dans la joie et l'honneur? Pas seulement : pour s'y accorder au monde. Et son inlassable prédication, renforcée par la guerre, c'est que l'homme ne s'accorde au monde qu'en s'aveuglant de puérilité. »

Il ne nous est donc plus permis de transformer en victoire notre défaite. La possibilité même du subterfuge nous est ôtée. Est-ce une monnaie fiduciaire et qu'aucune encaisse or ne garantit plus que celle de l'Absolu que dépensent fastueusement sous nos yeux ces derniers créateurs, les Picasso, les Braque, les Rouault, que nous n'avons peut-être pas tort d'oser comparer aux maîtres du passé? (« Quel temps égala jamais aussi péremptoirement que le nôtre ses talents aux plus grands maîtres?») C'est faute de mieux et parce qu'il ne leur est pas laissé d'autres recours qu'*ils remontent passionnément le temps vers l'instinct et font appel aux forces obscures de l'homme.* Aussi bien, à nos yeux comme à ceux visionnaires de Goya, « le sacré, qui n'a jamais été l'Église, n'est plus même le divin » :

La fraternité féconde l'art de Goya, elle ne le détermine pas. Son génie surgit d'ailleurs : du dialogue qui se poursuit, depuis les chants sumériens, entre la bouche close d'un enfant supplicié et la face millénaire invisible — et peut-être inexorable — de Dieu. Lui aussi témoigne; de l'autre côté. Une interminable procession de douleur s'avance du fond des âges vers ces figures atroces, accompagne leurs tortures de son chœur souterrain; par delà le drame de son pays, cet homme qui n'entend plus veut donner sa voix à tout le silence de la mort. La guerre est finie, mais non l'absurde.

Antichrétien Goya? Point, nous dit André Malraux dont ici tremble un peu la voix — et qui parle autant de lui (et de nous) que de l'auteur des *Désastres* :

Mais le christianisme veut la foi, et il ne l'a pas. Son Christ n'est pas un ennemi, pas davantage le Fils de Dieu : il est à l'intérieur d'un monde métaphysique (...) qu'il ne transcende pas. Ce monde est souvent le monde chrétien sans la Grâce, un monde dont le rédemp-

teur n'est pas encore venu, où il ne peut pas venir. Et parfois la vie même — et d'abord la sienne — semble à Goya une imposture de Dieu.

Si les tableaux de Goya « se prolongent dans le temps ou le mystère, comme s'ils n'étaient que l'empreinte laissée par le passage du surnaturel » il n'y a d'autre surnaturel que celui de notre angoisse. Mais il nous faut bien admettre qu'à cette pathétique question il n'est pas de réponse. Le sacré qui obsède Goya, Malraux et nous même, *nous frappe par son caractère négatif.* L'acharnement millénaire de l'humanité pour coordonner le monde à sa mesure s'interrompt-il un moment (ne serait-ce que dans l'œuvre d'un artiste), que réapparaissent aussitôt ses seuls aspects positifs : le sang, le mystère, la mort. « L'obscur acharnement des hommes pour recréer le monde n'est pas vain, parce que rien ne redevient *présence* au delà de la mort à l'exception des formes recréées. (...) Survie misérable des œuvres, dit-on, qui n'a pas même le temps de voir s'éteindre les étoiles déjà mortes ! Mais non moins misérable néant, si les millénaires accumulés par la glaise ne suffisent pas à étouffer dès le cercueil la voix d'un grand artiste... La survie ne se mesure pas à la durée et il n'y a pas de mort invulnérable devant un dialogue qui n'a pas commencé... » Terminons sur cette dernière page admirable de *La Création artistique* — et qui sera sans doute la dernière de la *Psychologie de l'Art* sous sa forme définitive — où trouve pour s'exprimer de si nobles accents *l'honneur d'être homme.*

CLAUDE MAURIAC

SURRÉALISME, AN TRENTE

... Cette poésie au besoin sans poèmes : la poésie telle que nous l'entendons.
André BRETON.

Faisant, dans *Situations II*, l'inventaire de nos lettres depuis un demi-siècle, Jean-Paul Sartre parle *au passé* du mouvement surréaliste, et d'André Breton comme d'un écrivain d'un autre âge. J'entends bien que le théoricien de l'engagement a sur la fonction de la littérature et de l'écrivain des théories fort personnelles, mais c'est tout de même aller un peu vite en besogne, et confondre assez sommairement le surréalisme, en tant que « mouvement » situé dans le temps, avec sa signification réelle, qui ne saurait être limitée à certaines de ses manifestations occasionnelles plus ou moins spectaculaires. Que penserait M. Sartre, par exemple, si l'on confondait l'existentialisme, en le limitant à elles, avec les démonstrations plus ou moins retentissantes auxquelles se livrent, çà et là, ses pseudo-représentants, que ce soit en fondant des groupements politico-littéraires dont le programme est aussi vague que la vie éphémère, en inaugurant des dansoirs à Saint-Germain-des-Prés, ou en allumant des pétards dans les cathédrales?...

Ce n'est pas par hasard que j'évoque ici, dès l'abord, le nom de Sartre, dont on a pu penser qu'il prendrait, en cette après-guerre, la place occupée, après l'autre, par André Breton ; et qui s'y est employé, y a presque réussi, — mais pourrait bien être en train de la perdre... Le parallèle entre les deux « mouvements » (je souligne) dont, à un quart de siècle de distance, André Breton et Jean-Paul Sartre furent les initiateurs, s'impose en effet.

Il est à peu près inévitable qu'au lendemain de ces grandes tragédies épuisantes et sans signification que sont les guerres que nous avons vues depuis quarante ans, l'intelligence et la sensibilité connaissent ces révoltes, cette démoralisation, — ce sentiment de *l'absurde*, — et cherchent à les exprimer, ce qui est une manière de les exorciser, de les rendre moins étouffants. Après 1918, Dada et le surréalisme assumèrent ce rôle de révélateur, de catalyseur. En 1945, ce fut l'existentialisme sartrien. Mais si, le surréalisme, sous la conduite d'André Breton, poursuivit sa route sans jamais renier ses origines et ses déterminations initiales, il n'en fut pas de même pour le « sartrisme ».

Le surréalisme — partant de l'idée que l'existence, limitée à ses normes apparentes, est absurde, et le monde réel inacceptable tel qu'il est, que par ailleurs les idéologies qui s'efforcent ordinairement de les justifier sont des attrape-nigauds — leur oppose la révolte, la liberté totales, le rêve, le merveilleux. Partant des mêmes prémices (qui trouvent dans *la Nausée* leur expression accomplie), l'existentialisme sartrien s'emploie ensuite, lui, par un tour de passe-passe assez contestable, à leur opposer une nouvelle idéologie et une nouvelle éthique qui, en fin de compte, ne se distinguent pas tellement de celles qu'il avait commencé par dénoncer comme autant de faux-semblants. Partir de la « nausée » devant l'absurdité de l'existence et les « Salauds » qui tentent de la justifier, pour aboutir aux théories de l' « engagement » et de l' « existentialisme-qui-est-un-humanisme, » c'est proprement passer du rôle d'accusateur public à celui d'avocat marron — ou de faux-monnayeur (1). Mettons, au mieux, que cela témoigne de la puissante vitalité intellectuelle de Sartre (dont on a dit assez justement qu'il était un « brasseur d'idées », comme il y a des « brasseurs d'affaires »), — mais on est en droit de préférer la rigueur sans compromission d'André Breton.

★

Au demeurant, il semble que l'on assiste, depuis quelque temps, à un regain d'intérêt tant pour le surréalisme que (et peut-être surtout) pour la personnalité et l'œuvre de son fondateur, — ainsi qu'en témoigne, par exemple, la publication quasi simultanée de trois ouvrages d'un vif intérêt : *André Breton et les données fondamentales du surréalisme*, par Michel Carrouges (2), *André Breton*, par Jean-Louis Bédouin (3), *André Breton, essais et témoignages* (4), auxquels il faut ajouter l'*André Breton* de Claude Mauriac, paru voici quelques mois (5), l'essai annoncé de Victor Crastre, et l'*Almanach surréaliste du demi-siècle* (6).

Cet intérêt renaissant s'explique. L'art et la littérature, depuis la guerre, témoignent d'un certain essoufflement. L'art dit « engagé » est le plus décevant qui soit : il tombe à chaque pas dans le prêchi-prêcha, la propagande partisane et autres dérisions. La littérature dite de l'absurde a ses limites : on ne recommence pas indéfiniment des livres comme *La Nausée* ou *Le Mythe de Sisyphe*. « On ne vit pas de nier la vie » disait un personnage de Malraux : l'homme est ainsi fait qu'il ne saurait inlassablement se nourrir de la constatation de ses limites et de ses échecs. Si, comme le disait déjà

(1) On est tenté, à ce propos, de renvoyer le lecteur à certaines *anciennes* considérations de Sartre sur toutes les sortes d' « humanisme », d'une ironie cinglante — et juste — qui semble, à distance, le condamner lui-même (cf. *La Nausée*, pp. 153-154).

(2) Éd. Gallimard, *Les Essais*.

(3) Éd. Pierre Seghers, *Poètes d'aujourd'hui* (avec des « morceaux choisis »).

(4) Éd. de la Baconnière. Ouvrage collectif auquel ont collaboré Benjamin Péret, Jean Paulhan, Michel Carrouges, G. Schaeffer, A. Rolland de Renéville, Julien Gracq, M. Eigeldinger, V. Crastre, H. Pastoureau, etc.

(5) Éd. de Flore.

(6) Numéro spécial de *La Nef*.

Shakespeare, « la vie est une histoire pleine de bruit et de fureur, racontée par un idiot et ne signifiant rien, » il n'en demeure pas moins que l'on est au monde et qu'il faut bien essayer de s'en accommoder. L'art, justement, et ses sortilèges permettent de meubler ce grand vide de l'existence absurde, de lui donner, sinon un sens, du moins un décor moins cruellement nu. Et c'est ici que le surréalisme témoigne de ses pouvoirs. A la réalité plate et désolée, il oppose le merveilleux, un « surréel » qui est comme *la musique de l'intelligence*. En fait, toute littérature, toute poésie, qui ne soient pas uniquement « documentaires », sont dans quelque mesure surréalistes, et il n'y a pas lieu de sourire lorsque André Breton invoque et énumère les ancêtres du surréalisme, recherche inlassablement, de Sade à Fourrier, du roman « noir » (le vrai) à Jarry, ses sources lointaines. Cette tentative acharnée d'introduire le merveilleux dans la réalité quotidienne vaut bien les laborieuses entreprises de justification de l'existence à quoi se livrent les philosophes et les moralistes de l' « engagement. » Il arrive qu'elle échoue — et le surréalisme a, lui aussi, ses « témoins de l'absurde », ses enfants maudits, les suicidés Jacques Vaché (1), Jacques Rigaud, René Crevel.

Et puis, le domaine du merveilleux est pratiquement sans limites, ses ressources sont presque inépuisables. Il va du simple « jeu », de l'humour (rose ou noir) au fantastique, — des attrape-raison d'un Marcel Duchamp aux grandes, et graves, et admirables méditations lyriques d'un Breton sur l'amour. Il ouvre à la poésie, à la peinture, au cinéma, voire à l'action, les champs du rêve et de l'imagination littéralement *débridée*. Les œuvres surréalistes ne sauraient être jugées à l'aune des canons esthétiques traditionnels. Leur valeur réside avant tout dans leur pouvoir émotionnel, dans leur vertu de « dépaysement ». L'émotion qu'elles entendent susciter n'est pas même, à proprement parler, d'ordre esthétique : elle est du même ordre que l'émotion amoureuse, la peur, ou le plaisir physique. Art « impur », si l'on veut, mais combien *efficace*. Art non pas d'analyse, ou de composition, — mais de suggestion, d'invention continue. Art non point « loin de la vie », selon la formule de Lalo, mais — ce n'est pas un paradoxe — art *dans* la vie, le plus *vivant* des arts, peut-être (« La beauté sera convulsive ou ne sera pas », dit Breton dans une formule célèbre). Art *magique*.

On ne se donnera pas le ridicule d'en évoquer ici des exemples. On voudrait cependant renvoyer le lecteur à certain texte d'André Pieyre de Mandiargues qui figure au sommaire de l'*Almanach surréaliste du demi-siècle :* « Les chefs-d'œuvre aux terrains vagues, » et qui est une parfaite défense et illustration de la *méthode* surréaliste.

★

Il ne croit la réalité supportable que voilée des fumées de la plus haute magie...
BARRÈS

Quant à la personnalité et à l'œuvre d'André Breton lui-même, la profusion récente et la pertinence des analyses qu'elles ont inspirées (voir plus haut) décourage d'en entreprendre à leur suite, en quelques pages, l'étude.

Il est, en ce demi-siècle, peu d'écrivains plus *fascinants* que l'auteur de *Nadja :* suffirait à en témoigner l'attachement à sa personne et à son « message » de ceux qui le reconnaissent pour maître, tel Jean-Louis Bédouin, qui cite à son tour Julien Gracq et son assimilation des démarches de Breton aux « pratiques d'un sorcier qui, réellement, pour ses fidèles, *absorbe* les vertus [du disparu] et les restitue, vivantes en lui, au groupe ». On parlait plus haut d'art « magique »...

(1) Dont on sait l'influence sur André Breton. Les éditions « K » ont publié, l'an dernier, les *Lettres de guerre* de Jacques Vaché, précédées de « Quatre préfaces » de Breton.

Si, dans son essai sur *Les données fondamentales du surréalisme*, Michel Carrouges s'emploie avec une minutieuse attention à déceler l'apport spirituel et les références du surréalisme et de son initiateur (les chapitres du livre de Carrouges s'intitulent : *La Genèse du surréalisme*, *Ésotérisme et surréalisme*, *Désintégration et réintégration mentales*, *l'Écriture automatique*, *la Peinture et les objets surréalistes*, *le Hasard objectif*, *le Surréalisme et la science*), c'est essentiellement du *poète* André Breton que nous parlent les essais réunis par Marc Eigeldinger dans l'ouvrage collectif que l'on a dit (et qui, par ailleurs, nous offre d'importants textes inédits de Breton lui-même). L'étude d'A. Rolland de Renéville est, de ce point de vue, de toute première importance. Que Breton soit avant tout et en tout un poète (même lorsqu'il n'écrit pas de poèmes), on n'en saurait douter : qu'on relise *Nadja*, *Les Vases communicants*, ne fût-ce que — si l'on est insensible aux « sortilèges » du surréalisme — pour les admirables *rêves vécus* que proposent ces livres, ou pour ces émouvantes et comme dépaysantes méditations lyriques sur Paris, dont l'*Almanach surréaliste* nous apporte un nouvel exemple (le « fantastique poétique » mis en œuvre par Breton autour de ce thème de Paris — qui revient si fréquemment dans ses ouvrages — laisse loin derrière lui le « fantastique social » d'un Mac Orlan).

Mais, poète, André Breton l'est, par-dessus tout, de l'amour. Je tiens à cet égard *l'Amour fou* pour le plus *signifiant* de ces livres (l'*Amour fou* qui se ferme, aussi, sur la très belle lettre de Breton à sa petite fille, image incarnée de cet amour à quoi il a dédié toute sa vie). « Ce que Breton *veut* voir — j'entends de ses yeux profonds — c'est cette part avant tout des choses qui, à en juger au moins de façon supérieure, poétique, ne refuse pas d'être rachetée, vient à nous dans cet au-delà de la présence féminine qui nous apporte le monde. Ce que répètent en clair, jusqu'à satiété, *Nadja*, l'*Amour fou*, *Arcane* 17, les poèmes du *Poisson soluble* le disent à mots à peine couverts : ils témoignent de *l'accord parfait*, dans toute l'étendue de la gamme du clair à l'obscur, d'un écrivain qui n'a pas à se soucier de mettre sa pensée d'accord avec ses rêves » : ainsi parle Julien Gracq. C'est encore au rôle de l'amour dans la pensée et dans la vie d'André Breton que Claude Mauriac consacre l'un des meilleurs chapitres de son étude (parfois partisane, mais ce n'est pas son moindre intérêt) sur celui qui a écrit : « L'amour est à réinventer. » Et qui l'a fait, pour son propre compte,— rendant, il faut le constater, une vie, une force, un rayonnement poétique nouveaux et saisissants au mythe de cet amour-passion dont, depuis quelque huit siècles, se nourrit la littérature d'Occident (au point que ses vertus pouvaient sembler épuisées).

Pour cela seul, l'œuvre d'André Breton serait de celles avec lesquelles il faut compter.

Claude Elsen.

P. S. — Parmi les ouvrages nouvellement parus, que le surréalisme a inspirés ou qui se rattachent à lui par leur esprit, il faudrait citer également le *Sade* de Maurice Heine (Éd. Gallimard), ensemble d'essais et de notes posthumes laissées par le plus qualifié des exégètes du Divin Marquis, rallié lui-même au mouvement surréaliste. Ces textes ont été rassemblés par Gilbert Lély, qui les présente.

MÉTABOTANIQUE

Chacun sait que Flore a fait alliance avec le mois de juin : voici le moment de parler des fleurs et des livres écrits par ceux qui aiment les fleurs. Cela passe aujourd'hui pour un vice honteux, pour la marque d'une sentimentalité niaise ou d'une dilection suspecte. Tant pis pour notre époque si elle ne

reconnaît pas que l'amour des fleurs révèle une nature contemplative ! L'Ange de l'Annonciation tient un lis à la main et ce n'est pas un hasard si les aventures de saint François d'Assise s'appellent Fioretti : les actions de ce fou par amour, de cet anarchiste, cet hérétique, de ce monstre adorable (qu'a si bien compris Marcel Aymé tout en le présentant dans sa dernière pièce sous un jour burlesque) ont pris naturellement place dans ce qu'on peut appeler métabotanique ou botanique dépassée. Toutes les sciences aujourd'hui sont dépassées par elles-mêmes.

La botanique tout court forme un enseignement des plus utiles : elle compte les étamines, classe les familles, étudie les propriétés de chaque plante et atteint quelquefois à la poésie. Voyez plutôt la description de l'Œillet des Alpes *(Dianthus Alpinus)* : « Petite espèce gazonnante à rameaux très courts d'un vert luisant *(sic)*. Fleur grande, d'un beau rose carmin, sans odeur, à pétales dentés sur les bords et barbus à la base, marqués d'une zone claire au centre et maculés de pourpre foncé à la gorge. » Ainsi s'exprime page 26, dans sa *Flore coloriée de poche à l'usage du Touriste dans les montagnes de la Suisse* (Paris, 1898) Correvon. « Maculés de pourpre foncé à la gorge... » Ce grave botaniste lisait en cachette des romans policiers ! Il lisait aussi Coppée et Maurice Rollinat : il entre en transe devant le pavot des Alpes et vaticine en vers, page 14 :

Est-il vrai que ta fleur, perfide enchanterese,
Contient dans son encens
Un narcotique obscur qui sait avec adresse
Engourdir tous nos sens?
Quoi! De toi sortirait un malfaisant génie?
Ce sont de sots dictons!
Non, je t'aime et ne puis croire à ta perfidie,
Petit pavot des Monts!

La chute en est jolie... mais, en général, la botanique ne donne pas le tremblement ; alors que la métabotanique a de tout autres prétentions : il suffit d'énumérer ses branches, légende, langage symbolique, magie, rituel, emblèmes et blasons.

Marie Gevers dans son précieux, précis et de pressante utilité *Herbier légendaire* (1) s'est attachée « à recueillir des bribes de mythologie florale éparses dans les récits, les légendes et les traditions ». Comme dans la botanique non dépassée, elle divise les plantes en familles : non plus en papavéracées et en papillionacées, mais en légendes issues du folklore gréco-latin, chrétien, celte ou scandinave. Dans ces groupes spirituels, on trouve deux sortes de récits : ceux qui rapportent l'origine merveilleuse d'une plante, tel le colchique d'automne qui évoque Jason, Médée et la Toison d'Or et ceux qui parlent des propriétés salvatrices des plantes, comme le conte plein d'humour de la laitue. Saviez-vous que la laitue guérit du mal d'amour les aigles dédaignés par leur volage femelle? Hélas ! Le cœur de laitue adoucit le chagrin, mais ne fait pas revenir l'infidèle.

A force de vivre au milieu des fleurs, les hommes ont fini par projeter en elles leurs joies et leurs peines de sorte que les contes contiennent une parcelle de la vérité, de la grande vérité nécessaire qui est le secret de la vie et du bonheur. Et Marie Gevers sait dégager avec délicatesse, une délicatesse émue et malicieuse à la fois, la signification de ces légendes. Elle le fait en poète juste et discret et prend à témoin notre conscience poétique quand elle nous met devant les yeux une branche de coudrier, une anémone ou bien une tige d'avoine. Son livre est un bréviaire pour ceux qui aiment à herboriser, il devrait prendre place à côté du manuel de botanique, car les choses invisibles sont plus importantes que les choses visibles.

Le volume se termine par un calendrier des fleurs dédiées aux saints.

(1) Éd. Stock, 1950, Livres de Nature, nº 76.

Chacun a deux fleurs porte-bonheur, celle qui est l'emblème du Saint Patron dont il porte le nom et celle de son jour anniversaire. Si votre bien-aimée s'appelle Agathe et qu'elle soit née le 19 mai, apprenez que la fleur de sa patronne est la primevère et celle de son anniversaire, l'aconit. Si vous voulez user de l'action bénéfique de ces interférences, offrez à Agathe des bouquets de primevères piqués d'aconits azurés, elle ne vous résistera pas.

Tout différent est le langage des fleurs. Chacun observe celui de leurs couleurs : le blanc est réservé aux Premières Communions, aux enterrements de nouveau-nés, le violet aux cœurs en peine et la gamme de tous les rouges à la passion d'amour. Mais, si l'on en croit Mme G. qui fit paraître en 1816 *le Bouquet du sentiment ou l'Allégorie des plantes et des couleurs*, on peut exprimer les nuances les plus délicates d'une âme bien née : tout est dans le choix des fleurs et dans la manière de les grouper. Ne négligeons pas non plus la couleur du ruban. Voici par exemple un *Bouquet à la reconnaissance*. « Une branche de figuier, unie à la verveine pour marquer la reconnaissance et la pureté des sentiments ; une tige de fleur de lin annoncerait que le cœur sent tout ce qu'il doit ; du buis, la solidité et la durée de l'attachement ; le géranium peindrait l'estime parfaite ; de la camomille romaine, pour désigner que l'on désire se rendre digne des services que l'on a reçus ; une branche de vigne vierge pour la sincérité de l'âme ; le myosotis exprimerait la crainte d'être oublié ; des fleurs de tamier réclameraient de nouveau la protection ; des feuilles d'ormeau témoigneraient la considération et le respect ; et puis, des immortelles et des pensées qui signifient : vous seul(e) occupez ma pensée. Enfin un ruban couleur amarante, emblème de la durée. »

A ce degré de raffinement, la symbolique florale touche au Grand Art : les fleuristes impétrants n'ont plus qu'à suivre les cours de l'Université de Salerne réputée pour ses mages et ses thaumaturges. Ne sourions pas. Nous savons fort bien que certaines fleurs nous *touchent* et touchent en nous ce qui nous reste d'instinctif. Est-ce pur hasard si Nodier dit de l'ancolie qu'elle est « l'emblème d'une vie qui a cessé d'être heureuse », que Mme G. la place sous le signe de la folie car « ses touffes de fleurs violettes ressemblent aux grelots de Mormus » et qu'Apollinaire, qui sans doute ignorait le livre de la discrète dame G. de Châlon-sur-Saône, ait écrit dans *Alcools?*

L'anémone et l'ancolie
Ont poussé dans le jardin
Où dort la mélancolie
Entre l'amour et le dédain.

Bien sûr, la rime était tentante — et si riche ! Et pourtant je ne crois pas au hasard.

MARCEL SCHNEIDER.

ROGER NIMIER OU LE RETOUR A L'ORDRE

Le premier — mais non le principal — mérite du *Grand d'Espagne* (1) tient aux lumières qu'il apporte sur une génération jusqu'à présent à peu près silencieuse : celle des « vingt ans en 1945 ». Roger Nimier appartient à cette génération qui a passé les années de guerre au lycée, pour laquelle le choix entre le S. T. O. et le maquis ne s'est généralement pas posé, et qui est arrivée à l'âge d'homme au moment où la guerre était finie et où s'ouvrait, dans le désordre et l'enthousiasme, le vide accablant de la paix.

Les sept essais ou discours qui composent le *Grand d'Espagne* sont d'un intérêt inégal. Je n'aime pas beaucoup l'hommage à Bernanos par lequel s'ouvre ce livre : mise à part une page excellente où Nimier décrit Bernanos

(1) Éd. *La Table Ronde*.

tel qu'on pouvait le voir dans la dernière année de sa vie, cette apologie me paraît un peu scolaire. La même remarque s'applique au pastiche de Retz (d'ailleurs amusant) et à l'essai intitulé *Les Actrices, mythe moderne*. Restent quatre pamphlets écrits dans une langue incisive, très brillante, parfois confuse, — au moins à la première lecture. Ces textes, beaucoup plus qu'à Bernanos, font penser aux premiers et aux meilleurs livres de Berl. Ils ont le même brio, la même rapidité, sinon, peut-être, la même originalité.

Nimier déteste les « humanistes ». Il leur reproche de nous défendre de tuer nos semblables, sans nous expliquer pourquoi les autres sont nos semblables. En politique (voyez les « émerpés » et la Troisième Force), l'attitude humaniste est assez bien symbolisée par les contradictions des Girondins, « qui sont la révolution et qui l'empêchent, » « qui déclarent la guerre et qui ne la font pas, » — ces Girondins à l'éloquence brûlante, qui s'apitoient toujours sur les victimes les plus éloignées, mais négligent les souffrances du peuple qu'ils oppriment. Comme il ne saurait être question d'être communiste (c'est un point sur lequel, d'ailleurs, l'auteur néglige de s'expliquer), Nimier se tourne vers le christianisme. « La morale chrétienne, écrit-il, est franche et logique. Elle affirme *d'abord* que les hommes sont semblables parce qu'ils ont été créés à l'image de Dieu. »

Mais on aperçoit tout de suite que ce qui séduit Nimier dans le christianisme, c'est moins le contenu de la foi que l'ordre qu'elle instaure. Il cite le mot de Saint-Cyran : « Dieu aime mieux l'ordre de la charité que la charité elle-même. » Ailleurs, il parle de « la morale véritable, celle qui accepte d'ordonner n'importe quoi, sachant bien qu'un ordre à lui seul est préférable à toutes les hésitations ». C'est à cet ordre que l'auteur du *Grand d'Espagne* aspire : c'est lui qu'il nomme une « civilisation ». « Le premier devoir, dit-il, est de se boucher les oreilles ; l'autre est d'imaginer une civilisation... Guerre ou civilisation, évidence contre évidence. » Mais comme cette civilisation n'est pour l'instant qu'un vœu, comme Nimier n'y croit pas (il croit seulement qu'il faut la faire), son « retour à l'ordre » ne se traduit pas par une soumission à un quelconque dogme. La guerre lui paraît au contraire avoir libéré les consciences de toute entrave. « Ni victoire ni défaite : la situation de 1945 nous rend libres. » L'attitude qu'il propose aux jeunes gens de sa génération oscillera donc entre deux mouvements extrêmes : d'un côté l'insolence, la légèreté, le cynisme, — de l'autre une certaine modestie, le goût du travail bien fait, le classicisme : « On nous trouvera beaucoup trop raisonnables. Tant pis pour tout le monde. Nous sommes au milieu du siècle. Nous trouvons qu'il a mis un trop long temps à découvrir que le goût de l'ordre était une passion utile puisque seule, elle permettait toutes les autres. »

★

Ce bref résumé ne donne évidemment qu'une idée imparfaite du foisonnement des aperçus que l'on peut relever dans le *Grand d'Espagne*. Du moins permet-il d'en esquisser la critique. La génération qui a précédé Nimier, celle des « vingt ans en 1940 », a connu une tentation qui ressemblait fort à la sienne. En 1943, un certain nombre d'entre nous étaient « fascistes », parce que le fascisme, contre la sénilité vichyssoise et l'anarchie de la Résistance, représentait à nos yeux un retour à l'ordre exaltant. Jean Turlais écrivait alors : « Le fascisme est une conception subjective du monde et de la vie, et une morale. » Mais il avait la franchise d'ajouter aussitôt : « C'est surtout, une esthétique. » Nous séduisaient dans le fascisme : les rites de Nuremberg, les chants belliqueux d'une troupe de garçons sur une route, le bel équilibre d'un État conquérant, — mais aussi la grâce de la jeunesse, le goût du bonheur que nous rencontrions chez Brasillach (1), par exemple, une cer-

(1) Le mot de Nimier sur la morale rappelle d'ailleurs curieusement celui de Brasillach : « Le dernier mot de la morale reste l'allure. »

taine fragilité, un certain humour que nous opposions à la lourdeur des doctrines traditionnelles. En réalité, nous étions dégoûtés de nos pères. Mais notre révolte n'allait pas jusqu'à rompre réellement avec eux : nous les méprisions, mais nous entendions conserver leurs privilèges. Admirateurs de Stendhal, nous nous considérions comme l'élite, le « happy few.»

On sait ce qu'il est resté de tout cela : la prison ou la mort pour quelques-uns, la découverte accablante de la réalité nazie pour tous, un grand dégoût, une grande lassitude, qui ont conduit certains au communisme et le plus grand nombre à l'absentéisme politique. Je souhaiterais que Nimier méditât cette expérience qui est celle d'hommes qu'il connaît bien. « Insolence »? Oui. Mais elle devrait commencer par l'insolence vis-à-vis de soi-même, qui est plus que l'humour ou le goût provocant de l'ordre, — qui est une vraie reprise des problèmes à leur racine. Il est trop facile d'escamoter le communisme, de ridiculiser l'existentialisme en quelques lignes très injustes, si elles sont piquantes. Nimier reproche à Sartre de feindre d'ignorer les camps soviétiques (ce qui est faux) ; on pourrait lui répondre qu'il feint d'ignorer Makronissos et l'Espagne. Tout cela manque de sérieux pour un jeune homme « raisonnable ». « Civilisation? » On ne la fabrique pas sur commande. Une civilisation se fait avec les hommes du temps. Elle s'élabore à partir de certaines données sociales et économiques ; elle suppose une prise de position sérieuse vis-à-vis de certains problèmes qui ne se peuvent traiter par jeux de mots, de certaines injustices que l'insolence ne supprime pas plus que l'hypocrisie des Girondins (1).

Si j'osais donner un conseil à Nimier, je lui proposerais la lecture des livres de Simone Weil, qui sont aussi de parti pris, mais avec quel sérieux profond, quelle pureté dans la recherche de la vérité ! Nimier les a d'ailleurs lus. Il a même reproché à l'*Enracinement* de n'être qu'une heureuse rêverie (2). « Si la terre n'existait plus que dans les rêves, écrivait-il, si elle était recréée soudain dans la substance noire des encres d'imprimerie... Ces souhaits nourrissent l'*Enracinement*. » Je crains bien que des souhaits du même ordre — et plus dangereux parce qu'ils ont quelque chose de hautain, on y retrouve le « happy few » du fascisme — ne nourrissent le *Grand d'Espagne*. Il me semble, en un mot, que Nimier manque un peu d'humilité. Peut-être est-il trop doué. Mais est-ce faire un usage honnête de ses dons que de les exercer trop vite? Je suis curieux de savoir combien de temps Nimier maintiendra ses positions actuelles : logiquement elles devraient le conduire à rallier le groupe d'*Aspects de la France* ou celui de *Rassemblement*, — c'est-à-dire, au fond, très loin du meilleur Bernanos.

★

Ces remarques — qui ne veulent en aucune manière être hautaines — me mettent à l'aise pour dire, en revanche, tout le plaisir que j'ai trouvé à lire *Perfide* (3). Cette histoire « d'une belle rousse, de quelques élèves de troisième et de plusieurs députés » n'est pas seulement très amusante, très brillante, et contée avec une fantaisie très sûre ; on y devine, latente, une grande tendresse pour les hommes d'aujourd'hui. C'est plus vrai, plus humain que Cocteau, moins voulu que Queneau ou Lemarchand. Et si l'on ne peut oublier, en fermant le livre, l'aventure de l'élève Melba ou celle de l'élève Perfide, — on voudrait penser que Nimier, lui, les oubliera, et que nous découvrirons un jour l'homme qui se cache derrière ce jeune homme un peu trop auteur peut-être, ce jeune homme si insolent et si sage, qui joue à ne pas vivre tout à fait en France en 1950.

BERNARD PINGAUD.

(1) Et que dire du goût de l'ordre pour l'ordre? Nous avons connu cela.
(2) *Liberté de l'Esprit*, nº 6.
(3) Éd. Gallimard.

LES ROMANS

LE TEMPS PASSÉ ET LES AMOURS REVIENNENT

M. Pierre-Henri Simon ne se doute certainement pas qu'il vient de tenter une expérience romanesque intéressante. Il croit avoir écrit un roman suivant les règles du genre, mais il n'a pas vu que ces règles ont bien changé depuis cinquante ans. De cette façon, *Les Raisins verts* (1) marquent une tentative pleine d'audace, pour mettre Paul Bourget au goût du jour. Le sujet est l'incompatibilité d'humeur entre les oncles et les neveux, les pères et les fils. Le style ne me paraît pas toujours à la hauteur de cette grave question. J'ai trouvé des *soirées d'octobre roussies et très douces*, qui m'ont déconcerté. Non loin, il est question *d'une voix de jeune fille qui chantait avec un timbre remarquable et un art assez sûr, une mélodie de Duparc.* Tout cela pour nous persuader qu'il s'agit d'un roman de François Mauriac (nous n'en croyons rien).

Au juste, Paul Bourget était un homme de grande intelligence, comme en témoignent ses *Essais de psychologie contemporaine.* Il n'est pas si facile de marcher sur ses traces. Je ne sais si M. Pierre-Henri Simon ne trouverait pas plus de commodité à suivre Mme Cotin ou Ducray-Duminil. Encore y a-t-il chez Ducray-Duminil un velouté qui n'est pas donné à tout le monde.

Les Éditions du Seuil ne méritent aucun blâme. Avec Luc Estang (2), Victor Serge (3), Chris Marker (4), elles ont publié beaucoup mieux — et un peu plus mal avec Pierre Schaeffer (5) Il ne faut pas les juger sur ce livre.

★

On a eu raison de réimprimer *Le Bal du Pont du Nord* (6). C'est une des œuvres les plus caractéristiques de Pierre Mac Orlan. On invoque, à son propos, « l'atmosphère. » Plus simplement, il nous parle lui-même, dans une préface, du décor. Je voudrais citer un extrait de cette courte préface qui me paraît important :

D'être vivant doit être considéré comme une récompense, car la vie

(1) Éd. du Seuil.
(2) *Les Stigmates.*
(3) *L'Affaire Toulaev.*
(4) *Le Cœur net.*
(5) *L'Enfant de cœur.*
(6) Éd. Gallimard.

est une récompense offerte aux hommes pour on ne sait quelles qualités transcendantales. En revenant, par une lecture d'épreuves, dans les éléments morts de mon expérience, je retrouve, presque toujours, des préoccupations romantiques. J'ai certainement tâché, de mon mieux à adapter les puissances fantastiques de la vie, la grande poésie de l'ignorance congénitale, aux faits qui m'ont nourri et dont la somme considérable constitue le décor du temps présent dont pour moi, je vois la ligne de départ vers 1910. *Pour mon usage, le caractère efficace de ce romantisme contemporain se tient dans ce que la qualité psychologique de l'œuvre se place uniquement dans le décor. L'homme nettement désemparé subit l'ordonnance désordonnée et catastrophique des choses.*

Placer un décor ne ressemble en rien à une description uniforme des personnages et des choses. Il s'agit de mettre en valeur tout ce qui nous entraîne ailleurs (par le biais de la peur, de la curiosité, de l'étrange), — tout ce qui suscite un démon, comme le dit Mac Orlan, en rappelant les soirées de Flandre ou de Bretagne, quand un visiteur inconnu erre toujours devant la porte. Eh bien ! cette expression pourrait servir pour l'œuvre entière : c'est un art du visiteur inconnu. On y attend quelque chose, dans le bien-être comme dans la crainte. Le passé n'est pas le moindre des fantômes qui nous habitent.

Le Bal du Pont du Nord tire son sujet de la Belgique occupée pendant la guerre de 14, des luttes secrètes entre espions anglais et allemands. Le principal personnage est un marin qui participa à l'attaque et qui tient un hôtel sur la côte ; il s'appelle Gibson, dit le Rouge, parce qu'il est roux et aussi pour nous faire penser à Stevenson. L'intrigue se développe lentement, dans le passé et dans le présent, puisqu'elle continue à vivre. Son point fatal est la nuit du 22 avril, cette attaque de Zeebrugge où Gibson s'était bien promis de mourir *pour l'honneur de l'uniforme et pour les souvenirs du vieux pays.*

Oui, il était grand temps de lire ce roman passionnant et mystérieux. Pierre Mac Orlan a une influence plus durable que tumultueuse. On la retrouverait chez Marcel Aymé, en particulier dans *La Rue sans nom* (1). [Mais je ne sais si cet auteur mérite encore d'intéresser les lecteurs de la Table Ronde. Notre chroniqueur dramatique, après s'être renseigné dans tous les salons du XVIe arrondissement, a découvert le mois dernier qu'il s'agissait d'un écrivain sans style, sans pensée, sans grand comique et tout à fait dénué de poésie. Les mauvaises langues proposent d'imprimer cette critique à la suite de *Clérambard* (2). Ce n'est pas mon opinion. La pièce est bien assez drôle sans cette conclusion, qui trouverait plutôt sa place à la fin du *Confort intellectuel* sous le titre : « Remontrances, fulminations et déplaisir d'Anaïs Coiffard » (3)].

(1) Éd. Gallimard.
(2) Dont les Éd. Grasset viennent de nous donner une charmante édition.
(3) Comme on le sait, Anaïs Coiffard est l'héroïne de l'Inconfort intellectuel, doctrine hardie, d'un primitivisme bouleversant, avec des latences inouïes et quelque chose de profondément authentique.

★

Étrangers sur la Terre (1) passe pour le meilleur volume d'une série déjà fameuse. Henri Troyat se lit toujours avec passion ou avec agrément, suivant le tempérament du lecteur. Je n'entreprendrai pas de résumer un livre dont les héros, Michel, Akim, Tania, leurs enfants, ont déjà des spécialistes. Son thème général est l'émigration russe à Paris, après la révolution de 1917 ; puis, tous les problèmes qui se posent à des jeunes gens qui ont mal connu leur pays et se trouvent tirés entre deux patries. Ce sujet émouvant est traité avec sobriété. Henri Troyat a gardé de ses ancêtres une certaine chaleur sentimentale, mais il a appris, dans son lycée de Neuilly, à décrire ses personnages d'un trait précis.

On devine, quand on a fini *Étrangers sur la Terre* qu'il n'est pas très facile d'écrire un roman à succès ; cette expression revient à la formule de Bainville : *Celui qui n'écrit pas pour tout le monde est perdu.* Une chose aide l'auteur : c'est qu'il est un des rares écrivains de sa génération vraiment doué pour l'art du roman. Une réussite critique, comme son *Pouchkine* (2), un livre de voyage qui a été trouvé amusant, comme *La Case de l'oncle Sam* (3), viennent flanquer une œuvre essentiellement fondée sur l'imaginaire, la digestion des souvenirs. Qu'il nous parle de cinéma, d'un élevage de poules ou d'amour, il nous intéresse également. C'est encore le signe d'une œuvre qui est bien d'accord avec la vie. On pourrait diviser les romans en deux sortes : ceux qui partent des événements de tous les jours pour déboucher dans le monde extraordinaire des passions (ce serait le cas de Balzac). Les autres commencent par une impression d'étrangeté et finissent par l'apaisement (citons Proust et même Stendhal, en remplaçant l'étrangeté par la révolte). La première catégorie est naturellement plus réaliste et M. Troyat s'y inscrit. On lui reprochera sans doute une certaine défaillance sur le chapitre des passions. En revanche, on lui reconnaît le don d'animer les scènes de masse. Il a frappé, dans *Tant que la terre durera* et *Le Sac et la cendre* (4), par ses foules révolutionnaires. Il les retrouve, à la fin d'*Étrangers sur la Terre*, le 6 février 1934.

Je crois qu'un Russe ne pourra lire ce roman sans émotion. Il y retrouvera son pays, plus encore dans l'expérience de la dépossession que dans les vieux souvenirs. (Nous allons parler, avec les Mémoires de Vitrolles, d'autres émigrés.)

Il est bien remarquable que ce récit paraisse trente ans après les événements qui l'ont inspiré. Les enfants sentent quelque chose quand les grandes personnes n'y voient rien. L'avenir les guette, à leur tour : de l'ombre qui emplissait leur cœur, ils font un visage.

(1) Éd. de La Table Ronde.
(2) Éd. Albin Michel.
(3) Éd. de La Table Ronde.
(4) Ces deux livres aux Éd. de La Table Ronde.

★

La N. R. F. possède une excellente collection de romans qui s'appelle *Mémoires du Temps passé pour servir au temps présent.* Le dernier-né de cette collection, que Louis-Raymond Lefèvre dirige avec beaucoup de maîtrise, est un volume des Mémoires de Vitrolles. Je ne sais si le romanesque garde un sens. Je ne sais si les évasions, les conspirations et autres aventures qui nous enchantaient, de notre temps, ont encore droit de cité en 1950. Le siècle, désespérément, cherche à enfanter un héros sérieux et tant pis pour nous s'il le trouve. En attendant, voici Vitrolles.

Il appartenait à une vieille famille provençale et de robe. Il se félicitera, au début de son récit, de cette double origine. Il aura juste le temps de respirer le parfum du XVIIIe siècle : mais ce n'est pas une odeur de faiblesse. Il est en province et dans une famille qui élève ses enfants vertueusement. Quand la révolution éclate, il s'engage dans l'armée de Condé. C'est un tableau, intéressant de nos jours, que celui de ces émigrés luttant contre leur pays et bien obligés de vivre ce déchirement. La riante noblesse française continue à se battre héroïquement, acceptant sa pauvreté.

Mais un peu plus tard, le baron de Vitrolles va se conduire tout à fait comme un héros de roman. Pendant une permission, il rencontre un inconnu qui défend les premiers principes, humanitaires et libéraux, de la Révolution. Le jeune homme lui répond vertement que tout se tient et qu'il était bien lâche de commencer un mouvement qu'on était incapable d'achever les yeux ouverts. Si l'on tient aux comparaisons, ce dialogue est un peu celui d'un démocrate-chrétien et d'un « réprouvé », au lendemain de l'épuration : « Nous n'avons pas voulu cela. — Êtes-vous capable de vouloir quelque chose? » Mais l'inconnu vaut mieux que la comparaison ne l'indique : c'est l'ancien Constituant Mounier, il est Dauphinois comme la mère de Vitrolles. Les deux exilés se réconcilient autour de leur province.

La guerre, pour notre héros, reprend. Mais tandis qu'il creuse des retranchements, il ne se doute pas qu'on est en train de le marier. Mounier a été séduit, il le vante auprès de la duchesse de Bouillon, qui possède une fille adoptive. On discute les mérites du candidat. On s'interroge sur sa famille. Enfin on le convoque. Il est assez étonné de cette aventure, mais il accepte. Le voici à Erfurt, faisant sa cour. On lui a jugé les dents blanches, grand signe de séduction. Quant à sa fiancée, il lui trouve le teint brouillé, les yeux petits, mais d'assez bonnes dispositions par ailleurs. Le mariage se fait. Vitrolles doit abandonner la carrière des armes et il en souffre.

Sous le Directoire, il reviendra en France avec sa famille. On attend l'apaisement. Mais ce qui arrive est pire pour certaines consciences. On avait eu le désordre, sa barbarie. On a l'injustice consacrée. Il faut s'attarder sur cette idée : Vitrolles est jeune, il ne tient pas à des préjugés. Mais il réclame les antiques libertés provinciales, il est indigné par la conscription et par les mesures

tyranniques de l'Empire. Alors que la plupart des républicains sont fatigués et se donnent au liquidateur de leur faillite, il reste une noblesse assez indépendante, assez fidèle à son essence, pour résister.

La seconde partie des Mémoires, la plus étendue, concerne la restauration. Elle commence en 1814. Napoléon a envoyé Caulaincourt (1) à Châtillon, où il rencontre les plénipotentiaires étrangers. A Paris, l'opinion monarchiste s'inquiète. On n'a aucune liaison avec Monsieur, frère du roi, qu'on suppose en Alsace. On sent bien que les Alliés n'ont pas une conduite politique très ferme. Vitrolles décide de partir, de voir le comte d'Artois et de le ramener à Paris.

Regardez maintenant ce visage froid et passionné qui orne la première page des *Mémoires.* C'est celui d'un petit gentilhomme qui va se livrer à une action insensée. Il est inconnu de son roi. Il ne s'est jamais mêlé aux affaires publiques de son temps. Il traverse les lignes, emportant deux mots de recommandation de Dalberg, conseiller d'État et protégé de Talleyrand. Il ne peut joindre son prince, mais il arrive à Châtillon. Son désir est simple : il veut faire rompre le Congrès ! D'abord, le voici auprès de Stadion, représentant de l'Autriche et ami de Dalberg. Puis auprès de Nesselrode (comme signe de reconnaissance, Dalberg lui a donné deux prénoms de femmes que l'ambassadeur avait courtisé jadis, à Vienne — cela pour le roman !). Il verra tout le monde : Metternich, l'empereur de Russie, Castlereagh. Il leur dira la même chose : déclarez que vous ne traiterez pas avec Napoléon. Les provinces que vous avez gagnées, remettez-les au Roi de France. Ne laissez pas à votre occupation son caractère odieux, donnez-lui un sens acceptable pour les Français et, surtout, marchez sur Paris. Paris est prêt à abandonner l'Empire.

Nous ne prétendons pas exagérer l'importance de Vitrolles. Il n'a pas fait rompre un Congrès, auquel Napoléon ne tenait que pour la montre. Mais il a singulièrement contribué à donner aux Alliés ce qui leur manquait le plus (2) : des idées. Tous ces monarques et Alexandre le premier, ne croient plus aux Bourbons. Ils ne les trouvent pas assez « modernes ». Entre un Napoléon dont ils ont peur et une dynastie qu'ils ont férocement oubliée, ils cherchent vainement une solution. Le mérite de Vitrolles à leurs yeux, sera de représenter l' « opinion éclairée » de la capitale. Ils ont refusé, pour ne pas se compromettre, de recevoir les envoyés du comte d'Artois, mais ils écoutent cet inconnu. A travers lui, ils voient un gouvernement possible pour la France ; ils sentent aussi l'opinion de gens comme Dalberg, comme Talleyrand, peut-être comme Fouché, ô dérision !

A Châtillon, les deux régimes sont représentés par deux honnêtes hommes. Caulaincourt a pour lui l'estime des cours européennes, une réputation de pacifiste et l'amitié d'Alexandre qui

(1) On pourra lire les *Mémoires de Caulaincourt* (Éd. Plon). Le troisième volume concerne les dernières négociations du régime impérial agonisant.

(2) C'est ainsi que les traditions commencent.

l'a bien assez trompé jadis pour l'aimer un peu aujourd'hui. Ce gentilhomme si distingué, en effet, n'est pas un aigle. Au contraire, Vitrolles va se montrer bon diplomate. Il découvrira, pendant ces négociations, que les secrets du métier sont beaucoup plus dans un langage net, rapide, assuré, que dans un long et cérémonieux entretien. Il nous dira que Talleyrand et Metternich l'ont confirmé plus tard dans cette opinion. Il faut bien qu'il en soit ainsi pour que les plénipotentiaires aient tous désiré le voir, plusieurs fois en leur particulier, puis en commun — pour se rendre à ses raisons quand Napoléon fera échouer le Congrès. On nous dira qu'il n'y avait pas d'autre solution pour eux. Ce n'est pas certain. A cet instant, ils songeaient beaucoup à une sorte de dictature républicaine. Il y avait aussi la possibilité d'une régence de Marie-Louise. Mais l'accueil que Bordeaux fait au duc d'Angoulême et la détermination de quelques hommes, dont Vitrolles est le premier, leur impose ce qu'ils ne savaient s'imposer eux-mêmes.

Puis, contre le désir des ambassadeurs, il rejoint Monsieur, dont il n'est pas connu, rappelons-le. Il le trouve assez ignorant des conditions politiques françaises. Il l'en instruit. En même temps, il lui cite des noms susceptibles d'entrer dans son premier gouvernement : Beugnot, l'abbé de Pradt. Le plus admirable est que ces noms lui viennent à l'esprit, dans la conversation et qu'ils seront retenus et qu'ils seront bons.

Maintenant, Vitrolles regagne Paris. Mais il est enlevé, avec son escorte, par des francs-tireurs. Il manque d'être fusillé et s'échappe. Le voici à Paris. Les Alliés ont suivi son conseil et ils sont maîtres de la capitale. Le Sénat, s'empressant d'abandonner Napoléon, se donne une autorité qu'Alexandre est prêt à reconnaître : comme toujours, chez ce curieux jeune homme, le machiavélisme et les « idées généreuses » vont de pair, car le Sénat est peut-être la république, mais il est prêt à tout céder. Vitrolles ne l'entend pas ainsi. Il tempête, exige le retour du roi. D'ailleurs, ajoute-t-il, j'avais décidé de le ramener et je l'aurais ramené.

La monarchie gagne du terrain tous les jours. Les Corps constitués lui font leur soumission. Les maréchaux les suivent. Tous se rallient à « Louis-Stanislas-Xavier ». Vitrolles et les gens de son espèce ont gagné la partie. Ce sera le tour de Talleyrand, de Richelieu et de ces admirables négociations qui rendront à la France une place qu'elle ne pouvait même pas rêver.

On voit un peu, par ce résumé, toutes les perspectives qu'ouvrent les Mémoires de Vitrolles. C'est une très étonnante histoire où le courage, l'imagination, le goût de l'extraordinaire jouent bien leur rôle. Ce petit gentilhomme provençal, qui vient d'étonner les souverains d'Europe, tombe entre les mains des francs-tireurs. On va sans doute le fusiller, mais il ne peut s'empêcher de trouver sa situation drôle. Des héros qui savent rire, cette espèce fâchera toujours les âmes prudentes ; elles ignorent que le courage et l'ironie ont une seule origine : se guérir de soi-même par le feu ou par le rire, — cette légèreté que les graves habitants de la terre prennent tout d'un coup...

ROGER NIMIER.

LA MORT DE SOCRATE
de BRICE PARAIN

« Ce Socrate d'aujourd'hui, fils d'un cantonnier de village, comment s'y prendra-t-il pour vivre et mourir à la façon de l'autre Socrate? » Telle est la question posée sur la bande d'édition du dernier livre de M. Brice Parain (1). Mais si l'on répugne à chercher dans un roman la réponse à une question, la solution d'un problème ou une sorte de mise en équation propre à satisfaire l'esprit de géométrie qui n'a précisément rien de romanesque, on aimera mieux penser que l'auteur a eu la délicatesse d'avertir *par la bande* le lecteur de l'intention de son ouvrage et d'orienter, par conséquent, son esprit vers une conclusion formelle : « On ne parle jamais sans conclure », a dit ailleurs (2) Brice Parain. En d'autres termes, cela veut dire que toute histoire a sa morale.

De fait, il paraît certain que Brice Parain a voulu faire de son roman un *exercice de morale*. En quoi il a pris le contre-pied des romanciers d'aujourd'hui qui emploient le roman, genre d'expression dénué de contraintes et de formes premières, pour se fabriquer une morale, une « vision du monde », un univers bien à eux, etc... etc... Ils écrivent librement... Parain utilise le roman pour éprouver sa philosophie. Pour lui, semble-t-il, faire un roman n'est point courir une aventure ; aller dans l'inconnu y chercher du nouveau, c'est-à-dire encore de l'inconnu, mais, au contraire, c'est aller reconnaître ce qui est déjà connu ; c'est aller chercher ce qui a été trouvé. Au commencement de ce qu'il convient d'appeler le roman contemporain, il y a une donnée immédiate de la conscience, un sentiment brut d'existence, petite flamme qui doit devenir soleil ou incendie. Au commencement de *La Mort de Socrate*, il y a une intention ferme. Il importe que la définition reste fidèle à l'intention. A ce style volontaire on reconnaît le classicisme.

La première manifestation de la volonté de l'auteur est dans le nom qu'il donne à son héros et qui constitue la gageure philosophique à tenir, la donnée de l'exercice de morale à faire... Le cantonnier Patenôtre donne à son septième enfant le nom de Socrate qu'il ne connaissait guère que par les feuillets roses du dictionnaire Larousse, parce que Socrate est « le seul grand homme qu'il admirait pour l'achèvement de son œuvre » — mais aussi parce qu'il faut un commencement à tout et qu'affirmer une identité de nom est un commencement valable. Par un point arbitrairement choisi, dit le mathématicien, on trace une ligne etc... Sous un prétexte quelconque, l'auteur décide que son héros s'appellera Socrate.

Ce petit jugement d'identité contient toute la suite du récit. Il ne faut pas que ce nom soit un mensonge. Il faut que Socrate soit Socrate. Et, puisque Brice Parain est un philosophe chrétien, il a peut-être été séduit par l'idée que Socrate devait être fidèle à son nom de baptême. Il a peut-être même voulu baptiser, par procuration, le vieux philosophe grec. Il a, en tout cas (mais son œuvre atteste que c'est un constant souci chez lui) uni dans l'esprit de vérité la dialectique grecque à la mystique chrétienne.

Si je m'en tiens à la question posée, je chercherais dans ce roman tout ce qui, en circonstances, événements, manières d'être et façon de parler peut rendre comparables Socrate l'Ancien et Socrate le Jeune. Ils ont entre eux des points communs qui sont comme des points de repère à travers le temps et malgré la singularité de leurs existences. De même que Socrate l'Ancien s'était fait sophiste et philosophe parce qu'il croyait à la parole, de même Socrate le Jeune se fera Frère Prêcheur chez les Dominicains. L'un a fait la guerre, l'autre la fera. Socrate avait éprouvé les plus grands embarras

(1) *La Mort de Socrate*. Éd. Gallimard.
(2) *Recherches sur la nature et les fonctions du langage*. Éd. Gallimard.

dialectiques et avait douté qu'il fût possible de distinguer la vérité de l'erreur. Le R. P. Socrate Patenôtre doute qu'il fût possible de distinguer la tentation de la grâce. Socrate, mis en prison, y avait composé des vers. L'autre fera de même dans la même situation. Enfin la mort violente des condamnés achève leurs destins.

Vivants du même nom, ils vivent aussi du même esprit — que l'on peut appeler socratique sans risquer de se tromper... Esprit occupé de la vérité et des moyens d'atteindre la vérité. La morale qu'il conçoit recherche l'accord de l'action et de la parole ou plutôt leur union et tend invinciblement à l'épreuve de cette union qui est la mort. Cela, qui peut sembler absurde pour une morale — mode de vie — a cependant une valeur infinie de prédication. La Mort de Socrate instruit mieux que sa parole la plus vraie. Cette mort exemplaire féconde la vie d'autrui. « Il n'y avait vraiment dans la vie qu'une seule chose qui valait mieux que le reste, c'était la défaite de la parole avec l'avènement de ce que les morts ne parvenaient jamais qu'à suggérer ou faire regretter : cette sorte d'anéantissement dans la nécessité qu'on appelait amour. »

Ainsi est exprimée une des ambitions intellectuelles de Brice Parain qui est, je crois, d'ajouter à la philosophie socratique la notion de charité qui, selon lui, y fait défaut.

... Mais décidément, à relever ces points de comparaison ne risque-t-on pas de nuire à ce livre qui pour plaire et intéresser n'a pas besoin de références historiques et biographiques constantes? On imagine que Brice Parain a souhaité qu'une fois donné le nom de Socrate on ne parle plus qu'au présent de l'homme qui le porte et qui est le héros d'un roman contemporain très simple et très pathétique. Socrate Patenôtre est sous le coup de son destin. Son nom est son étoile et le signe de la fatalité des classiques. Il porte en lui son nom comme Phèdre porte en elle la haine de Vénus. L'intention philosophique devient en définitive — en définition — tragédie. Elle n'en est point trahie, mais sublimée, poétisée.

JEAN-YVES CHEVALLIER.

LA POÉSIE

QUATRE POÈTES FRANÇAIS ET UN ITALIEN.

Éluard, Reverdy : on dira quelque jour l'influence que ces deux poètes ont exercée, le second sur le langage poétique, le premier sur les thèmes de la poésie. A Reverdy, nous devons un retour au silence, à l'étrangeté des mots les plus communs : à Éluard, un renouveau de la sensualité simple, qui fait du corps féminin la source et la fin des métamorphoses les plus hardies. Ces deux influences peuvent paraître opposées : l'une distingue l'homme des choses jusqu'à le faire crier d'isolement ; l'autre le mêle si intimement aux choses qu'il en vient à ne plus se distinguer d'elles. Elles s'exercent cependant sur les mêmes esprits : en fait, elles vont toutes deux dans le sens du réalisme moderne ; toutes deux animistes, elles ne diffèrent que par la place qu'elles donnent à l'homme dans — ou hors de — l'univers.

Dès les premières lignes des *Falaises de Taormina,* de Jean Lescure, j'entends l'écho de Reverdy :

La rue plus bas que terre
La maison où je n'entre pas...
... Et la rue passe au fond de l'eau
Ce n'est jamais ton pas dans l'escalier...

Mais dans le même poème, c'est d'Éluard que viennent ces vers :

Tu es si loin que je n'entends que toi
... Je t'entends plus loin que ta voix
Tu te caches sous ton visage.

Je ne note point ces influences pour diminuer l'originalité poétique de Jean Lescure : le souffle de ceux qui nous entourent se mêle à l'air que nous respirons, et nulle réminiscence n'est coupable, quand le poète qui la subit ou l'accueille est digne de la recevoir. Jean Lescure en est digne, certes ; ce distique, qui n'est qu'à lui, suffirait à nous en assurer :

Ce qui se creuse avance vers
Le recueillement de la pluie dans la paume.

Presque en même temps que ses *Falaises*, Jean Lescure publiait un ensemble de poèmes en prose : *La Plaie ne se ferme pas*, qui valent par la fermeté du langage autant que par l'intensité dramatique, dont le caractère hallucinant rejoint les images du rêve. Ici encore, si la technique est d'un Rimbaud, ou du premier Éluard, l'oppression que ces textes provoquent, fait penser à Reverdy :

« *Le lit comme un soleil luisait au centre d'une saison à jamais nouvelle, d'une maison plus large. Ta montre s'est arrêtée avec un petit bruit de paupière qui se ferme. La pluie se met doucement à tomber. Il fera sombre encore quand le jour aura été crevé de tes cris. Mais rien ne s'arrêtera. Au fond du temps maintenant il y a toujours ces draps fripés comme un soleil d'automne.* »

★

Jean Lescure a publié ses *Falaises* chez Rougerie, à Limoges, dans la collection *Poésie et Critique* dirigée par Georges Emmanuel Clancier. Cette collection publie des fac-similés de manuscrits originaux : le lecteur lit donc le texte dans l'écriture même de l'auteur, ce qui n'est pas sans lui expliquer le poème d'une manière plus familière, avec l'accent de la confidence, dirait-on. Dans cette même collection, Gabriel Audisio fait paraître *Rapsodies de l'Amour terrestre*. La belle humanité du poète s'y retrouve, et le voyageur qu'est Audisio se plaît à des mètres de chansons qui évoquent les départs, les changements dont ils éveillent le désir ou l'écho dans le cœur de l'homme. Il y a toujours eu chez Audisio comme une nostalgie de la permanence à travers un sens très vif, indéfiniment renouvelé, de l'impermanence et des intermittences du cœur. Ici, visiblement, c'est un homme dans la force de l'âge qui chante de la même voix son courage et son goût de vivre, en même temps que la mélancolie qui s'accroît en lui.

Cette grande lavée du matin
Dans les ruissellements d'eau
Sur le visage sur le dos,
Tous ces départs tous ces retours
Les instants les heures les jours
Et tous ces lourds paquets des ans tous les ans,
Cette grande lavée du matin
Qui pourrait faire couler entre mes mains
Mes trésors et ma pauvreté
Avec ce vent qui pourrait me déshabiter
Avec sa pluie qui pourrait me déliter,
Cette grande lavée du matin
Qui pourrait ah qui voudrait bien
Tous les jours recommencer
A me laisser là tout nu tout propre mais sans rien
Comme un naufragé sans pain ni vin
Un amant sans amour
Un heureux sans bonheur
Un vivant sans mémoire
Un mortel sans espoir.

★

André Frénaud ne se permet aucune complaisance envers sa noire mélancolie. Celle de Gabriel Audisio est d'un homme aimant la vie telle qu'elle est, souffrant peut-être, comme nous souffrons tous, de ce je ne sais quoi d'inachevé que contiennent tout bonheur et toute peine, — ce je ne sais quoi qui nous permet de recommencer sans cesse à vivre, et même de recommencer à nous créer. La mélancolie d'André Frénaud est une mise en accusation radicale de la vie même, comme si, toutes les preuves à l'appui rassemblées enfin, et la peine capitale justifiée, le condamné à vivre trouvait quelque amère consolation au verdict que lui-même il prononce. La poésie de Frénaud me fait penser à cette chanson de valet de ferme auvergnat :

Chavez-vous quoi que je mange
Quand je chuis à la maijon?
Je mange la bouje de vache
Mej amis ch'est pas bien bon
Ya ben du pain blanc
Mais ch'est pour la patronne
Y a ben du pain blanc
Mais ch'est pour lej enfants.

Ce n'est pas si loin de *Tout m'inquiète :*

Il y a des rats dans le pis de la vache qui crachent quand je malaxe leurs nez noirs une blancheur miraculée...
Il y a des vers sous la chemise de la mariée. Il y a des bêtes dans le lit de la morte.
Il y a une taie sur l'œil de la beauté
Je n'ai pas peur.

★

Le parti pris de prosaïsme est grand chez Frénaud : il atteint à une sorte d'humour dans le réalisme noir, et c'est la force de ce poète que de pouvoir transmuer son dégoût de la vie en un chant parfois atroce, mais tout de même en un chant. Toutefois, pour mon contentement personnel — et quelle que soit l'admiration que je ressente pour ces *Poèmes de Dessous le Plancher* dont j'ai tiré la citation précédente — je préfère à ce réalisme noir un réalisme plus quotidien, plus humain parce qu'il se rapproche de notre condition commune, sans l'exiler à l'extrême du désespoir, sans même la poétiser par la recherche d'un effet quelconque. Je pense aux 22 *poèmes* que vient de publier Lucien Becker. Lucien Becker est l'un de nos jeunes poètes les plus doués, les plus inquiets de perfection, et qui la cherche curieusement ici dans un refus constant de la forme.

En te renversant sur le lit
Tu donnes à la clarté la forme même de tes seins...

(Par parenthèse, nous voici revenus à Éluard). Cette affirmation volontairement dénuée de musique ne vise qu'à faire voir : il faut que la phrase ait une évidence intérieure, qu'elle ne doive rien qu'à son sens nu.

Je pense à la précision du regard
dont tes yeux couvent nos étreintes.

Poèmes charnels, qui seraient presque des notes d'observateur, si l'étrange pouvoir de métamorphose, découvert par Éluard, et que nous avons vu Lescure exploiter, ne se retrouvait également chez Becker :

Le chemin qui me mène vers tes yeux
passe au-dessus du monde.
Tu es au centre de l'étoile de mes pas
tu es l'unique réponse de ma vie,

★

Je suis loin d'être insensible à ces quelques poètes : je regrette parfois qu'ils restent sourds à leur propre chant. Sauf Audisio, leur aîné, ils se donnent un peu trop le luxe de refuser la facilité apparente de la musique : il est significatif que Jean Lescure, l'artiste le plus achevé d'entre eux, ne la trouve que dans ses proses, ou plutôt ne la cherche que là. Je veux que la poésie chante, qu'elle chante sur de la musique et sans la musique : qu'elle soit orale, et il est grand temps que des poètes se refusent à l'alchimie des mots, retrouvent le rythme et la syntaxe propres au souffle humain. Pourquoi faut-il que ce grand besoin que j'ai de lyrisme — que nous avons tous, mais nous avons encore la sotte pudeur de ne pas nous l'avouer, par peur des petites « terreurs » embusquées

aux carrefours des lettres —, ce soit un poète italien qui le satisfasse, et non un Français? Giuseppe Ungaretti publie *La Terra Promessa :* de courts poèmes, aussi précis de langage, et dépouillés, et savants, que le peuvent désirer nos modernes ; mais des poèmes conçus pour chanter. En même temps, il nous donne sa traduction de Phèdre :

Principe, si ,languisco E brucio per Teseo
L'amo, non quale l'hanno Negli inferno veduto,
Di oggetti i più diversi Adoratore fatuo,
L'alveo a disonorare Sceso, del Dio dei morti;
Ma fedele, ma fiero, E un poco anche scontroso,
Affascinante, giovane,
Dietro a sé trascinante tutti i cuori,
Simile agli Dei nostri, Come ce li dipingono,
O come vedo voi.

Il faut entendre Ungaretti lire ses poèmes : il les lit de tout son corps, ce sont plus que des signes intellectuels, ce sont des fureurs, des exorcismes, des charmes, exprimant l'énergie physique de l'âme. Des poèmes charnels : mais la chair ne s'exprime parfaitement que dans une musique qui lui soit propre, et non seulement dans les images qu'élabore l'esprit. Est-ce la sensibilité qui manque à nos poètes? Ou l'excès d'intelligence qui les rend trop attentifs à ce qu'il ne faut pas dire, et par là même impuissants à dire ce qu'il faut?

PIERRE EMMANUEL.

L'HISTOIRE

HISTOIRE ÉCONOMIQUE ET SOCIALE

On parle couramment de la « civilisation moderne ». C'est sans doute ce qu'entend Joseph Chappey quand il intitule son dernier livre : *Histoire générale de la civilisation d'Occident de* 1870 *à* 1914 (1). Cette « civilisation moderne » se serait définitivement constituée pendant le dernier tiers du XIXe siècle, entre 1870 et 1900. A ce moment privilégié de l'Histoire, après les crises de croissance des années 1840-1850, le progrès des techniques, la production économique, la montée des besoins, les relations sociales, se seraient développés selon un équilibre qui dura une génération, pour se détériorer aussitôt après, à partir de 1900, début d'une ère de troubles.

(1) Éd. Presses Universelles. Tome I (1870-1914).

Donc l'auteur commence par admettre qu'il a existé une « civilisation moderne » où les progrès matériels n'ont pas anéanti les anciennes habitudes de vie en communautés amicales. Admettons avec lui que les structures traditionnelles étaient encore en place à la fin du XIXe siècle. Le problème consiste donc à dater le déclin de l'âge victorien, comme disent aujourd'hui les Anglais, et les causes de son rapide effondrement.

Nous ne suivrons pas l'auteur dans ses développements sur les notions de civilisation et de révolution. Ils composent la partie faible du livre. Cessant de coller à l'analyse des faits particuliers et concrets, l'auteur se laisse prendre aux illusions d'une terminologie confuse et vague. Mauvaise méthode que d'expliquer une civilisation, ce phénomène de totalité, par des concepts trop généraux. J. Chappey fait le procès des spécialistes qui méconnaissent l'unité des structures de civilisation. Sans doute, mais on verse de l'eau au moulin de ces spécialistes, si on ne leur oppose pas une manière aussi rigoureuse, si on n'évite pas avec soin la confusion terminologique. J. Chappey a raison de s'en prendre aux catégories du spécial. Mais il a tort de confondre le spécial et le particulier. Le spécial : la portion d'humain qui répond au compartimentage d'une discipline scientifique. Le particulier : le phénomène observable, unique, qui est arrivé une fois seulement, dans son intégralité, mais avec la plus grande précision de détail. C'est en effet dans le détail le plus particulier, et non pas dans une moyenne trop loin de la fraîcheur vivante, qu'apparaissent les caractères distinctifs d'une civilisation : un trait de mœurs n'est pas, si menu qu'il soit, le découpage artificiel d'un spécialiste qui décante ses observations pour en retenir seulement la matière de sa spécialité. Mais ce petit détail, s'il est aigu et précis, révèle à lui seul toute la couleur du monde à l'endroit et au moment où il a été noté. C'est pourquoi l'histoire des civilisations demeure une science du particulier.

Laissons donc de côté ces généralités où nous nous sentons mal à l'aise, et revenons au problème central du livre.

L'un de ces mérites est d'insister sur l'importance des années 1890-1910 dans le processus d'accélération de l'Histoire, pour reprendre l'expression de Daniel Halévy. Déjà dans un livre plus rapide et moins ambitieux, mais bourré d'observations ingénieuses (1), Jacques Chastenet avait souligné l'originalité de la période Fallières. Il avait remarqué que onze ans seulement séparent le Grand Palais du Théâtre des Champs-Élysées ! Une telle variation du goût témoigne d'une crise de la sensibilité. Il est intéressant de retrouver cette coupure dans la vie politique et sociale, analysée avec pénétration par J. Chappey et de noter la tendance nouvelle qui entraîne rapidement tout l'Occident.

Dans la vie syndicale : les ouvriers de France et d'Angleterre, après les troubles du chartisme, de la Commune, avaient connu une époque d'apaisement, où les grèves avaient poursuivi des buts corporatifs, et n'avaient pas mis en péril l'économie d'une

(1) *La République de Fallières*. Éd. A. Fayard.

communauté nationale ou professionnelle, à laquelle les travailleurs avaient conscience d'appartenir. Au contraire, au début du XXe siècle, et malgré une conjoncture plutôt favorable, les conflits se passionnent, perdent leur caractère corporatif, pour devenir des mouvements de fond, vraiment révolutionnaires.

Dans la vie politique : les formations modérées du XIXe siècle ou disparaissent, ou se durcissent et deviennent plus combatives. Les opinions extrêmes, à gauche comme à droite, rallient l'opinion et se partagent les élites intellectuelles. Avec l'affaire Dreyfus en France, la guerre des Boers en Angleterre, la passion politique s'étend et s'exaspère.

Dans la vie internationale : les passions fourbies dans les luttes sociales et civiles sont transférées aux nations, animées désormais du sentiment de haine qui opposaient le riche et le pauvre.

Comme J. Chappey l'a bien montré, les structures du XIXe siècle, capitaliste et ouvrier, cèdent sous la pression d'une violence primordiale, dont la montée massive porte l'Occident et le Monde jusqu'aux grandes mêlées catastrophiques de notre génération.

L'avènement de la violence dans la vie quotidienne, dans les rapports sociaux où elle a précédé la guerre des nations, voilà l'élément nouveau et révolutionnaire. J. Chappey a su montrer que l'excroissance de l'appareil financier, les impérialismes économiques, mis en avant par les marxistes étaient incapables d'expliquer cette resurgence à l'intérieur des vieilles civilisations, des mythes primitifs de la violence. Mais il a souligné — trop brièvement, hélas ! car on touche là au point capital — les relations entre cette explosion de force primitive et la pénétration des techniques dans la vie quotidienne. Celle-ci provoque, dans les grandes villes, comme une poussée de refoulement : le culte du corps fort et nu, pas étranger aux progrès de l'homosexualité, l'illusion de retrouver dans une vie naturiste les fraîcheurs perdues, etc... C'est dans cette direction que l'historien du monde moderne et de notre civilisation devrait pousser ses analyses qui ne perdraient rien à être plus précises et plus détaillées.

★

L'excellent petit livre que J. Saint-Germain publie sous le titre : *Les Financiers sous Louis XIV* (1) a au moins deux titres à retenir notre attention.

D'abord la manière : on ne saurait trop louer l'auteur d'avoir évité un exposé général et abstrait des conditions économiques et monétaires de l'époque. Il a préféré décrire avec précision et minutie la carrière, d'ailleurs savoureuse et pittoresque, d'un financier important, Poisson de Bourvalais. Il ne s'agit donc pas de la Finance, seulement d'un certain financier, et c'est le meilleur moyen de comprendre, par delà les aspects personnels d'une vie d'homme, le mouvement général de l'époque.

(1) Éd. Plon.

On ne saisit pas directement les phénomènes humains par une réduction à une moyenne générale. Au contraire, de l'analyse d'une particularité déterminée découle, ensuite, avec simplicité et sans qu'on ait besoin d'y insister, le trait sociologique qui caractérise un plus vaste ensemble. Cette méthode est d'ailleurs plus conforme à notre expérience concrète de tous les jours : dans notre existence familière, nous n'aurons jamais la connaissance vaine de l'Histoire que nous vivons, sous des aspects généraux. Pourquoi, alors, dépouiller l'Histoire du Passé de cet indispensable truchement entre notre connaissance et les causalités générales, qu'est la particularité vécue dans son irréductible complexité? Il faut d'abord observer la manière d'être des hommes, dans ce qu'elle a de particulier à chacun, et les moyennes se dégageront tout naturellement et sans effort.

Bourvalais est issu d'une famille de petite robe provinciale, des notaires à Laval. A l'origine de sa fortune, il y a la protection de Pontchartrain. Bourvalais devient un grand traitant vers 1690 : il prête au roi et se rembourse sur la vente d'innombrables offices. Dans ses bureaux, un peuple de commis enregistre et encaisse. La banque de cette époque est toujours, malgré le début des Assurances, une banque au service de l'État et gagée sur des fonctions publiques, sur des offices honorifiques et rémunérateurs : faute, à la fois, de ressources fiscales régulières et d'une administration organisée, toutes choses qui viendront tard, seulement au XIXe siècle.

Le banquier enrichi fait donc figure, devant l'opinion publique, de spéculateur malhonnête qu'il faut faire rendre gorge à la première occasion : sous la Régence, on s'est empressé de traduire les financiers devant une juridiction exceptionnelle, malgré la mauvaise volonté du duc d'Orléans, soit qu'il fût circonvenu par les amis des prévenus — parmi lesquels le lieutenant de Palice — soit qu'il ait mieux compris le rôle de l'argent et de la banque dans le monde moderne, alors en formation. Le moment choisi par Jacques Saint-Germain est donc très important pour l'histoire de la Finance : celle-ci garde ses aspects archaïques — qui seront d'ailleurs tenaces, puisque la banque Rothschild devra encore sa fortune au début du XIXe siècle aux emprunts d'État, après les guerres de l'Empire et les traités de Vienne — mais elle est sur le point de se modifier. On n'osera pas pendre les traitants, on se contentera d'en dépouiller quelques-uns : ainsi Bourvalais perdra-t-il le château de Champs qu'il avait fait construire, et la Chancellerie achètera-t-elle sur sa liquidation, son hôtel de la place Vendôme où sont encore aujourd'hui installés ses services. Quelques années plus tard, ce sera l'expérience Law. Et il suffit de rappeler que des banquiers comme Necker, des fermiers généraux comme Lavoisier, étaient entourés déjà d'estime et d'honneur par l'opinion, à la fin du XVIIIe siècle, pour se rendre compte du chemin parcouru. En moins d'un siècle le banquier s'est décrassé et a acquis droit de cité parmi les carrières honorables. C'est une grande étape historique.

★

La *Géographie agraire* (1) de D. Faucher serait plutôt décevante, si on y cherchait, comme chez Marc Bloch, Max Sorre, Roger Dion, des relations savoureuses entre l'observation géographique et la mémoire historique. Cette interférence des deux disciplines est surtout précieuse dans les études du monde rural, car l'équilibre de l'homme et de la terre est un phénomène social à évolution très lente. Les références au passé sont, avouons-le, peu satisfaisantes. Mais l'intérêt du livre est surtout dans le tableau d'ensemble, à l'échelle du monde, de la révolution des techniques dans les sociétés rurales. Ces faits sont en général connus, mais ils sont exposés avec clarté, sans égard aux habituels cloisonnements des manuels traditionnels.

Les sociétés rurales évoluent lentement, mais elles ont pourtant connu des changements importants qu'on peut retrouver dans la succession historique des paysages : ainsi le bassin d'Aquitaine avant et après l'introduction du maïs américain, les *enclosures* dans les campagnes anglaises, les agrumes dans la Sicile arabe, etc... Certes l'histoire de l'humanité a connu d'autres révolutions plus radicales et d'une autre nature que ces changements d'aspect et de structure agraire dus à l'adoption d'une culture nouvelle. Je fais allusion au fait capital de la domestication par l'homme des espèces végétales et animales. Mais cet épisode capital échappe complètement à notre connaissance : il remonte très loin dans la nuit de la préhistoire, et nous sommes réduits à de très fragiles hypothèses, plus appuyés sur l'observation botanique et génétique que sur l'Histoire. L'époque historique ou préhistorique ignore les inventions de plans cultivés. Il s'agit toujours d'emprunts ou d'échanges entre des plantes déjà depuis longtemps adaptées à la culture.

Au contraire, la révolution moderne de la culture n'est pas due seulement à l'apport de produits nouveaux. C'est un aspect, particulier aux sociétés rurales, de la transformation du monde moderne par les techniques. Jadis, les adoptions d'espèces étrangères au cycle traditionnel avaient substitué dans la société paysanne le passage d'une structure à une autre, par exemple la disparition de la jachère. Mais, aujourd'hui, c'est l'existence même d'une structure paysanne qui, à la limite, est mise en péril, moins par les techniques industrielles proprement dites, que par des techniques commerciales. On se demande si le phénomène le plus perturbateur n'est pas, plutôt que le tracteur, la commercialisation générale de la société. Désormais, la condition du paysan dépendrait uniquement des cours établis sur les grands marchés des matières premières.

PHILIPPE ARIÈS.

(1) Librairie de Médicis.

LE THÉATRE

NATURE ET DESTINS DU THÉATRE

Qu'est-ce que le théâtre? — les uns répondent : un divertissement, les autres : un genre littéraire. Qui aperçoit aujourd'hui que le théâtre est une religion, une communion, et que la représentation est la célébration d'un culte? — Le temps des grandes cathédrales est passé, c'est-à-dire qu'il n'est pas encore revenu, et nous savons qu'il dure peu; mais c'est dans l'extrême reflux de la foi, dans l'abaissement, la dispersion du public, et quand le poids de toutes les contraintes se fait le plus pesant, que les fidèles ressuscitent et que naissent les œuvres. « Nous sommes quelques-uns à penser que la génération qui nous précède a touché le fond de cet abîme où le drame roulait depuis trois siècles. » Voici bientôt trente ans, il est vrai, que Gaston Baty concluait par cet acte d'espérance les pages où il exprimait l'idée proprement religieuse qu'il a de son art. Pourtant, ces pages, il les publie de nouveau aujourd'hui en tête du livre (1) où il écrit, dès la première ligne : « Je n'ai vécu que pour le théâtre, » et à la dernière page : « Une vie toute donnée au théâtre, ce ne peut être que l'histoire d'un grand amour déçu. » Ainsi, malgré la déception et la lassitude — je ne sais pas de grand lutteur du théâtre que l'une et l'autre n'aient abreuvé — bien qu'il se soit un peu retiré d'entre nous, il n'a rien retranché pour nous de son espérance des premiers jours, dans cette méditation sur son art, dans ces notes de travail qu'il veut nous laisser en témoignage, une fois le « rideau baissé ». Mais cette espèce de testament si gravement mélancolique d'un homme qui s'est « résolu à demander aux marionnettes ce qu'il n'attend plus des hommes », qui s'est, plus qu'à demi, détaché des acteurs de chair, dans quelle lumière ne le plongeait pas la soudaine présence de la mort? — Or, le sens du message achève de se dévoiler maintenant que le messager a triomphé de la mort : à coup sûr, le rideau se relèvera sur un nouveau fragment d'univers qu'il aura animé et qui contribuera à annoncer le grand univers dramatique de demain. La leçon du livre se dépasse elle-même : elle nous rappelle que, dans l'ordre même des choses, mortelles, ce qui était perdu peut toujours être sauvé. Et aussi qu'on n'a jamais fini, et que ce n'est pas de nous qu'il dépend de baisser le rideau.

La vérité de Gaston Baty, dans toute la mesure où elle est la vérité même du théâtre, se retrouve naturellement dans le *Dionysos* que vient de rééditer M. P.-A. Touchard (2). Je crois avoir dit naguère de ce petit livre qu'il était la bible de notre art. A le relire, essentiellement le même, mais accru, approfondi, je tiens pour cette bible, si une bible est ce que M. Touchard définit lui-même quelque part une « révélation », le « livre par excellence ». C'est bien le livre par excellence de l'art dramatique, une révélation pour beaucoup, qui seront, espérons-le, illuminés, et un précieux bréviaire pour ceux qui partagent la même foi. La forme la plus brutale mais non la moins nécessaire de la révélation (qu'on trouvait déjà d'ailleurs chez Baty) c'est qu'il n'y a pas de théâtre en France (à l'exception de Marivaux et de Musset) depuis trois siècles. On m'accuserait de paradoxe et d'impiété si je disais : pas de théâtre tragique depuis quatre ou cinq siècles. On aurait raison : soutenir que la

(1) Éd. Bordas, *Rideau baissé.*
(2) Éd. du Seuil.

tragédie classique est littérature, et encore que le théâtre classique français c'est — et surtout, hélas! sans la Renaissance, c'eut été — le théâtre médiéval, exigerait un peu plus qu'une affirmation. Pourtant, c'est ce théâtre médiéval et la tragédie grecque qui ont repris corps, dans un nouveau classicisme français. Car, si la France n'a pas eu de théâtre pendant plusieurs siècles, elle en a un depuis cinquante ans, longtemps méconnu, et qui a fini par triompher. Triomphe précaire, sans cesse menacé, point toujours pur, que seuls un long effort, un constant amour peuvent soutenir et renouveler C'est bien parce qu'elle témoigne, avec une singulière efficace, d'un tel effort et d'un tel amour que cette « Apologie » a tant de prix. Mais si, en vérité, nous n'avons plus, ou presque plus de théâtre, qu'est donc le théâtre et où est-il? — Aristote, qui nous est utile, ne saurait nous contenter; jamais un docteur ne nous expliquera le théâtre : il y faut un dieu. A la lumière du mythe de Dionysos, tout s'éclaire : le théâtre, c'est la représentation de l'homme en état d'ivresse divine.

Dionysien et aristotélicien, M. Touchard concilie harmonieusement son dieu et son maître. S'il est une loi dramatique de nature, c'est la loi du *nécessaire*. Reste à s'entendre sur le nécessaire. Se réduit-il au centre dur et brûlant de l'action? Ne s'étend-il pas à la frange? Ce serait condamner Shakespeare. Quant aux fameuses « règles », elles ne sont que panneaux bien faits pour qu'y donne, tête la première, l'esprit cartésien. (Sur les genres, M. Touchard développe les idées les plus fécondes; mais à propos de leur confusion, il cite l'exemple, dans une tragédie pure, d'un personnage de comédie : le Félix de *Polyeucte*. Je ne vois là que ce comique involontaire dont Corneille fait ruisseler, à commencer par le vénérable Don Diègue, ses ganaches tragiques). La dégradation du théâtre s'est accomplie aussi bien dans l'observance des règles que dans leur bruyante dénonciation — mais alors, le théâtre n'en retombait pas moins dans un asservissement plus redoutable; l'asservissement au réel — et dans l'ignorance ou le mépris des lois de nature du théâtre et de son essence même. Le drame à l'état pur, action tragique, est tombé au rang d'un genre faux, hybride. « Et quand je dis le drame, précise M. Touchard, j'englobe toute cette tradition qui part d'Euripide pour aboutir, à travers Beaumarchais et Diderot, Hugo et Dumas père, aux auteurs déjà oubliés du réalisme et s'effondrer — du moins l'espérons-nous — avec la pièce contemporaine. »

Voilà un livre qui est réellement un acte, et le mot prend ici tout son sens. Il n'est pas si commun de voir, à la tête d'une scène illustre, un homme qui ait approfondi la philosophie dramatique. Si, à la Comédie-Française, l'administrateur n'a point, du théâtre, une idée saine et vraie, qui donc l'aura?

Mais que s'est-il passé à la Comédie-Française pendant quatre ans? — Rien, répondrait l'historien qui ne disposerait d'autre document que de *La Galerie dramatique* (1) de M. Francis Ambrière, Je sais bien que cette absence est fortuite, que cette « galerie » est un recueil de chroniques et que la Comédie-Française n'est point dans la juridiction de l'auteur. Mais enfin, il s'agit d'un livre et qui se présente comme le miroir d'une période. On ne doute pas que M. Ambrière aille parfois au théâtre pour son plaisir; n'eût-il pu, afin que son tableau, par ailleurs excellent, fût complet, esquisser l'activité des deux scènes, en insistant sur les meilleurs traits? — Il aurait beau jeu à me répondre que si on retranchait du répertoire moderne de la Comédie-Française ce qui, au jugement de son administrateur et à notre propre sentiment, n'est point le vrai théâtre, il n'en resterait pas grand-chose, et que par conséquent il est quitte avec nous. Mais on a beaucoup répété que la Comédie-Française est un musée. Un musée n'est pas seulement toujours une exposition de chefs-d'œuvre; il peut être aussi une collection de documents utiles, voire agréables à consulter; la contemplation d'un musée des erreurs n'est nullement dépourvue d'enseignement, et par là, la

(1) Éd. Corréa.

Comédie-Française reste dans son rôle. Au vrai, en fait d'ivresse, ce qu'elle nous offre pour une longue période, c'est le spectacle très complet de l'ilote sous tous ses masques. Mais ce n'est point là tout, et même ce n'est rien. A parcourir *la Galerie Dramatique*, le promeneur innocent pourrait croire, par exemple, que Molière ne se rencontrait à Paris qu'à l'Athénée ou à Marigny, et ignorer qu'il a été honoré dans sa propre maison.

Les querelles étant bien plus plaisantes et excitantes que l'approbation et l'adhésion, je ferai deux querelles à M. Ambrière ou plutôt, car l'espace me manque pour quereller, je marquerai mon désaccord sur deux points, dans deux ordres fort différents. Avec presque toute la critique, quoique avec beaucoup d'honnêteté, M. Ambrière s'est refusé à *l'État de Siège*. Ce refus me demeure mystérieux. Le drame de Camus m'a donné ce choc, si rare, où se manifeste la « tension dionysiaque », et j'ai été enveloppé par cette *aura* qui est, pour moi, le signe de la tragédie. Enfin, ici et là, M. Ambrière réveille autour de Gaston Baty l'éternelle dispute de Sire le Mot. Justement, la réédition, dans *Rideau baissé*, de ce texte fameux, offrira une occasion de le lire à ceux qui en ont beaucoup parlé. On lira du même coup, dans les pages profondes sur le metteur en scène, cette profession sans équivoque : « C'est le texte qui commande tout. » Mais la dispute finira-t-elle jamais et le malentendu se dissipera-t-il, chez un peuple pour qui la littérature est tout et qui propose comme modèle du théâtre un admirable monument de littérature pure : la tragédie classique? N'est-ce pas M. Ambrière lui-même qui, dans le dessein de rendre justice à un spectacle, écrit que « s'il relève de l'industrie il relève aussi bien et plus valablement de la littérature »? Quelle condamnation, puisque, justement, le théâtre n'est ni l'industrie, ni la littérature. Plus significatif encore est le mot de Dubech qui, à propos de M. H.-R. Lenormand (1) se scandalisait qu'on pût « faire danser des sauvages quand on possède la langue de Racine ». Qui oserait le sacrilège de soutenir qu'une danse de sauvage *peut* avoir plus de signification dramatique que la langue de Racine?

De *l'État de Siège*, J.-L. Barrault dans son livre (2) ne parle que d'une manière générale et, abstraite. Il n'aime point à s'appesantir sur les déceptions. L'important, n'est-ce pas que, contre le gré de la critique, la neuve attente du spectateur ait été comblée par le spectacle? Mais le critique est-il encore un spectateur? — De ce livre, il est bien vain de dire qu'il bouillonne et foisonne : nul n'imagine J.-L. Barrault autrement que foisonnant et bouillonnant. Dans cette coulée brûlante, saisirai-je quelques idées? — le Silence-présent, l'acteur-décor (qu'il ne faut point confondre avec le décor-acteur de Baty) et généralement son idée dynamique et féconde de l'acteur-total. Mais il ne s'agit point, on s'en doute, d'un traité ni d'un catéchisme : le titre ne trompe pas, c'est un retour sur sa foi, sur sa vie, ses expériences. Avait-on jamais lu souvenirs ou Mémoires à ce point engagés dans l'action et dans le présent? — L'évocation la plus émouvante, c'est naturellement celle des débuts, la période héroïque de *l'Atelier*, quand le jeune comédien enivré voulut dormir toute une nuit dans le lit de Volpone, enveloppé de ce silence de coquille marine qu'est le bruissant silence de la salle et de la scène désertes. Surtout, pour quiconque les a éprouvés, les sentiments de la rencontre avec Dullin ont une présence déchirante, en même temps qu'une durable vertu. Dullin étant l'acteur même, le public a connu — et de quelle illuminante connaissance — Volpone, Harpagon ou Lear, il n'a pas connu Dullin. Eh bien ! il peut le chercher dans un petit livre qu'il nous a laissé la veille du départ et dont on a peu parlé (3) : c'est une confidence à mi-voix

(1) *Confessions d'un auteur dramatique* (Éd. Albin Michel). C'est un extraordinaire « document ».

(2) *Réflexions sur le Théâtre* (Éd. J. Vautrain). Ill. de Ch. Bérard, M. Brianchon, etc...

(3) *Souvenirs et notes de travail d'un acteur* (Éd. O. Lieutier).

qui a le mouvement de la vie, qui rend le son de l'âme. Je ne sais rien de plus fervent, de plus mystérieux que les premières pages, cette féerie d'enfance où il est déjà tout entier.

Dans le vestibule aux justes perspectives de sa galerie, M. Ambrière esquisse une politique du théâtre et se demande : où va le théâtre? — C'est la question que posait naguère, dans *Esprit*, M. Beigbeder aux jeunes animateurs. Bien entendu les réponses furent diverses, contradictoires, voire violemment opposées ; presque toutes abordaient enfin les problèmes temporels que Dionysos, heureux immortel, ignore. Or, à toutes ces idées, ces tendances, ces fulminations, on trouvait un dénominateur commun, qui permet, sinon de résoudre, du moins d'éclairer le problème en un point où le temporel croise le spirituel. Ce dénominateur, c'est Charles Dullin. Que l'homme en qui le jeune théâtre saluait son maître soit mort dénué de tout, — de tout, c'est-à-dire non pas de l'argent, mais de son instrument, d'une scène où il pût s'exprimer, — voilà un témoignage sur l'état du théâtre et un jugement sur une époque et une société.

Faut-il encore parler de politique du théâtre? Pour l'État, le théâtre est une matière fiscale. Tenons-lui compte de ce qu'il redistribue désormais une parcelle de ce qu'il exige : c'est la manne étatique dont la direction des Arts et Lettres tire à miracle une nourriture. On a raillé l'espèce d'impôt sous forme d'abonnement obligatoire au théâtre que l'U. R. S. S. a institué. On a eu tort. Le glorieux impôt que celui qui rendrait à un peuple son théâtre ! Le malheur, c'est qu'un tel impôt va nécessairement à un théâtre déjà mort : un théâtre d'État. L'État moderne ne peut plus s'intéresser à rien qui soit désintéressé. Dès que l'État montre trop de sollicitude au théâtre, c'est que le théâtre a cessé ou va cesser d'être. « Nous n'en mourrons pas, » dira-t-on. C'est une grande erreur. Prenons garde que le théâtre n'est pas un divertissement qu'un autre divertissement remplace : il est nous-même. C'est dire que s'il *n'est* pas, que si nous ne faisons pas qu'il *soit*, nous aurons décidé — ou le destin aura décidé pour nous — que nous n'étions rien.

Yves Florenne.

LE CINÉMA

...EST-IL UN VIEUX JOUET ?

Nous posons, nous nous posons ces questions :

Est-ce que le cinéma est condamné à préférer les modes anciennes aux modes actuelles, les fiacres aux avions, les temps où le cinéma n'existait pas encore à ceux qui sont prétendument marqués par son existence? *Julie de Carneilhan*, qui est un mauvais film, *Miquette et sa mère*, qui ne déshonore pas mais qui n'honore pas non plus l'auteur du *Corbeau*, *l'Héritière*, qui est d'excellente facture, comme il y a des complets qui sont de bonne et noble coupe, *la Valse de Paris*, qui a toutes les raisons de plaire

et qui plaît, nous permettent de nous le demander. Le cinéma marque au moins une prédilection inquiétante pour les décors rendus illustres et abandonnés par le théâtre et le roman. Cette prédilection, constante, s'accuse.

Est-ce que le cinéma est un art dont il conviendrait déjà de parler au passé? Les amateurs de cinéma vivent le nez sur l'écran. Le critique est d'autant plus porté à prendre de l'intérêt à un film que le dernier film qu'il avait vu était exécrable. Tel ami, qui va au cinéma, une fois l'an, nous ramène soudainement à la réalité, et s'étonnant de nos transports pour *le Troisième homme*, nous demande si nous croyons vraiment que ce film approche de la classe des films de l'école allemande des années 25-30. Il n'en approche pas. D'ailleurs, il n'est que de consulter la chronologie établie par Georges Sadoul. Cherchez à mettre en balance la production de 1949, ou de 1950 avec celle de l'année 31, qui alignait : *l'Opéra de Quat'Sous, Jeunes filles en uniforme, Émile et les détectives, les Lumières de la ville, le Chemin de la vie, le Million, l'Age d'or, la Chienne, Vampyr.*

Est-ce que le cinéma, en dépit du vœu entêté de ses théoriciens, (qui nous annonçait venu le temps de la camera-stylo !) n'est pas occupé à passer sournoisement des mains des réalisateurs à celles des vedettes? Est-ce que le temps des metteurs en scène n'est pas révolu? Sans doute reste-t-il un grand écart entre *Bari* et *la Valse de Paris*, entre *le Criminel* et *le Troisième homme :* Pierre Fresnay ou Orson Welles peuvent indifféremment participer à des films détestables ou meilleurs. L'acteur ne sauve pas tout. Nous constatons seulement qu'il occupe une place d'autant plus grande au fur et à mesure que le réalisateur en occupe une plus discrète. C'est Michel Simon que regardent les spectateurs de *la Beauté du diable*, ce sont Edwige Feuillère et Pierre Brasseur qui incitent ceux de *Julie de Carneilhan* à rester dans leurs fauteuils, quant à Clouzot, son jeu a consisté à jongler avec les noms d'une affiche de gala.

Est-ce que le cinéma est condamné à se retirer sur des positions « préparées à l'avance », qui sont, comme chacun sait, le western ou le film policier? On peut réaliser encore, d'inégales valeurs, d'innombrables *Stagecoach*, d'innombrables *Scarfaces*. C'est un programme. Nous entendons souvent des amis nous assurer qu'ils n'aiment du cinéma que ces spécialités (où en effet il excelle). Ce qui revient à n'aimer la musique que militaire. Malheureusement, ce n'est pas *la Beauté du diable*, qui nous permettra de contredire ces détracteurs du cinéma, et il faut bien avouer que *Il marchait la nuit* et *l'Enfer est à lui* doivent une bonne part du plaisir que nous y trouvons à notre désenchantement.

A ces questions, nous croyons encore qu'il faille répondre : non. Mais les nouveautés de ces dernières semaines nous les ont suggérées avec une force rare. Les plus mauvaises de ces nouveautés nous donnent du dégoût. Celles où nous avons pu prendre le plus d'agrément, des regrets. Qu'apporte *l'Héritière* à l'œuvre de Wyler, et *Miquette*, à celle de Clouzot? Paradoxalement, c'est

le film de Marcel Achard, à cause de sa simplicité, qui nous a laissé le moins sceptique. Il ne bouleverse en rien l'histoire du cinéma, il ne promet aucune satisfaction aux amateurs de ciné-club. Il ne doit presque rien de sa réussite au cinéma comme tel. Mais pour la première fois, depuis trop longtemps, je n'y ai pas vu l'image d'un cinéma prisonnier de lui-même, captif de ses glaces, sûr de sa prochaine mort.

MICHEL BRASPART.

LES BEAUX-ARTS

VÉRITÉ EN DEÇA DES ALPES...

Les historiens de l'art se plaisent à prétendre qu'en Europe tout mouvement artistique important devient vite international, et sans doute est-ce vrai. Mais il n'est pas moins vrai que, souvent, tel pays a opposé une résistance, sournoise ou décidée, à telle forme d'art née en dehors de ses frontières, et ne s'est guère laissé entamer par elle : ainsi l'Italie médiévale — dans sa partie, au moins, péninsulaire — fut réfractaire au gothique, qui, de France, avait conquis Angleterre et Espagne, Allemagne et Pays-Bas, marches orientales et septentrionales de la catholicité, tandis qu'inversement la France du XVIIe a fait grise mine au baroque dont les flots nés en Italie avaient submergé de leurs vagues tumultueuses les domaines des Habsbourgs et de la Contre-Réforme. Si étroites, si profondes — si fécondes aussi — qu'aient traditionnellement été les relations artistiques entre la France et l'Italie, les deux pays n'ont pas toujours marché du même pas sur les mêmes chemins artistiques — et peut-être ce phénomène s'est-il encore produit et se produit-il toujours en ce qui concerne la peinture contemporaine ; l'actuelle exposition du Musée d'Art moderne invite à se poser du moins la question.

Certes, il y eut un moment — peu avant la guerre de 1914 — où les deux peintures furent assez voisines : tout en détestant le Cubisme, en dénonçant son statisme, son ascétisme chromatique, en réagissant contre lui, le Futurisme ne laissait pas de se mettre à son école, répudiant, à son exemple, l'imitation littérale du réel, la conception traditionnelle de l'espace, la perspective, le modelé ; et peut-être même peut-on trouver à sa fringale de mouvement une réplique française dans l'art du Fernand Léger de la *Noce*, du La Fresnaye de l'*Artillerie*, du Delaunay de l'*Equipe de Cardiff*, de même que sa frénésie de couleur a son pendant contemporain

chez nous : l'Orphisme. Mais — le professeur d'Ancona le souligne dans la remarquable préface qu'il a donnée au catalogue de l'Exposition, — le Futurisme tourna court, tandis que, du Cubisme, poussèrent maints surgeons : simple fait, mais dont l'explication pourrait bien éclairer le cœur même du problème des rapports picturaux franco-italiens d'aujourd'hui.

Peut-être n'est-il pas, en effet, téméraire de dire que l'Italie, dans son ensemble, a refusé le Futurisme, parce qu'elle se refusait à l'esthétique nouvelle de la peinture contemporaine, trop contraire à ses traditions. Le poids de son passé — et de quel passé prestigieux ! — la rendait secrètement — peut-être même inconsciemment — hostile à une peinture dont l'essence même était le refus de cet héritage.

Giotto, Masaccio, Piero della Francesca avaient eu la passion des « valeurs tactiles », des formes qui tournent, de cet illusionnisme qui permet de faire croire qu'un plan est un volume. A la suite de Gauguin, les Nabis, les Fauves, les Cubistes refusent de modeler, peignent plat et par teintes plates, cherchent une nouvelle expression de la forme qui permette justement de ne pas « faire tactile. » La Toscane quattrocentiste avait aimé jusqu'au délire la perspective, que l'Italie du Nord du siècle suivant avait ravalé à n'être plus qu'un procédé de trompe-l'œil ; « se rappeler qu'un tableau (...) est une surface plane », professe Maurice Denis — et tous les peintres d'aujourd'hui de fuir cette perspective avec autant de superstition qu'un Ucello la recherchait. Léonard, Corrège, les Bassan, Caravage avaient inventé le clair-obscur — ce clair-obscur que nos contemporains ostracisent comme un suppôt du réalisme et un moyen — le plus nocif peut-être — d'illusion naturaliste. Impossible d'en douter : ce sont bien les valeurs fondamentales de la peinture italienne, de la tradition italienne, que la peinture contemporaine refuse. Comment donc s'étonner que l'Italie à son tour ait opposé à cette peinture un refus? — son refus — son refus qui s'appelle De Chirico, Carrà, Morandi, Campigli, c'est-à-dire les meilleurs artistes de l'Italie d'aujourd'hui.

Il est, en effet, bien curieux que l'Italie de 1914-1925, ardemment, résolument moderne, voire moderniste, ait élaboré une peinture à la fois moderne et réactionnaire, — la Peinture Métaphysique. Moderne, cette peinture l'était par son accent nouveau, sa poésie originale, son inédit, mais un inédit entièrement composé avec les procédés les plus traditionnels : la perspective et le modelé, en particulier. Car c'est elle et c'est lui qui sont à la base même de l'art de Carrà, de De Chirico. Ils ne font que s'en servir en vue d'un autre effet que l'effet coutumier, non plus pour arriver à donner l'illusion de la nature perceptible, mais pour procurer celle des réalités invisibles. Mais si le but diffère, le moyen est le même : tant il est vrai que l'Italie, orgueilleusement fidèle à son passé et à ses découvertes picturales, entend ne point parler un autre langage, quitte à gauchir le sens des mots anciens pour parvenir à exprimer les inquiétudes contemporaines. On s'est étonné — à la légère — de l'évolution de De Chirico. Elle

me paraît bien plus normale que celle d'un Derain, par exemple. En devenant académique, De Chirico ne s'est point renié ; il a seulement appliqué au vieil idéal réaliste les moyens — réalistes, au vrai — qu'il avait toujours mis en œuvre. L'Italie du XXe siècle demeure picturalement tributaire, héritière, de celle de Giotto et de Mantegna.

Elle le demeure même à Montparnasse — quand, dans la personne du plus grand de ses fils, elle fréquente les bistrots où l'on prône l'art nègre, où l'on discute le Cubisme. Le cas de Modigliani est, à cet égard, riche en révélations. Que fait, en effet, ce Toscan, nourri des Siennois du XIVe siècle et de Botticelli, quand il peint ses portraits et ses nus admirables? Il modèle, il ne cesse jamais de modeler, et de modeler dans un espace pourvu de trois dimensions. Il peut bien, ce rusé, tenter de donner le change — tendre un fond nu et bouché derrière sa *Femme au hennin*, alors que Piero della Francesca avait déroulé tout l'espace de l'Ombrie derrière la *Duchesse Baptista Sforza*, dont l'effigie de Modigliani retrouve, par une ineffable affinité de culture et de race, la pure mélodie du profil intégral, les gonflements si beaux de la gorge, de la coiffure ; cette *Femme au hennin* n'en accuse pas moins un sens tout italien des « valeurs tactiles », le dessein, non moins spécifique, de rendre la forme épaisse et charnue, de la faire tourner par le jeu des nuances et des dégradés du ton, bref de faire vrai autant que pictural. Sous des dehors trompeurs, aveugle et sourd, au vrai, aux principes de l'art moderne, fidèle essentiellement à la triade de la Renaissance, Modigliani prouve, avec l'autorité de son génie incomparable, à quel point l'Italie demeure réfractaire, comme jadis au gothique, à l'esprit nouveau de la nouvelle peinture.

Et la France? La France qui l'a élaborée par les mains de Cézanne, de Redon, de Gauguin, de Seurat, des Nabis, des Fauves, des Cubistes? Qu'en pense-t-elle maintenant? Qu'en fait-elle maintenant? A cette question une réponse est fournie, en ces jours, par le Salon de Mai — le plus jeune, le seul jeune, des Salons, l'unique qui n'accroche pas des kyrielles d'anachronismes dans une atmosphère sentant le moisi, et qui soit autre chose qu'un caravansérail, ouvert de préférence à la cohue du tout-venant... Je le dirai tout franc : le Salon de Mai de cette année m'a plu. Peu d'œuvres, bien choisies, encore mieux exposées ; la disposition de la salle de sculpture m'a paru en particulier un modèle d'ingéniosité, d'intelligence, de goût. De la diversité et de la cohérence. Du choix (dans tous les sens de l'expression) et de la qualité. Bref de quoi prendre conscience, dans les meilleures conditions, des tendances de notre jeune art, et, principalement, de notre jeune art de peindre.

Impossible de le contester : depuis que l'exposition des Jeunes Peintres de Tradition Française (auquel l'avenir, j'en suis certain, accordera autant d'importance qu'au Salon d'Automne de 1905 ou à la manifestation des Impressionnistes de 1874) a accusé en 1941 la reprise de la peinture d'avant-garde et consacré l'avènement de toute une jeune équipe capable d'assurer la relève (compromise

jusqu'à elle) des grands aînés, depuis ce temps, contre vents et marées, en dépit des critiques et des marchands de tableaux, des prix de peinture et des journaux, de la politique et de l'incompréhension, la jeune peinture s'est de plus en plus tournée vers l'esthétique irréaliste. A part une poignée de Néo-Expressionnistes (dont certains, comme Bernard Buffet, ont beaucoup fait parler d'eux et dont d'autres ne sont pas dépourvus de talent) tous refusent perspective, clair-obscur et modelé, respectent les deux dimensions essentielles du tableau, et pensent que la peinture a un tout autre but que la représentation de la réalité. Les uns, que j'appellerai les Abstraits orthodoxes, ou, si l'on préfère, les Abstraits-abstraits, refusent toute référence au réel dans leurs toiles, de même qu'ils se gardent de tout contact avec lui au moment de peindre leurs ouvrages, qui, comme Pallas, jaillissent du crâne de leur père. En plein développement depuis 1945, cette tendance compte des champions nombreux, pleins de talent, Larskoy Hartung, Soulages, de Staël, (pour ne citer que ceux dont l'envoi au Salon de Mai m'a paru particulièrement remarquable) et capables d'éviter le double écueil de cette peinture, le formalisme académique, d'une part, et le décoratif, de l'autre. En face d'eux les Abstraits figuratifs, qui ne cessent de regarder le monde extérieur, quitte à le déformer pour le plier aux exigences de la plastique, pensent que la peinture a bénéfice à reprendre, comme Antée, un contact fortifiant avec la terre, et à demeurer dans les limites d'une représentation plus ou moins transposée, mais toujours lisible. Pignon, Gischia, Estève, Bazaine, Lapicque, Manessier, Singier, Le Moal, Tailleux, Marchand et leurs cadets, les adhérents du jeune groupe de l'Échelle, me paraissent les meilleurs des peintres de cet esprit, les plus capables d'ajouter de belles pages à celles, si brillantes, qu'ont déjà écrites les peintres français.

Tant de talent, tant de jeunesse ont-ils, comme on dit, enlevé le morceau? Pas encore. Les résistances sont toujours fortes, et bon nombre de jeunes peintres, pour se procurer, à peu de frais, une originalité, fuient la leçon de Picasso et de Matisse, pour se ruer sur les pas de feu M. Bonnat. Réalisme photographique, trompe-l'œil, tons sépulcraux sont en honneur chez eux — et ils sont eux-mêmes à l'honneur, puisque l'un d'entre eux, Rebeyrolle, a obtenu pour un *Portrait de femme* (à qui les pairs de Carolus Duran eussent hésité en 1890 à donner la médaille d'or, par crainte d'être réactionnaires) le prix dit ou prétendu de la « Jeune Peinture ». En réponse au Salon de Mai et à l'hallali qu'il sonne des vieilles formules, ce prix répond : « Pompierisme pas mort... »

BERNARD DORIVAL.

LA VIE COMME ELLE VIENT

LE MONDE IMAGINAIRE

Comment définir le monde imaginaire? Est-il une invention ou un souvenir, la projection de notre subconscient sur l'écran de l'inconnu, ou bien l'intrusion de l'inconnu dans notre subconscient? Est-il le fruit d'un rêve, ou l'élaboration d'une utopie, ou quelque mémoire prénatale de lieux, de visages, de circonstances? Revient-il — comme ces bulles qui remontent à la surface des étangs — d'un passé de fables, de superstitions et de légendes? Est-il domaine de fées ou repaire de démons? Est-il une incursion à travers des paysages qu'une coloration, qu'un agencement particuliers ou qu'un subtil refus d'être approchés, dénoncent comme paysages extra-rétiniens? Repose-t-il au creux des sphères de cristal? Se dérobe-t-il à l'envers des cartes? Est-ce lui qui attend derrière toute porte close et tout rideau tiré? Est-ce un monde peuplé ou un monde vide, ou bien quelque univers inversé dans lequel les poissons voleraient et où les oiseaux fendraient l'onde, une aile dressée en voile à la manière des nautiles? Un lieu de paix ou d'épouvante, un site lunaire ou martien, ou ces terres de démesure, de prospection ou de solitude dont nous serions les Gulliver, les Pizarre ou les Adamastor?

Le Monde Imaginaire éclaire-t-il d'une lueur d'exception nos humaines ténèbres? Est-il notre patrie perdue? Notre effroi, notre opium, notre espérance, notre malédiction, notre enfer accessible, notre paradis défendu?

Sur la foi d'une exposition de peinture à la « Fenêtre de Paris », exposition placée précisément sous ce signe astral : *Le Monde Imaginaire,* et réunissant les noms de quelques peintres célèbres de l'inexploré, je suis partie en quête de confrontations et de réponses. La peinture, art concret, mais obéissant à la moins concrète des injonctions, c'est-à-dire une manière intime de sentir, de penser, de voir, me devait offrir, pensai-je, ce terrain d'études, ce champ d'expériences qui permettent de nouveaux départs vers de nouvelles enquêtes. Heureux peintres qui peuvent donner un contour à leur imagination et condenser en lignes la fluidité des rêves...

Mais voici qu'à l'examen cette conviction s'évapore, et je me demande si précisément ces peintres tenus pour visionnaires nº 1 — Léonor Fini, par exemple, ou Lepri — s'aventurent bien loin d'eux-mêmes et s'ils ne confondent pas le baroque avec les créations pures de l'esprit. Ou plutôt je devrais dire d'eux : *de l'esprit, mais pas d'esprits.* Le sens décoratif de l'absurde, des dons tech-

niques poussés jusqu'à la virtuosité, un sentiment théâtral certain, ne suffisent pas à créer une atmosphère de révélation. On s'intéresse, on ne frémit pas, et « l'imaginaire » devrait toujours donner une manière de frisson. Je ne frémis pas devant les trois clochards de Lepri qui contemplent du haut d'un Louvre approximatif, une scène qui ressemble fort à une estampe ancienne reproduisant le Massacre de la Saint-Barthélemy. Le monde imaginaire serait donc ici une convulsion du temps? Je ne frémis pas davantage devant le sombre Adonis que Léonor Fini couche, ficelé de lierre aux pieds de sorcières à tête de chat et probablement polynésiennes. Le monde imaginaire serait donc, dans ce cas, une convulsion de l'espace? Et si je ne frémis pas c'est que je respire un air de littérature, que je vois fonctionner une machine plus méchante qu'infernale, et que pour moi l'imagination n'atteint pas — j'espère être comprise — l'imaginaire.

Cet imaginaire je le verrais plutôt dans une toile de Germaine Van Parys qui montre simplement un va-et-vient de passants sur une longue route indéfinie, triste comme toutes les routes qui, sur trois kilomètres de campagne déserte, mènent à une gare. Mais là, il n'y a point de gare, rien que l'incommunicabilité des êtres et le drame des vies parallèles. Je le verrais aussi dans un grenier de Jean Janin où pend à une corde, le vestige d'une botte de paille ébouriffée en forme d'oiseau, création fantastique qui intègre la vie à un objet inanimé, de même que la peur d'un enfant donne aux buissons entrevus dans les brumes de la nuit tombante, la forme de monstres tapis et prêts à bondir. Et pour la même raison en développant le geste pourtant bien simple et quotidien d'un homme qui boit dans un bol, Pierre Henry touche au cœur même du mystère de la profondeur.

Et nous voici au pied du mur. Assistons-nous à une décadence du monde imaginaire, ou plutôt de notre faculté d'y parvenir? La vision de l'esprit n'est-elle point circonscrite par les thèmes décoratifs de la vie réelle et ne s'en écarte-t-elle pas plus que la déformation onirique ne s'écarte d'une réalité qu'elle disloque plus qu'elle ne renouvelle? Mais peut-être est-ce exiger beaucoup que de vouloir ajouter à l'imagination la sensibilité, et aussi le sentiment du surnaturel, et une mystique créative et, par-dessus tout un sens prophétique !

Un autre monde

Prophète, indéniablement Granville le fut, dont la folie persuasive et disciplinée entrevit voici près de cent ans dans son livre *Un autre monde* les horreurs mécaniques et les divagations sociales de notre époque. Tout serait à retenir du monde que se partagent le Dr Puff et ses deux « co-néo-dieux » le capitaine Kracq, professeur de natation bien que manchot, et Hablle, ancien maître de chapelle « dont aucun théâtre n'avait voulu jouer son opéra *l'Esprit et la Matière,* ni sa grande symphonie : *le Moi et le Non-Moi en ut majeur* ». Tout serait à retenir de cet univers fantastique. Le concert à la vapeur, ancêtre indéniable

du jazz, avec au programme *l'Explosion*, mélodie pour 200 trombones, *la Locomotive*, symphonie à basse pression de la force de 300 chevaux avec mélologue ; le duo : Rive gauche et Rive droite, par Mlle Tender et M. Tunnel, le tout au bénéfice d'un artiste antimillionnaire et le *frein* tenu par le Dr Puff.

Après le bruit remplaçant l'homme et le piston jouant du piston, l'invention se déplace vers le « bal de têtes » des animaux portant des masques humains, vers les « Déguisements physiologiques » et « l'Apocalypse du Ballet », vers la « Révolution végétale » et les « Poissons d'avril » pêchant des humains au moyen de lignes appâtées de joyaux, d'épaulettes, de bouteilles et de billets de loterie. Chapitre qui débute d'ailleurs par ces paroles mémorables : « On a peut-être trop vanté les cannes à parapluie. Les cannes à chemin de fer me semblent préférables en voyage. Quand on est fatigué d'aller trop vite, on ramasse sa route à ses pieds, on l'enferme soigneusement dans le tube préparé à cet effet et l'on flâne tranquillement son chemin de fer à la main... »

Granville décrit aussi les Pérégrinations d'une Comète, puis la « Cage des Héraldiques » au Jardin des Plantes. (« Ces nobles animaux ont été rapportés des différents pays qui leur rendaient les plus grands honneurs... ce qui les rend orgueilleux, et les empêche de vivre entre eux en bonne compagnie. ») Cette cage bourrée de licornes, de merlettes et d'aigles bicéphales, précède d'ailleurs la fosse aux « Doublivores » (une tête à chaque extrémité) et ce que l'auteur appelle avec une charmante modestie : « Les Espèces Provisoires », et « Les Hybrides » dont : l'escargot à tête de lièvre et l'éléphant tortue. (J'en passe hélas !) Et il nous conduit aux « Locomotions aériennes » (entre autres : la fusée *élastique*) puis dans une « Jeune Chine » dont les habitants viennent contempler « Les Ombres françaises » (les militaires au-dessous de sept ans ne payant que moitié place). Ensuite, c'est une « Journée à Rhéculanum », fresque antique (absorbé par un flamine qui payait la demi-tasse à deux vestales, le garçon ne prenait pas garde à moi...) avec apothéose théâtrale.

Oui Prince, je languis, je brûle pour Thésée
Non point tel que l'ont vu souvent les boulevards
Sur mille objets divers jetant mille regards...
Mais fidèle, mais fier, et même un peu farouche
Charmant, jeune, traînant ses sous-pieds après soi...

Puis, à travers une *Macédoine céleste* et les *Métamorphoses du Sommeil*, vers un essai sur *La Meilleure Forme du gouvernement* c'est-à-dire la Philanthropie avec principal axiome en lettres d'or sur le fronton du palais de justice :

Les Crimes sont abolis
Il n'y a plus que des passions.

(Toutes les bosses du crime sont aplaties à la naissance par la phrénologie ce qui supprime « ce double fléau des sociétés modernes : la récidive et les circonstances atténuantes » !) Après

quoi l'humanité se mettra en marche, à pas de géants vers une omniarchie. Seule formule de bonheur civique. Oui, mais qui sera « omniarque »? se demande Granville. Voilà la question !

Les objets animés

Après la peinture, après la littérature, l'objet échappe-t-il au « monde imaginaire »? La vérité c'est qu'il se partage souvent entre deux mondes, le nôtre et l'autre ; qu'il n'est pas seulement d'ici mais déjà d'ailleurs, et qu'on peut difficilement déterminer dans certains cas, l'élément de distraction, d'aberration ou de fantastique qui ont commandé sa forme ou présidé à sa décoration. Le vase, la pendule, l'encrier, le plumier, le coffret, certains bibelots d'étagère, certains meubles sont touchés parfois d'une main magique, tel par exemple ce terre-neuve de porcelaine, aperçu un jour, escamoté aussitôt, pourvu de cacolets comme un âne, mais pleins de myosotis et dont l'expression gâteuse mais dévouée, se relevait frivolement d'une petite couronne, placée de côté, en fraises des bois. Tel ce livre posé près de moi sur la table — je devrais dire plutôt : cette plaquette — relié d'un épais papier d'or lisse et sombre, avec « jeté » de pensées dessus comme dessous, reliure qui déjà se pouvait suffire à elle-même, mais qu'une intervention d'un autre monde a complétée, tout autour, d'une petite frange de soie bleu pâle.

Ces objets bizarres et comme miraculés abondent chez Jacques Damiot, et c'est ce qui les retranche de la vague d'absurdité qui déferle actuellement sur les décorations d'intérieurs. C'est qu'ils ne sont pas choisis en vertu d'une mode, d'un caprice, d'une forme d'humour, d'un snobisme, ou d'un dérèglement cérébral, mais parce que Jacques Damiot par un assez singulier privilège, discerne en eux le point de contact avec ce qui nous échappe et qu'il pressent, c'est-à-dire avec leur vertu occulte, leur « aura ». C'est cette vertu même qui, je pense, l'a orienté vers les automates et aussi vers certains aspects du style 1900. Car il faut bien noter au passage que cette époque 1900 dont on rit un peu hâtivement, a reflété une mystique ; que le symbolisme déclinant effeuilla sur son berceau ses derniers nénuphars, ses suprêmes iris ; que son étirement wagnérien en arabesques, en lianes, a tenté de rompre une servitude matérielle, et que l'ésotérisme et les rose-croix ne lui ont pas été étrangers.

Quant à l'automate dont Poe s'est appliqué à démontrer le mécanisme, qui oserait dire qu'il n'est pas hanté, voire redoutable? Je regarde ce saltimbanque aux vastes yeux de fièvre qui tente de nourrir au biberon, un cochon de lait orné d'un bavoir et assis sur son genou... La clef a tourné, une grêle musique joue, le bras se lève, et le biberon remonte vers le groin de l'animal. Simple mécanique. Oui mais quelle mécanique donne au regard cette expression humaine, et quelles paroles va prononcer cette bouche qui tremble, s'entr'ouvre, pourrait parler, et se tait?

Ailleurs, sous un globe, une infime danseuse de corde s'élance

de la fenêtre d'un moulin, et tandis qu'elle saute en cadence sur le fil tendu, un personnage romantique, inexplicable et sévère témoin de cette scène imprévue hoche la tête et remonte les épaules en signe d'approbation. Non, la vie factice de l'automate et l'horloge secrète qui règle cette vie, je ne les sens pas *uniquement* naturels. J'y vois l'intrusion de ce que je ne puis définir, qui va au delà de mon imagination, et c'est par là que j'atteins — sans être sûre que ce soit licite — les régions indéterminées où je pourrais me perdre.

Et je ne voudrais pas non plus regarder trop longtemps l'étrange « composition » qui se nomme : *Les Jardins de Renaud et d'Armide* et dont il est difficile de dire si c'est un aquarium, un reliquaire, une clepsydre, ou le rêve d'un fou qui se serait endormi dans le musée Gustave Moreau. Composition haute de deux mètres, en arabesques de fer forgé scintillante de pierreries, avec cascades, bois sacrés, écuries pour les chevaux de Renaud, grottes pour les langueurs d'Armide, fleurs, mousses, animaux, coquillages, bassins.

L'esprit chancelle devant cette ferronnerie insensée, comme au bord d'un précipice au fond duquel l'ombre, d'un geste, vous ferait glisser.

GERMAINE BEAUMONT.

L'Administrateur : MAURICE BOURDEL.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1950. 61558.

BULLETIN D'ABONNEMENT

à remettre à votre libraire ou à renvoyer à la Librairie PLON

8, RUE GARANCIÈRE - PARIS-VIe

Je soussigné (nom et prénom) ________________________________

adresse : ________________________________

déclare souscrire un abonnement de 6 mois — 1 an (1) *à la Revue de* **LA TABLE RONDE** *à partir du*

N° de ________________________________

Je vous adresse le montant en : chèque bancaire — mandat-poste — mandat-carte — chèque postal Paris 4379 (1).

A ______________, *le* ______________

SIGNATURE

TARIF DES ABONNEMENTS

	SIX MOIS	UN AN
— France et Union Française	700 fr.	1 350 fr.
— Union postale..........................	820 fr.	1 600 fr.

1) Rayer les mentions inutilisées.

WINSTON S. CHURCHILL

MEMOIRES
sur la deuxième guerre mondiale

TOME III

LA GRANDE ALLIANCE

Volume II

L'AMERIQUE EN GUERRE

23 juin 1941 - 17 janvier 1942

In-8° carré, 8 cartes dans le texte et un fac-similé, sous jaquette illustrée . . . . 540 fr.

Il a été tiré :

3 000 exemplaires numérotés sur pur fil Lafuma. *(Entièrement souscrits)* . . . . 1 980 fr.

1 000 exemplaires numérotés sur roto blanc Aussédat. *(Entièrement souscrits)* . . . . 990 fr.

Rappel des volumes déjà parus :

Tome I : **L'ORAGE APPROCHE.**
Volume 1 : *D'une guerre à l'autre* . . . . 480 fr.
Volume 2 : *La « Drôle de guerre »* . . . . 420 fr.

Tome II : **L'HEURE TRAGIQUE.**
Volume 1 : *La Bataille de France* . . . . 450 fr.
Volume 2 : *L'Angleterre seule* . . . . 480 fr.

Tome III : **LA GRANDE ALLIANCE.**
Volume 1 : *La Russie envahie* . . . . 540 fr.

PLON



Printed in France.

PRIX DU NUMÉRO : 125 fr.

N. M. P. P.